This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW 2LZZ F

059

ob. —— Paris, 1858.
eprint, page for page, of no. 5
l called 'Deuxième édition, b
858.
Bound with my copy and separately
'Derniers Conseils. Testament Politique
Ministre de l'Empereur Leopold Ier.
Societé de la Morale Chrétienne par le
Larochefoucauld-Liancourt.' Same place
as no. 570a.

No. 570 b

This book sho
the Library on or
stamped below.
A fine of five ce
by retaining it b
time.
Please return p

Columbia
3/8/43

KE 33059

*570*b*. —— Paris, 1858.

Reprint, page for page, of no. 570a, and still called 'Deuxième édition, but dated: 1858. *M, BN.*

Bound with my copy and separately paged is: 'Derniers Conseils. Testament Politique du premier Ministre de l'Empereur Leopold Ier. Offert à la Societé de la Morale Chrétienne par le Marquis de Larochefoucauld-Liancourt.' Same place and printer as no. 570*a*.

No. 570 b

HARVARD COLLEGE
L[redacted]

SATIRES

DE PERSE

ET

DE SULPICIA

PARIS — TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE

Rue Amelot, 64

37.92
30

SATIRES

DE PERSE

ET

DE SULPICIA

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

LE Mis DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT
Ancien Député

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie
RUE AMELOT, 64

1858

KE 33059
~~Lp. 18.28.57.9~~

Harvard College Library
Gift of
Morris H. Morgan
Jan. 1, 1910

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

La satire, si souvent attaquée par ceux qu'elle offense, est justifiée par un seul vers :

Elle veille et punit dans le sommeil des lois.

Les Grecs l'ont connue, mais l'ont peu cultivée et n'en ont pas fait un genre. Archiloque le premier s'appropria, comme l'a dit Horace, le vers iambe en l'armant de sa rage de médire. Il fut regardé comme l'inventeur de la satire, mais il nous reste peu de fragments de ses ouvrages. Archiloque vécut l'an 660 avant J. C.

Hipponax vécut un siècle après lui, et lança des satires contre deux sculpteurs qui l'avaient représenté trop laid à son gré; il vivait en 543. Simonide, natif de l'île de Chio, était plus jeune; il composa des élégies et des satires, entre autres une contre les femmes. Elle est écrite avec peu de décence et de bon goût, mais avec énergie. On y trouve une comparaison ingénieuse de la femme qui se repose avec confiance et avec orgueil sous l'abri d'un amant à cette jument superbe qui laisse flotter sous le souffle du zéphyr sa belle crinière ondoyante; et une autre de la femme vertueuse à cette industrieuse abeille qui ne se nourrit que du suc le plus pur des roses. Cependant, Barberius assure que Simonide ne put jamais se faire aimer d'une femme; toutes étaient indignées de cette satire.

Ces trois poëtes écrivirent en vers iambiques. Sophron de Syracuse composa dans un autre genre. Il publia, 480 ans avant J. C., des satires sous le nom de *mimes*, c'est-à-dire représentées et en style burlesque; on dit qu'elles furent une des lectures favorites de Platon. Cependant, on assure que les proverbes, les allégories, les figures et les équivoques y étaient entassés sans ordre et sans goût.

Deux siècles après, Apollonius de Rhodes pu-

blia contre Callimaque quelques invectives en vers.

Mais aucun de ces poëtes ne forma de la satire un genre particulier. Son nom même n'est pas grec, il est latin. Ainsi Quintilien a dit avec vérité : « La satire est romaine, elle est toute nôtre. » Horace pense aussi que les Grecs ne l'ont point connue, en ce sens qu'ils ne l'ont pas cultivée particulièrement. Son nom dérive de *satura opera*, comme on a dit *satur color*, d'une étoffe bien teinte, c'est-à-dire pleine de couleur, et on dit *satura lex*, loi complète, loi embrassant tout ce qui appartient au sujet qu'elle traite.

Les premiers vers satiriques furent nommés saturniens. La joie les inspira, dans les premières fêtes du peuple romain, qui furent dédiées à Saturne. Les railleries qu'ils renfermaient devinrent si amères que les législateurs se crurent forcés de les défendre expressément. La loi des Douze Tables ordonna, en l'an 302 de Rome, que si un citoyen avait composé ou récité des chants qui pussent en déshonorer un autre, il serait condamné à mort ; mais en l'an de Rome 390, sous le consulat de Sulpitius Peticus et de Licinius Stolo, la peste ravagea Rome, et les consuls s'efforcèrent de distraire le peuple de ses maux. Ils firent venir de Toscane

des histrions, ainsi nommés du mot *hister*, qui signifiait acteur en public.

Ces acteurs dansaient et gesticulaient de diverses manières au son de la flûte. La jeunesse romaine les applaudit et les imita.

Elle joignit alors les danses et les mimes de ces Toscans aux chants satiriques qu'elle récitait dans les fêtes, et accorda les mouvements des pieds avec les sons de la voix. Ce divertissement plut généralement et fut cultivé et applaudi en conservant les mêmes formes jusqu'en 514.

Ce fut en cette année, sous le consulat de Claudius et de Tuditanus, qu'Andronicus fit jouer sa première pièce; et la poésie dramatique qu'il imita des Grecs, qui la cultivaient avec succès depuis plusieurs siècles, s'établit alors sur le théâtre des Romains.

Ennius eut une autre pensée, il ne voulut pas dépendre de la foule turbulente qui se portait à ces premiers spectacles.

Il essaya de recueillir dans un discours suivi, adressé à des lecteurs ou à des auditeurs froids et tranquilles, toutes les plaisanteries et les censures que les pièces de théâtre contenaient, et telle fut l'origine de la véritable satire.

Ennius a été regardé comme un poëte plein de force et d'énergie, toujours élevé dans son style trop peu travaillé, et quelquefois sublime avec une expression vieillie.

Ovide l'a bien jugé : *ingenio maximus, arte rudis,* excellent par l'invention, barbare dans l'exécution, et Properce lui a offert la couronne qu'il a méritée.

Quintilien, développant cette pensée dans une comparaison ingénieuse, a dit avec justesse : « Nous révérons Ennius comme ces anciens bois sacrés dont les hauts chênes antiques semblent moins superbes par leur grandeur que par la religion qui les a consacrés. »

Il nous reste d'Ennius des fragments pleins d'esprit et de mordant, qui justifient l'estime de son siècle : il a quelquefois des pensées dignes d'Horace, mais il faut convenir qu'il n'a jamais son style. Je citerai seulement le portrait de la coquette :

Comme on voit un ballon, commun à vingt joueurs,
Passer de main en main aux yeux des spectateurs,
La coquette est à l'un et déjà court aux autres ;
Elle vante mes vers en répétant les vôtres,
Et lui promet l'anneau qu'elle accepte de moi ;
Elle dit qu'elle m'aime, et lui donne sa foi ;

Puis, serrant votre main, c'est mon pied qu'elle presse;
Elle sourit à tous ; tout en elle est caresse ;
Oui, tout, son pied, sa main, son souris et ses yeux
Servent en même temps à faire quatre heureux.

On reproche à ce poëte, comme à plusieurs autres, d'avoir eu de lui-même une trop haute opinion : car il assurait dans le premier livre de ses *Annales* que par la métempsycose l'âme et l'esprit d'Homère étaient passés dans son corps.

Pacuvius, fils de la sœur d'Ennius, imita le genre de poëmes inventé par son oncle, mais il polit plus ses vers, travailla sa diction avec soin, et s'appliqua surtout à s'instruire profondément. Son style y gagna, car il sut placer dans ses poëmes des imitations d'Homère, entre autres lorsqu'il voulut se moquer des devins déjà ridiculisés par Ennius.

Lucilius naquit lorsque Pacuvius brillait ; à son tour, il brilla lorsque Pacuvius fut devenu vieux ; mais il éclipsa ses prédécesseurs, et on le crut inventeur du poëme qu'il a cultivé ; il n'adopta qu'un mètre nouveau. Jusqu'alors on avait écrit la satire en vers iambiques, il employa le vers hexamètre. Perse, Horace et Juvénal l'imitèrent, et c'est sous

ce rapport qu'Horace l'appelle inventeur du genre, tandis qu'il cite Ennius comme en étant le premier auteur.

Cependant, quoique supérieur à ses prédécesseurs, Lucilius était plein de défauts ; admirateur des Grecs, il faisait un mélange continuel d'expressions grecques et latines. Était-il savant? Quintilien l'assure et Cicéron le nie. En outre, son style n'était ni pur ni élégant, et il était diffus et redondant. Ses plaisanteries n'étaient point gaies et rarement naturelles, mais souvent mordantes et spirituelles en même temps.

Horace vint ensuite ; il nomma Lucilius son maître tout en le critiquant sévèrement ; mais en réalité il l'a bien surpassé. Cependant Juvénal, qui vint après lui, obtint de nouveaux succès. Il a plus d'énergie, moins de grâce et d'éloquence.

Perse naquit près de quinze ans avant Juvénal, mais quarante ans après la mort d'Horace, et plus de cinquante ans après la mort de Virgile ; il n'a donc pas vécu dans le beau temps de la littérature latine ; mais il s'est distingué par la piquante originalité de ses comparaisons ingénieuses et mordantes, et par sa gaieté satirique, inspirée par la philosophie qui l'anime et le guide toujours. Ho-

race semble un convive du monde qui se moque de son amphitryon en prenant part au festin ; Juvénal semble un ennemi du genre humain qui va, comme Diogène, la lanterne à la main, non pour chercher un homme vertueux, mais pour découvrir, au contraire, aux yeux du public, les méchants et les hypocrites qui se cachent dans l'obscurité. Perse semble n'avoir qu'un homme en vue et le faire tourner sans cesse devant les autres pour mettre tour à tour en évidence toutes ses difformités. On peut dire qu'Horace est le poëte des hommes du monde, Juvénal celui des hommes d'État, et Perse est réellement celui des philosophes.

Aulus Persius Flaccus naquit le 4 décembre de l'an 34 de J. C., la vingtième année du règne de Tibère, sous le consulat de Fabius Persicus et de Lucius Vitellius. Son père se nommait Flaccus, et sa mère Fulvia Sisenna. On lui a fait le même honneur qu'à Homère. Les Étruriens et les Liguriens se sont disputé la gloire de l'avoir eu pour compatriote ; mais je crois avec Eusèbe, contre l'opinion de Bayle, qu'il naquit à Volterre en Étrurie. Il était d'une noble origine et chevalier romain. Il perdit son père à l'âge de six ans. Sa mère se remaria à un chevalier romain, nommé Fusius, qui mourut

peu d'années après. Perse, à douze ans, fut envoyé à Rome, où il étudia sous le grammairien Palémon, sous le rhéteur Virginius Flaccus et sous Annæus Cornutus, qui de son instituteur devint son ami.

La secte des stoïciens avait passé d'Athènes à Rome, et Cornutus en avait adopté les principes ; il les inspira en même temps à Lucain et à Perse, ses disciples. On dit que Perse était d'un caractère doux et timide, et rougissait comme une jeune fille; et cependant il composa ses premiers vers avec une énergie et une audace qui formaient un contraste frappant avec son caractère. On dit que, changeant tout à coup de maintien lorsqu'on le priait de les réciter, il les lançait avec tant de feu et d'enthousiasme, que Lucain, transporté lui-même, ne pouvait retenir ses acclamations.

A peine entré dans le monde, avec tous les avantages de la jeunesse, de la naissance et de la richesse, il s'attacha à être vertueux. Il fut l'ami de Thraséas, dont Tacite dit que Néron le fit périr lorsqu'il voulut attaquer la vertu même ; et ce fut par attachement à cet ami qu'il composa l'éloge d'Arrie, sa belle-mère. Ces vers, ainsi que d'autres poésies qu'il composa à la même époque, furent

brûlés à sa mort par Cornutus, qui les regardait, dit-on, comme trop peu dignes de lui, mais peut-être comme trop hardis sous le despotisme sanglant des empereurs.

En effet, il fallait certainement un grand courage pour écrire des satires sous le règne de Néron. Il attaqua ce prince sans ménagements ; il n'est pas vrai qu'il ne l'ait censuré que dans quelques passages et avec obscurité ; il est aisé de prouver qu'il a composé ses satires tout entières contre cet empereur, qui devait y être reconnu sans peine. Il s'est attaché à dévoiler tour à tour et très-directement les principaux vices et les ridicules les plus saillants de ce détestable prince.

Dès le prologue, Perse déclare que ce n'est point pour être poëte qu'il compose : pourquoi donc compose-t-il? Il se moque en disant que c'est la faim qui l'inspire, lui, chevalier romain, allié aux premières familles patriciennes, ayant été élevé à ses frais, à Rome, dans l'étude de la philosophie, et vivant ensuite solitaire dans son domaine, loin du luxe des grandes cités.

Il est donc facile d'interpréter ce début de l'auteur satirique ; il compose pour se moquer, comme il le dit, de ce grand maître qui fait parler les

bêtes et leur donne de l'esprit, c'est-à-dire de cet homme puissant dont tout dépend et sous le manteau de qui les courtisans les plus incapables ont l'apparence d'hommes habiles, puisqu'ils remplissent les premières fonctions de l'empire. Aussi dit-il que lui, demi-villageois, c'est-à-dire ancien habitant de la cité, retiré alors dans les champs, veut devenir poëte en concurrence avec ceux qui restent aux pieds du tyran parce que l'or séducteur brille à leurs yeux. On voit que ce prologue est écrit tout entier en allusion, et que la pensée de Perse est de censurer directement le tyran et ses courtisans.

Ensuite, dès le commencement de la première satire, il s'écrie :

« Ah! si ma bouche osait. . » Et aussitôt il peint un rimeur lisant de mauvais vers licencieux aux sénateurs, qui en paraissent enchantés, et qui en font tant d'éloge que le poëte est obligé de dire lui-même : « Assez! ah! c'est assez! de grâce! »

Je sais bien que Perse désigne ce rimeur comme vieux, mais c'est là le seul voile qu'il ait jeté sur le portrait. Quel est, en effet, le mauvais poëte lisant des vers licencieux, qui aurait été non-seulement écouté par les grands de Rome, mais encore ap-

plaudi à cet excès ? Ce ne peut être que l'empereur qui soit flatté ainsi par les premiers de l'État ; et comme on sait que Néron avait réellement la prétention d'être poëte, et qu'il faisait des lectures auxquelles il appelait les sénateurs, on doit trouver assurément que le portrait n'est pas difficile à reconnaître.

Enfin Perse cite un peu plus loin des vers même de Néron et dit ensuite : « *Le roi Midas a des oreilles d'âne.* »

Il est encore dans cette satire plusieurs autres allusions.

Néron s'était enthousiasmé de la nation troyenne. Dès sa jeunesse il avait composé un plaidoyer en faveur des habitants de Troie, et l'avait récité en public. C'était sur cet ouvrage qu'il fondait la gloire d'orateur et d'écrivain à laquelle il prétendait. Aussi, protégeait-il Labéon parce que ce poëte avait traduit l'*Iliade* d'Homère. Quel serait donc ce Polydamas, ce roi troyen, qui a des courtisans qui, pour lui complaire, aiment tous les Troyens et qui admirent avec lui Labéon ? Il est évident que ce ne peut être que l'empereur seul, cette désignation ne peut s'appliquer à aucun autre homme dans l'État.

Il n'est aussi que le chef de l'État qui n'a au-dessus de lui aucun homme qui ose censurer ses ouvrages; c'est le chef de l'État seul qui peut en défendre la critique et dire en parlant de ses vers : « Je défends à toute personne de faire ici des ordures. » C'est bien à lui seul que l'on peut répondre comme Perse : « *Peignez donc deux serpents au frontispice de vos ouvrages, et dites : Enfants, ce lieu est sacré, allez faire de l'eau plus loin.* »

On sait encore que Néron prétendait avoir une belle voix et qu'il était jaloux de Britannicus, qui chantait agréablement. Aussi Perse peint-il un musicien en robe violette parce qu'on sait que Néron récitait ses vers vêtu d'une robe violette, qui était la couleur de Bacchus. Il peint aussi un chanteur qui bégaye en nasillant; et nous savons que Néron jeûnait et se purgeait souvent pour corriger les défauts de sa voix. Perse peint encore un chanteur qui s'efforce de prendre une voix claire, et qui, en supprimant pour plus d'agrément les dernières syllabes des mots, célèbre à table les amours de Philis. Remarquez que Perse dit que ce mauvais poëte compose des vers détestables et récite des poëmes surannés sur des sujets lamentables, et que pourtant les plus grands de l'É-

tat, les plus graves sénateurs, l'applaudissent.

Mais Perse ne fait aucune allusion dans cette satire aux crimes de Néron, tandis qu'il le poursuit si vivement dans les autres satires au sujet des meurtres de Britannicus et d'Agrippine. Il est donc probable, et même à peu près certain, qu'il l'a composée pendant les premiers mois du règne de Néron. Je la date de l'an 55 de J. C.

Quant à la deuxième satire, elle a été composée par Perse pour peindre Néron superstitieux, parce que ce prince avait voulu paraître pieux pendant les premières années de son règne, et Perse prouve très-énergiquement que Néron, qui veut encore paraître vertueux, mais qui est réellement vicieux et méchant, fait sans doute tout bas des vœux très-différents de ceux qu'il offre aux dieux publiquement.

Perse a osé, dans cette satire, attaquer Néron directement au sujet du meurtre de Britannicus; il le peint, sous le nom de Jupiter, qui ne mérite pas d'être préféré à Staïus, et qui ne protége pas mieux que lui un orphelin. L'allusion est exacte. Cet orphelin est Britannicus, que Néron, tout-puissant comme Jupiter, aurait dû protéger et qu'il fit périr.

Staïus Oppianicus avait, disait-on, attiré à Rome

un jeune homme très-riche nommé Asinius ; il l'avait comblé de caresses et de marques d'amitié, et l'avait fait périr pour avoir ses biens. N'est-ce pas ainsi que Néron caressa Britannicus et le fit périr en lui enlevant l'empire ? Staïus avait empoisonné son frère comme Néron empoisonna Britannicus, son frère adoptif. Staïus avait fait périr sa femme comme Néron fit périr la sienne, et Staïus avait encore assassiné sa belle-sœur enceinte, crime monstrueux, comme Néron fit tuer sa mère, qui ordonna à son bourreau de frapper ce ventre coupable d'avoir porté Néron.

Perse n'ajoute-t-il pas ces mots : « Et Jupiter ne s'écria-t-il pas lui-même : O Jupiter ! » Quel est ce Jupiter qui peut s'écrier : O Jupiter ? Quel est ce Jupiter qui ne peut implorer et craindre que lui-même en assassinant son frère ? Il est évident que ce ne peut être que Néron.

Je remarquerai à ce sujet que les historiens nous ont trompés certainement lorsqu'ils ont dit que Néron avait été juste, libéral, affable, pendant les trois premières années de son règne. Il n'a paru conserver quelques qualités que six mois au plus, puisqu'il a empoisonné Britannicus en l'an 55. Cependant, pour légitimer les trois ans de vertu

que cite Racine, je dirai que Néron, ayant été adopté par Claude l'an 50, fut vertueux sans doute pendant trois ans environ, jusqu'à son élévation à l'empire, en 54. Mais à cette époque il ne régnait pas, il n'avait pas le pouvoir absolu, et ainsi il avait intérêt à cacher et à maîtriser ses vices pour ne pas paraître indigne de régner. Il faut donc adopter l'opinion nouvelle que j'établis, que Néron n'a pas été empereur vertueux pendant trois ans, comme on le croit, ni même pendant un an. La date de 55 le prouve.

On a cherché longtemps ce que c'était que cet indigne fils de l'illustre Messala ; il a été impossible d'en trouver un qui fût en même temps connu par ses vices et fils d'un Messala illustre; mais il n'y a point de fils dans le texte, il y a la race dissolue de Messala, et la désignation est bien évidente.

Néron était fils adoptif de Claude, et sa belle-mère était fille de Messala Barbatus. Cette belle-mère était bien la race dissolue de l'illustre Messala : c'est donc de Messaline que Perse parle ici directement. Je suis étonné que personne ne l'ait entendu ainsi, et c'est une double allusion, parce que Perse se reporte indirectement sur Néron, comme imitant Messaline. Voici ce que veut dire

cette fin de la satire : « Vous, Néron, vous ne pouvez, pas plus que Messaline, offrir aux dieux, comme nous autres, un cœur pur ; aussi, nous ne présenterons pas comme vous de l'or, nous ne couvrirons pas comme vous les autels de foies d'animaux et de gras intestins ; nous n'apporterons que des gâteaux, et nous serons exaucés. » A qui le contraste des vœux des simples mortels avec ceux de l'homme le plus puissant peut-il mieux s'appliquer qu'au chef de l'empire ?

Je date cette satire de Perse de l'an 56 de J. C., année qui a suivi le meurtre de Germanicus. Perse avait vingt-deux ans.

Dans la troisième satire, Perse fait le portrait de Néron débauché. Il prend pour texte un jeune élève fatigué de veilles et de libertinage. Mais il fait une première allusion à Néron sous le nom de Natta. Quel est en effet ce Natta, qu'aucun commentateur n'a pu découvrir? C'est, à mon avis, un nom fictif, comme Théophraste et la Bruyère en ont pris si souvent ; mais ne désigne-t-il pas Néron, qui n'était pas encore plongé dans le vice lorsque Perse fit ses premières satires, mais qui à l'époque de celle-ci y était déjà enfoncé si avant, dit-elle, qu'il n'apercevait plus la vertu ?

Perse, aussitôt après, veut prouver que c'est bien de Néron qu'il entend parler, puisqu'il s'empresse de s'écrier : « Puissant maître des dieux, n'emploie pas d'autres tourments pour punir les tyrans. » Il ajoute même : « Ah ! rien n'est plus effrayant que le monologue secret d'un coupable qui se dit : « Je vais vers un supplice éternel ! » Néron empereur ne pouvait en effet être puni que par ses remords ; mais il était beau de s'efforcer d'en faire naître en son cœur. Pour mieux désigner Néron, Perse le peint ensuite comme ayant été élevé dans la philosophie stoïcienne, comme il le fut en effet par Sénèque et Burrhus, et il ajoute à Néron, qui se livrait réellement alors à la débauche et à la paresse :

« Vous dormez à midi ; votre tête, dont les nerfs sont relâchés, vacille sur votre épaule ; vous trahissez en bâillant vos excès de la veille, et pourtant tout votre or offert aux médecins ne vous rendra pas la force et la santé. »

En outre, Néron se moquait souvent de ses maîtres et de la philosophie, comme le centurion dont parle Perse ; et le peuple est représenté l'applaudissant, comme il arrivait en effet lorsque Néron chantait ou déclamait au théâtre.

Cette robuste jeunesse que Perse cite, ces hommes semblables à des taureaux, n'est-ce pas cette troupe de gardes qui suivaient toujours Néron dans ces sortes d'occasions, et qui non-seulement riaient et applaudissaient à grand bruit et avec des redoublements de violence qui ressemblaient à des convulsions, ainsi que Perse le dit, mais qui forçaient encore chacun des assistants de rire et d'applaudir?

Un peu plus loin, on voit, d'après la description de l'enterrement, que Perse ne veut parler que d'un homme très-riche et très-puissant, puisqu'il peut en mourant faire des citoyens par son testament. Plus loin encore, l'homme qu'il censure ne peut se nourrir de mets grossiers, mais c'est un homme qui s'abandonne à toutes ses passions; avidité, luxure et colère, tout y est et nous peint au naturel le Néron de Tacite.

Je date cette satire de l'an 59 de J. C.

En commençant la quatrième satire, Perse feint que Socrate s'adresse à Alcibiade, qui veut gouverner l'État, quoique jeune homme sans expérience, comme Néron l'était alors. Mais rien n'est grec, tout est romain dans les mœurs et dans les usages décrits dans cette satire. Il ne considère pas ici Alcibiade dans les événements connus de sa

vie, mais seulement comme un jeune homme qui croit avoir le droit de gouverner l'État parce qu'il a été élève de Périclès, comme Néron était l'élève de Sénèque.

Perse s'est même servi de l'expression *pupille*, et on dit que Poppée donnait souvent cette épithète à Néron, parce qu'elle prétendait qu'il ne faisait que ce que Sénèque lui permettait.

Ensuite, il lui fait dire : Je suis un Dinomachien, c'est-à-dire je suis de la famille de Dinomaque ; et c'était ainsi que se nommait la mère d'Alcibiade. Toutefois quelques commentateurs ont remarqué qu'il y eut aussi un Dinomaque, fils de cet Alcméon qui tua sa mère comme Néron fit périr la sienne, ce qui pourrait être encore une allusion de plus.

Mais, en adoptant Dinomaque comme la mère d'Alcibiade, on a trouvé qu'il était extraordinaire de le faire se glorifier de sa noblesse maternelle seulement, tandis qu'il prétendait, comme l'a dit Plutarque, descendre d'Ajax, et l'on a pensé avec raison, je crois, que c'était une leçon directe à Néron, qui aurait dû ne se vanter que de sa descendance maternelle, puisqu'il devait tout à Agrippine. J'ajouterai que c'était rappeler indirectement son

crime même, si c'était, comme il est probable, après la mort d'Agrippine que Perse composa cette satire.

Le jeune homme dit : Je suis blanc, c'est-à-dire je suis noble et beau ; la blancheur était regardée comme le signe de la noblesse ; et cette expression s'applique bien à Néron, qui était de noble origine et beau de visage, comme l'a dit Suétone. *Erat vultu pulchro magis quam venusto.* Perse ne cache même pas que c'est des Romains qu'il parle sous le nom des Grecs, puisqu'il se moque de Vectidius et s'adresse aux Quirites.

On voit aussi, d'après le Néron du musée Farnèse, que cet empereur laissait croître sa barbe autour de son menton ; ce qui légitime le *gausape Balanatum* de cette satire.

Aussi plusieurs commentateurs, et entre autres Casaubon, prétendent qu'un des derniers vers signifie : « Si vous parcourez la place en frappant insolemment ceux que vous rencontrez, » comme Néron a souvent frappé des citoyens en courant les rues la nuit dès les premières années de son règne.

Il est certain que cette allusion est claire et naturelle, et que Perse a voulu reprocher à Néron directement ses courses nocturnes.

Cette satire conduit, comme je l'ai dit, au delà du meurtre d'Agrippine; elle doit avoir été composée l'an 60 de J. C.

Quant à la cinquième satire, le poëte écrit à Cornutus qu'il vient lui ouvrir son cœur, et il prend pour sujet que, même sous le règne d'un tyran, l'homme qui vit avec soi-même est toujours libre.

Mais, quoique ce soit un sujet philosophique, traité dans toute son étendue, on y rencontre de nombreuses et frappantes allusions. Perse avait rappelé, comme je l'ai dit dans la satire précédente, le meurtre d'Agrippine, et il parle dès le commencement de celle-ci des horribles meurtres du fils de Térée et des enfants de Thyeste, et se fait dire : « Vos satires font pâlir le criminel. » Il parle de cette tête et de ces pieds coupés. Il ajoute un peu plus loin en s'adressant à Cornutus : « Vous dont le doigt prudent reconnaît au son d'un vase s'il est solide; vous qui découvrez les mensonges d'une langue hypocrite. » Il a déjà dit de Néron, dans la troisième satire : « Le vase mal cuit rend sous les doigts qui le frappent un son rauque qui trahit son défaut. » Remarquez aussi que Néron chercha tous les mensonges possibles pour se disculper auprès du sénat du meurtre de sa mère.

Perse revient bientôt après sur l'incapacité de Néron dans le gouvernement :

« Les lois de la politique, » dit-il, « d'accord avec celles de la nature, veulent que l'ignorance et la faiblesse s'interdisent des travaux qui ne leur conviennent pas. » A qui les lois de la politique pouvaient-elles donc les interdire, si ce n'est à celui qui gouverne ? Ensuite, il le compare tantôt à un mauvais médecin qui donne l'ellébore aux malades sans connaître les doses, tantôt à un rustre qui voudrait conduire un vaisseau sans connaître même l'étoile du matin. N'est-ce pas encore à l'empereur seul que Perse pouvait dire : « Savez-vous juger au son une pièce de cuivre quoiqu'elle soit dorée ? » c'est-à-dire : « Savez-vous reconnaître un perfide courtisan ? » N'est-ce pas un empereur seul qui est assez puissant pour pouvoir pécher seulement en levant le doigt ? c'est-à-dire qu'il lui suffit de donner le moindre ordre pour qu'une faute, un crime même soient commis à l'instant.

La suite offre encore plusieurs allusions complétement évidentes. Voici ce que signifie réellement ce que Perse dit : « Tu te crois libre parce que personne n'a d'ordre à te donner, mais si tu es livré à

toutes les passions, empereur, tu es plus esclave que moi. »

« Enfin, » dit Perse, « qu'on aille parler morale au milieu des robustes centurions, c'est-à-dire dans le palais, au milieu des gardes qui le protégent, le puissant empereur en rira. Il estime cent sols cent philosophes grecs. » Tel était alors Néron, qui ne cachait plus ses vices et ses crimes et qui méprisait les philosophes, dont il fit périr les plus illustres.

Je date donc cette satire de l'année 61 de J. C.

J'observerai, avant de parler de la sixième satire, qu'on a été étonné que Néron n'ait pas fait périr Perse; mais 1° les satires de Perse n'ont pas été publiées de son vivant; 2° il s'était retiré de Rome et vivait dans la retraite; 3° il ne cherchait point la gloire, n'occupait aucune place et n'avait point d'ambition; 4° il est mort à vingt-huit ans; ainsi il est probable que Néron n'a pas même entendu parler de Perse avant sa mort.

Dans sa dernière satire, il a feint de peindre un triomphe de Caligula, mais il peint réellement Néron quand il rentra en triomphe dans Rome après avoir été concourir aux jeux olympiques.

Cette allusion était d'autant plus piquante, que Perse feignait des rois prisonniers du triomphateur

et un grand nombre de captifs, tandis que Néron n'avait jamais combattu d'ennemis, qu'il n'avait même obtenu la couronne aux jeux olympiques que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course, et qu'il ne ramenait autour de son char de triomphe, au lieu de rois vaincus, que des comédiens et des musiciens de tous les pays du monde. Ce n'est aussi qu'aux folies d'un empereur qu'on peut appliquer ce mot : « Malheur à qui n'applaudit pas ! » Cette expression ne serait pas exacte si elle s'appliquait à un simple citoyen ; il n'y aurait aucune vérité si elle ne s'appliquait pas à l'homme seul puissant dans l'État. Ce ne peut être qu'en bravant le tyran souverain qu'il peut exister une crainte générale.

Peut-être encore Perse n'a-t-il cité Cæsonia, qui n'était pas assez illustre pour qu'il fût nécessaire de parler d'elle, que parce qu'il a voulu faire allusion à Poppée, qui était comme Cæsonia fort impudique.

Elles n'étaient plus jeunes et avaient été mariées avant d'épouser l'empereur, et on a dit de l'une et de l'autre qu'elles avaient été aimées éperdument parce qu'elles avaient donné à leurs empereurs un philtre pour se faire aimer.

Il n'y a pas d'autre allusion dans cette satire, mais il me semble certain qu'elle n'est pas finie, et que Perse est mort avant de l'avoir achevée.

Il s'était retiré près de Gênes, au port de Luna, où il écrivit cette satire en l'an 62 de J. C., et où il mourut le 24 novembre de cette même année.

Il était sinon riche, du moins dans l'aisance, surtout pour la solitude dans laquelle il vivait. Sylvecane, président en la cour des monnaies, a fait le calcul de la fortune de Perse : « Ses biens, » dit-il, « montaient à deux mille gros sesterces, qui valaient deux millions, et chaque million vingt-cinq mille écus d'or de France, qui n'étaient que de trente-cinq sous la pièce, en sorte que cent gros sesterces ne valaient de notre monnaie de France que quatre mille trois cent soixante-quinze livres à raison de quarante-trois livres quinze sous chacun, et les deux mille valaient quatre-vingt-sept mille cinq cents livres. »

Perse légua la moitié de sa fortune à sa mère et à ses sœurs, et l'autre moitié à Cornutus avec vingt livres pesant de vaisselle d'argent, et toute sa bibliothèque ; mais Cornutus accepta seulement les livres, et laissa la fortune tout entière à la famille de Perse.

Cet écrivain avait eu d'autres amis : Minutius Macrin, à qui il adressa sa seconde satire, et Cæsius Bassus, poëte lyrique, à qui il adressa la sixième. Il honora comme un père Servilius Numanus ; il connut Lucain et Sénèque, et aima surtout Thraséas Petus, que Néron condamna à mort la même année où Perse mourut.

On dit, suivant le portrait tracé par Sylvecane, que Perse était bel homme, doux et gracieux, d'une conversation agréable, réglé dans ses mœurs, fort affectionné à ses parents, vivant frugalement et sans faste. Lorsque, étant encore si jeune, il fut enlevé aux lettres, Cornutus, son maître et son ami, n'osa point faire connaître ses satires ; Cæsius Bassus, ami plus courageux, osa les publier.

Que de jugements divers et contradictoires sur ce poëte !

Bayle le nomme le Lycophron des Latins. Heinsius a dit de ses poésies qu'elles sont édentées. Saint Jérôme même, impatienté, dit-on, de ne pouvoir les comprendre, les jeta au feu. D'autres lui ont rendu justice. Jules Scaliger a dit simplement de lui que c'était un poëte qui avait la fièvre médire. Boileau, prenant ce mot pour un blâme, ève, au contraire, le courage de Perse en dis-

franchement à Scaliger que si lui, Scaliger, eût vécu à la même époque, loin de faire des satires, il aurait tremblé, saus doute, de tout son corps, à la seule vue de Néron.

Quant au poëte, Boileau l'a jugé très-exactement en deux vers :

Perse en ses vers obscurs, mais serrés et pressants,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Mais l'auteur de l'*Essai sur la Satire* a été très-sévère : « Il faut être doué, » dit-il, « d'un grand fonds de patience pour lire les satires de Perse. »

Parmi les critiques qui lui ont rendu justice, il faut citer d'abord Quintilien, qui a dit de lui : « Il a mérité par un seul petit volume beaucoup de gloire et de vraie gloire. » Plusieurs autres célèbres commentateurs ont osé l'élever au-dessus d'Horace et de Juvénal.

Martial a dit de lui :

Sæpius in libro memoretur Persius uno...

Saint Jérôme, dont je viens de citer un trait que je crois apocryphe, loin de le mépriser, le nommait *divertissimum satiricum.*

Bayle lui-même dit que l'excès de la critique est moins supportable quand on parle de Perse que l'excès de son éloge. Enfin, la Harpe le loue hautement et souvent même avec enthousiasme. Cependant ses panégyristes ne l'ont pas mieux connu que ses critiques.

Bayle dit que ses satires sont dévergondées, et c'est l'auteur le plus chaste des Latins. On a dit : C'est le digne interprète de la sagesse de Zénon, et sa muse *Aux célestes pensées* a été nommée par Farnabe : « Pudibonda et subtimida nympha. »

Mais la Harpe, tout en le louant, ne le juge pas mieux que Bayle. Il admire, dit-il, la gravité de son style, et, certes, il n'est pas d'auteur moins grave. On a nommé Lucilius ardent, et Perse sévère, même dans une inscription publique. Il me semble vraiment étonnant qu'on ait accusé de sévérité, et quelquefois même de monotonie, le style d'un poëte plein d'esprit et de sel, qui plaisante et se moque sans cesse, tantôt avec enjouement, tantôt avec aigreur, mais qui ne parle jamais avec calme ni avec gravité ; et il est certainement plus ardent que Lucilius n'a pu l'être.

La Harpe dit aussi que Perse est obscur, et il ajoute aussitôt que, lorsqu'on suit avec attention

dans ses ouvrages les interlocuteurs, et lorsqu'on supplée aux liaisons, on s'aperçoit que tout y est juste et conséquent. Il est donc évident que, suivant le témoignage même de la Harpe, Perse n'est pas obscur, mais difficile à comprendre, ce qui est très-différent.

Il est vrai que Perse est certainement le poëte latin le plus difficile à traduire, ce qui provient d'un grand nombre de causes. On a toujours mal indiqué les transitions. On a vu des dialogues dans ces satires ; la Harpe lui-même parle d'interlocuteurs, et il n'y en a point. C'est Perse qui, à lui seul, suppose qu'on lui parle et suppose qu'on lui répond. Voilà pourquoi on ne trouve en ses satires aucun dialogue suivi. Enfin, on n'a pas assez étudié les mœurs de ses contemporains, auxquelles il fait sans cesse allusion. Ce poëte a une imagination abondante et le style le plus concis, de sorte qu'il est forcé d'entasser, presque malgré lui, pensées sur pensées. Son imagination se portant sur mille objets à la fois, en adopte des figures qu'il enchaîne à sa pensée principale, et souvent même il en unit plusieurs, et les plus différentes.

Mais ses pensées sont toujours nobles, élevées,

souvent sublimes. La vertu l'inspire, quoiqu'il plaisante sans cesse ; il a dans ses ris employé, ainsi que je l'ai dit, deux modes tour à tour : quelquefois un enjouement gracieux et plus spirituel que mordant; quelquefois une ironie moqueuse et perçante. On peut dire que tantôt il gratte la plaie qui démange, et tantôt il la déchire jusqu'au vif.

Il est certain que lorsqu'il s'irrite ou s'enflamme, c'est avec une énergie aussi vive que profonde; mais il a soin de ne pas la faire durer longtemps, parce qu'il sent qu'elle cesserait de faire impression, et soudain il se moque avec une gaieté également naturelle et vraie. Enfin, quand il parle religion, il est vrai qu'il repousse toutes les superstitions, mais en révérant et honorant toujours les dieux ; et souvent même il cherche à les faire aimer, et son expression alors est douce et tendre.

La traduction poétique de Perse m'a paru un ouvrage difficile. Le plus grand obstacle provient du génie même de notre langue ; elle est bien moins concise que le latin, et il s'agit de traduire en vers le poëte le plus concis des Latins. En outre, il fallait ajouter nécessairement, 1° pour établir des transitions que Perse a souvent négligées et qui

sont indispensables pour que nous puissions suivre sans peine le fil du discours ; 2° pour détailler un peu plus les usages auxquels Perse fait allusion, seul moyen de faire reconnaître et comprendre les allusions elles-mêmes.

On éprouve aussi, en traduisant Perse, un autre désavantage. Les vers les plus spirituels de ce poëte ont été traduits par Boileau. On ne doit pas copier les beaux vers du poëte français, quoique souvent il soit difficile de trouver une autre expression. Il m'a paru qu'il ne restait au traducteur qu'un moyen, c'est de s'attacher plus étroitement au poëte original pour être soutenu par lui, et qu'on offrait ainsi une comparaison qui pouvait être agréable, celle de la traduction littérale de Perse avec la traduction imitative de Boileau.

Je suis le premier qui émet l'opinion qu'il n'y a pas de dialogues dans les satires de Perse. Je crois qu'ils n'y furent placés que par erreur de copistes. C'est le poëte lui-même qui se parle et se répond, adressant ensuite la parole à un tiers qu'il suppose présent, et tout à coup le représentant absent ; enfin écrivant, on peut le dire, à plume courante toutes les pensées qui viennent frapper son esprit,

et faisant des monologues et des dialogues tour à tour comme ceux qui rêvent dans la solitude et qui s'y parlent et s'y répondent en suivant leur imagination partout où elle les transporte.

Je suis persuadé qu'on reconnaîtra non-seulement que mon opinion est juste, mais aussi qu'elle rend ce poëte beaucoup plus facile à comprendre. Je ne désire que ce succès, et j'aurai réussi si, malgré l'opinion de l'auteur de l'*Essai sur la Satire*, on lit sans impatience, dans la traduction et ensuite plus aisément dans l'original, les satires de Perse.

D'autres traducteurs ont fait connaître ce poëte. Il en est parmi eux de très-estimables. Lenoble avait de l'esprit, et il a fait quelques vers agréables, tels que ceux-ci :

Peu de mortels voudraient, dans le siècle où nous sommes,
Quand ils parlent aux dieux, être entendus des hommes.

L'abbé Lemonnier a montré du zèle et fait preuve d'audace; et Sélis, profitant des fautes de ses devanciers, à force de travail et guidé par le goût le plus sain, a donné une bonne traduction en prose des œuvres de Perse. Le président de Sylvecane

a publié des notes utiles, et M. Achaintre a donné l'édition la plus exacte du texte.

Mais, après avoir ainsi rendu justice à des hommes studieux, qu'il me soit permis d'exprimer ma préférence en faveur du seul traducteur de Perse qui n'est pas connu et qui est bien supérieur à tous les autres.

La découverte que l'on a faite, il y a trente ans, d'une traduction de Boileau aurait dû être un grand événement dans la littérature, et elle a passé presque inaperçue. Il est vrai que son ouvrage n'est pas complet, et qu'il n'est pas exact, qu'il n'a pas été composé pour être publié, et on peut dire que l'auteur en soignant davantage les notes que le texte a été plutôt commentateur que traducteur.

Cependant, non-seulement il était curieux et intéressant de lire un nouvel ouvrage de ce grand écrivain, mais on y trouve des observations approfondies et importantes, des rectifications même du texte, quelquefois des nouvelles leçons, des transpositions de vers, et jusqu'à une ponctuation nouvelle.

Il est un autre ouvrage que je publie. C'est une véritable traduction complète en vers qui n'a jamais

été imprimée et dont l'auteur m'est inconnu. On l'a attribuée à M. le duc de Montausier, ensuite à M. Godeau, évêque de Vence et de Grasse. Je déclare franchement qu'après l'avoir longuement examinée, je suis très-convaincu qu'elle n'est d'aucun de ces deux écrivains. Mais il est possible qu'elle soit de l'abbé Godeau, recteur de l'Université, qui a composé un grand nombre d'ouvrages latins, et qui a été très-estimé, principalement par la traduction qu'il a faite en vers latins de tous les ouvrages poétiques de Boileau.

On peut penser que, traduisant les satires de Boileau en vers latins, il a pu être tenté de traduire les satires de Perse en vers français. Cette conjecture semble assez probable; mais, quelle que soit sa probabilité, j'ai cité cet ouvrage à côté de ma traduction parce qu'il offre, je crois, un autre intérêt, celui de comparer le style du dix-septième siècle avec celui du dix-neuvième. Il se rencontre dans la versification de cette ancienne traduction un grand nombre de locutions qui ne sont plus usitées, et la comparaison en peut être agréable aux grammairiens.

C'est ainsi que chacun de nous, je crois, doit

être toujours guidé dans ses amusements littéraires par l'utilité qui peut en résulter, et doit être heureux de donner quelque chose à ses contemporains qui puisse être agréable aussi à nos successeurs.

SATIRES DE PERSE

Daniel Elzevir a publié un *Persius Enucleatus ;* c'est une de ses plus belles œuvres. Il a expliqué son titre en ajoutant : « Sive Commentarius exactissimus et maxime perspicuus in Persium, poetarum omnium difficillimum. »

J'ai cru devoir adopter l'orthographe de cette édition. C'est sur celle-là que Boileau a traduit le texte, et il en a copié un grand nombre de phrases presque mot à mot. On peut même dire que sa préface est la même, du moins à bien peu de chose près, que celle de Daniel Elzevir.

PROLOGUS

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipite somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic poeta prodirem.
Heliconiadasque, pallidamque Pirenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces : ipse semipaganus
Ad sacra vatum carmen affero nostrum.

Quis expedivit psittaco suum Καιρε?
Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit verba nostra conari?
Magister artis, ingenique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas, et poetrias picas,
Cantare credas pegaseium melos.

PROLOGUE

Je n'ai point bu des eaux qu'un coursier fit jaillir ;
Les muses au Parnasse auraient pu m'accueillir,
Et me nommer poëte au lever de l'aurore.
Mais qu'un autre aujourd'hui les suive et les implore,
S'il aime à couronner son buste de lauriers !
Moi, j'habite humblement mes toits hospitaliers,
Et j'offre sans orgueil le tribut de mes veilles.

Quel maître fit parler nos antiques corneilles,
Apprit à la perruche à saluer tout haut,
Montra même à la pie à prononcer un mot ?
Qui ? celui qui t'enseigne, et te guide à tout âge,
Qui te donne un esprit, une voix, un langage ;
C'est un habile maître, un grand maître : la faim.
On la voit tressaillir devant l'or, et soudain
Corbeaux et perroquets deviennent tous poëtes :
Et les chants qu'elle inspire embellissent nos fêtes.

SATIRA PRIMA

LUCANO

VATES

O curas hominum! O quantum est in rebus inane!

Quis leget hæc? Min'tu istud ais? Nemo, Hercule! Nemo.
Vel duo, vel? Nemo. Turpe et miserabile! Quare?

Ne mihi Polydamas et Troiades Labœonem
Prætulerint? Nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas: Examenve improbum in illa
Castiges trutina: Nec te quæsiveris extra.
Nam Romæ quis non?

SATIRE PREMIÈRE

A LUCAIN

LES POÈTES

Dieux ! à quels vains travaux l'homme insensé s'adonne !
Crois-tu qu'on va te lire ? Eh ? sans doute. Personne.
Quoi ! je n'aurai pas même ou deux ou trois lecteurs ?
Pas un seul. C'est honteux ? C'est le sort des frondeurs.

Soit ; que Polydamas et nos belles Troyennes
Préfèrent Labéon ! quelles louanges vaines !
Ne cherchons qu'en nous-même un honneur plus certain.
Lorsqu'ils nous ont pesés, nous essayons en vain
De redresser du doigt leur balance infidèle.

Ah! si fas dicere! Sed fas.
Tunc, cum ad canitiem et nostrum istud vivere triste
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cum sapimus patruos;... tunc... tunc... ignoscite. Nolo.

Quid faciam? sed sum petulanti splene cachinno.
Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.

Scilicet hæc populo, pexusque, togaque recenti,
Et natalitia tandem cum sardonyche albus,
Sede leget celsa, liquido cum plasmate guttur
Mobile colluerit, patranti fractus ocello.
Hic neque more probo videas, neque voce serena,
Ingentes trepidare Titos, cum carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu.
Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas?
Auriculis, quibus et dicas cute perditus, ohe!

Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus?

Ah! si ma bouche osait!... mais pourquoi craindrait-elle,
Lorsqu'aux frivolités livrés de toutes parts,
Depuis les jeux de noix jusqu'aux jeux des vieillards,
Les hommes ont pourtant pris le titre de sages!

Que dis-tu? J'aime à rire. Écrivons nos ouvrages,
L'un librement en prose, et l'autre en vers pompeux,
Et ne ménageons pas nos poumons vigoureux.

Ainsi vêtu de neuf, fier de ta chevelure,
Et montrant sur ton doigt l'agate la plus pure,
De ton siége élevé tu récites tes vers.
Pour adoucir ta voix et pour calmer tes nerfs,
Tu viens d'un doux sirop d'humecter ta poitrine;
Tes yeux brillent déjà d'une ardeur libertine.
Je vois autour de toi nos graves sénateurs
Tressaillir sur leur siége à tes sons enchanteurs,
Se bercer mollement, et d'une voix impure
Exhaler en tremblant un amoureux murmure!
Est-ce là, vieux rimeur, un digne emploi du temps?
Ah! quand tu sais flatter et l'oreille et les sens,
L'éloge est un nectar qu'on t'offre à pleine tasse:
Tu dis toi-même: Assez! ah! c'est assez, de grâce!

N'est-ce pas pour briller qu'on nous voit tout braver?
Le pin, né dans le roc, le fend pour s'élever.

En pallor, seniumque! O mores! Usque adeo ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter?

At pulchrum est digito monstrari, et dicier : hic est!
Tun' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?...
Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.
Hic aliquis, cui circum humeros hyacinthina læna est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid
Eliquat, et tenero supplantat verba palato.
Assensere viri : nunc non cinis ille poetæ
Felix! nunc levior cippus non imprimit ossa?
Laudant convivæ : nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
Nascentur violæ!
Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges. An erit, qui velle recuset
Os populi meruisse; et cedro digna locutus,
Linquère nec scombros metuentia carmina, nec thus?

Quisquis es, o modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego, cum scribo, si forte quid aptius exit,
(Quando hæc rara avis est) si quid tamen aptius exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est.

Oui, pour ce noble prix pâlis sur le pupitre :
Tu veux être savant pour en porter le titre.

Est-ce rien qu'on nous cite, et que tous nos rhéteurs
Dictent nos vers nouveaux aux fils des sénateurs ?
Oui, souvent un convive, en robe violette,
Récite en bégayant une antique amourette ;
Les fils de Romulus daignent, à leurs desserts,
Écouter, en buvant, quelques-uns de nos vers ;
Et lorsque l'orateur, d'une voix inégale,
A d'un mot, dans ses pleurs, fait fondre la finale,
Nos convives joyeux plaignent vraiment Phylis,
Et du sort d'Hypsipyle ils sont tout attendris.
La cendre de l'auteur s'émeut, heureuse et fière ;
La terre qui le couvre en devient plus légère ;
Son tombeau retentit de bravos enchanteurs,
Et ses mânes charmés se couronnent de fleurs.

« Vous riez, » me dit-on, « mais c'est nous faire outrage.
» Quel auteur, dans le cèdre, enferme son ouvrage
» De peur qu'il n'enveloppe ou l'encens ou le sel ?
» Quel auteur fuit l'éloge et craint d'être immortel ? »

Écoutez ma réponse : un trait dans mon poëme,
Un trait vous a-t-il plu ? citez-le, souvent même.
Je suis homme et sensible ; un éloge me plaît.

Sed recti finemque extremumque esse recuso
Euge tuum et belle. Nam belle hoc excute totum :
Quid non intus habet? non hic est Ilias Accî
Ebria veratro; non si qua elegidia crudi
Dictarunt proceres; non quidquid denique lectis
Scribitur in citreis.

Calidum scis ponere sumen;
Scis comitem horridulum trita donare lacerna :
Et, verum, inquis, amo; verum mihi dicite de me.
Quî pote? Vis dicam? nugaris, cum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede extet!
O Jane, a tergo quem nulla ciconia pinsit,
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
Nec linguæ, quantum sitiat canis Apula, tantum!
Vos, o patricius sanguis, quos vivere fas est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

Quis populi sermo est? Quis enim, nisi carmina molli
Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
Effundat junctura ungues? Scit tendere versum
Non secus, ac si oculo rubricam dirigat uno;
Sive opus in mores, in luxum, in prandia regum
Dicere, res grandes nostro dat Musa poetæ.

Mais le bruyant bravo du public satisfait,
Ce n'est pas là le prix qu'estime un vrai poëte.
Envierai-je Accius, quand la foule le fête?
Non, je ne traduis point d'ellébore enivré,
Jamais en m'écoutant nos grands n'ont digéré,
Je n'écris point mes vers sur le figuier superbe.

Vous, donnez une robe à ce flatteur imberbe ;
Placez-le près de vous, et vous serez vanté !
Mais dites-lui toujours : « J'aime la vérité ! »
C'est moi qui vous la dis : votre ode est détestable.
Vous l'avez composée à peine hors de table,
Chargé d'un ventre lourd arrondi de deux pieds;
Et ce n'est qu'en avant, César, que vous voyez.
Janus seul ne craint point qu'en arrière un profane
Lui fasse un bec de grue ou des oreilles d'âne.
Mais vous ! souvent l'ingrat, comme un dogue essoufflé,
En vous tirant la langue, en fuyant a sifflé.

Le peuple dit de vous : « Ah ! quel poëte insigne !
» Sans doute il ferme l'œil lorsque son vers s'aligne ;
» Et sous son doigt sa muse avec soin l'a poli.
» Il censure l'État par le luxe amolli,
» Et des festins des rois il ennoblit la scène ! »

Ecce modo heroas sensus afferre videmus
Nugari solitos græce, nec ponere lucum
Artifices, nec rus saturum laudare : « Ubi corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno.

Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quintî,
Quem trepida ante boves dictatorem induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit. »

Euge, poeta!
Est nunc, Brisæi quem venosus liber Accî,
Sunt, quos Pacuviusque et verrucosa moretur
Antiopa, ærumnis cor luctificabile fulta.
Hos pueris monitus patres infundere lippos
Cum videas, quærisne unde hæc sartago loquendi
Venerit in linguas? unde istud dedecus, in quo
Trossulus exultat tibi per subsellia lævis?
Nilne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere, quin tepidum hoc optes audire : decenter?

Fur es, ait Pedio. Pedius quid? Crimina rasis
Librat in antithetis : doctas posuisse figuras

C'est ainsi qu'on vous flatte ; aussi l'enfant à peine
A composé des vers, qu'il chante les héros,
Lui, qui n'a pas encor peint nos simples pavots,
Ni des paisibles bois les modestes retraites,
Ni ce feu que Palès voit fumer à ses fêtes.

Ah ! pourrait-il chanter le berceau de Rémus,
Ou célébrer ce champ que labourait Quintus,
Quand sa femme plaça sur le soc du grand homme
L'acte qui l'appelait à commander à Rome,
Et, l'ornant de la toge, envoya le licteur
Ramener au hameau les bœufs du dictateur !

Courage, enfant, courage ! Accius est bachique !
On dit Pacuvius un poëte tragique :
Antiope en criant fait répandre des pleurs !
Mais, puisque des vieillards sont leurs admirateurs,
Ne nous étonnons plus si la foule barbare
Applaudit à grands cris l'auteur le plus bizarre.
Et toi, vieux orateur, tu recherches encor
Sur le bord de ta tombe un éloge et de l'or !

Pedius, le larron, peint avec art son crime,
En rit avec esprit, se plaint d'un ton sublime.
Quel fripon éloquent ! Applaudissez, Romains.
Vous venez sous le joug tendre humblement les mains,

Laudatur, Bellum hoc! hoc bellum? An, Romule, ceves?
Men' moveat quippe, et cantet si naufragus, assem
Protulerim? Cantas, cum fracta te in trabe pictum
Ex humero portes. Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.
Claudere sic versum didicit : « Berecynthius Attin, »
Et, « Qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin ; »
Sic, « Costam longo subduximus Apennino. »

« Arma virum... »
Nonne hoc spumosum, et cortice pingui?
Ut ramale vetus, prægrandi subere coctum.
Quidnam igitur tenerum, et laxa cervice legendum?

« Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
» Et raptum vitulo caput ablatura superbo
» Bassaris, et Lyncem Mænas flexura corymbis
» Evion ingeminat : reparabilis adsonat Echo. »

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis? summa delumbe saliva
Hoc natat in labris, et in udo est Mænas et Attis :
Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues.

Comme le chien flatteur entre mes pieds se couche.
Mais croit-on qu'en chantant un naufragé me touche ?
En vain sur son épaule il porte son tableau,
Il est peint au milieu des débris d'un vaisseau ;
Mais il chante, et mon cœur ne s'attendrit qu'aux larmes.

Te plains-tu que les vers aient acquis trop de charmes ?
Oui, surtout lorsqu'on chante Atys Bérécynthien,
Ou la côte arrachée au mont Italien,
Ou le dauphin qui fend les flots bleus de Nérée ! »

La muse de Virgile est-elle plus parée ?
« Je chante les combats et cet homme pieux... »
C'est simple et dur! Sans doute, autant qu'un liége vieux !
On préfère émouvoir l'âme tendre et sensible !

« Quoi ! ne nous peint-on pas la Ménade terrible,
» Qui tranche un front superbe en criant Évion ?
» Évion, à ce mot la tendre Écho répond. »

Ah ! comme ils ont perdu le bon sens de nos pères !
Écoutez-les : les vers de leurs muses légères
Dans des flots de salive expirent sous les dents,
Ils fondent dans la bouche. Ah ! ces beaux jeunes gens
N'ont point rongé leurs doigts ni frappé leurs pupitres.

Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide sîs, ne majorum tibi forte
Limina frigescant : sonat heic de nare canina
Littera.

Per me equidem sint omnia protinus alba :
Nil moror : Euge, omnes, omnes bede miræ eritis res.
Hoc juvat? Hic, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues : pueri, sacer est locus, extra
Mejite : discedo.
Secuit Lucilius urbem,
Te, Lupe ; te Mutî ; et genuinum fregit in illis :
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe? Nusquam.
Hic tamen infodiam. Vidi, vidi ipse, libelle :
« Auriculas asini Mida rex habet. »
Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum tam nil, nulla tibi vendo
Iliade.

Audaci quicumque afflate Cratino ;
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,
Aspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.

Et moi, censeur, frondeur! sont-ce là de beaux titres?
Va donc, Perse, trembler aux portes de nos grands,
Et grogner pour entrer comme les chiens errants.

Oui, je vais louer tout; poëte, plus d'injures :
Si tes sens délicats ne souffrent plus d'ordures,
Fais peindre deux serpents comme aux temples des dieux.
« Enfants, éloignez-vous : mes vers couleront mieux ;
Mes vers seront sacrés. »
Mais que dis-je ? Lucile
Sans crainte a dévoilé les mœurs de votre ville,
Il bravait les plus fiers de nos graves Romains.
Horace avec plus d'art censure les humains ;
Comme il joue avec nous quand il veut nous instruire !
Comme il sait se moquer du peuple qu'il fait rire !
Et moi, seul, dans mon trou, je n'ose dire un mot !
Ah ! je veux à ma muse aujourd'hui parler haut.
Muse, le roi Midas a des oreilles d'âne.
Oui, je veux être libre, et quoiqu'on me condamne,
J'aime autant ce vers-là qu'Homère tout entier.

O vous, que Cratinus vint souvent égayer,
Vous, qui vantez les vers du vieux Aristophane,
Écoutez les récits de ma muse profane.

Inde vaporata lector mihi fervcat aure :
Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit.
Sordidus, et lusco qui possit dicere : Lusce;
Sese aliquem credens, Italo quod honore supinus
Fregerit heminas Areti ædilis iniquas :
Nec qui abaco numeros et secto in pulvere metas
Scit risisse vafer ; multum gaudere paratus,
Si cynico barbam petulans Nonaria vellat.
His mane edictum, post prandia Callirhoen do.

Loin de moi, sot railleur du cothurne des Grecs!
Et toi, borgne engraissé riant des borgnes secs!
Homme fier, loin aussi! Quel est ton titre? Édile;
Et tu romps les faux poids dans ta petite ville!...

Loin de moi, vil bouffon qui rirait du savant,
Si Laïs lui coupait la barbe en l'embrassant!
Fréquentez à loisir, sans craindre Aristophane,
Le juge le matin, le soir la courtisane.

JUGEMENT SUR LA PREMIÈRE SATIRE

La première satire de Perse établit le caractère de toutes. On peut les apprécier par un seul mot. C'est une suite d'épigrammes, et c'est Boileau qui nous l'a appris.

Qu'on lise sa traduction comme discours en prose, et qu'on en resserre les phrases en retirant celles qui n'y sont que pour servir de liaisons, on sera étonné d'y trouver un livre complet d'épigrammes.

J'ajoute même qu'on remarquera, ce qui n'étonnera personne, que Boileau, dans sa traduction, a rendu souvent les épigrammes plus mordantes, plus acérées que Perse ne les a faites.

Mais dans cette satire déjà, Boileau a dignement jugé Perse. Il lui a adressé un magnifique éloge, l'éloge le plus simple et le plus complet qu'on puisse faire d'un satirique : « Voyez, » dit-il, « comme, en badinant, il pénètre jusqu'au fond du cœur ! »

PREMIÈRE SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Que les soins des mortels sont frivoles et vains!

J'écris, mais qui lira ce qui sort de mes mains?
Deux ou trois seulement, et peut-être personne.
Certes, j'en suis honteux, et ce malheur m'étonne.
Pourrais-je sans dépit me voir si mal traité,
Que l'on me préférât un poëte crotté?

Mais regardons cela comme une bagatelle.

Quoi! lorsque nous voyons le peuple sans cervelle
Condamner sottement quelque chose de bien,
Faut-il que notre goût s'accorde avec le sien?
Ne pesons pas l'honneur à sa fausse balance,
Et, satisfaits de nous, méprisons sa croyance.

Qui n'est injuste à Rome?

Ah! si j'osais parler!
Mais qui donc parviendrait à me faire trembler?
Comme d'un vieux tuteur mon humeur est sévère;
Ma tête se blanchit et ma vie est austère.
Parlons; non, taisons-nous. Mais pourquoi disputer?
Je n'en puis plus de vivre : il faut bien éclater.

Seul, dans son cabinet, chacun de nous compose,
Comme veut son caprice, en vers ou bien en prose,
Quelque ouvrage si grand qu'il lasse le poumon.

Quand au peuple on le lit, pour acquérir du nom,
Sur un siége élevé, l'auteur qui le récite
Fait briller en ses doigts quelque pierre d'élite.
Il vient poudré, frisé, vêtu superbement.
Il boit force sirop pour parler doucement,
Et comme une coureuse attentive à sa proie,
A faire les doux yeux tout son art il emploie.
Les gestes effrontés des plus grands sénateurs
Contre la bienséance approuvent ces acteurs,
Tandis que de leurs vers la noblesse impudique
Jusques au fond des reins les échauffe et les pique!

Toi que la place vide avertit qu'il est tard,
Et que tu dois bientôt songer à ton départ,
Par tes sales écrits tu crois faire merveilles,
De perdus comme toi chatouillant les oreilles.
Ne cherchant que l'éclat, tu tiens que le savoir
Est sans aucun profit, si l'on ne le fait voir :
Il s'enfle dans ton sein, puis sort de tes entrailles,
Comme cet arbrisseau qui perce les murailles.
Regarde ta vieillesse, et tu seras surpris
De voir tant de démence avec des cheveux gris.

Quoi! comptes-tu pour rien la solide science,
Si de ce que tu sais on n'a la connaissance?

Mais il est beau, dis-tu, d'ouïr de çà, de là,
Qu'en te montrant au doigt on dise : Le voilà!
Et tu crois que l'honneur, qui tout autre surpasse,
Est cil qu'aux jeunes gens on dicte dans la classe.

A table, d'autre part, on peut voir nos Romains
Soûls jusques à crever, parler des écrivains,
Demander ceux qu'on tient les plus grands personnages,
Et quel est le sujet de leurs plus beaux ouvrages...

Et si quelqu'un d'entre eux, paré comme les rois,

Bégayant à dessein pour mignarder sa voix,
De Philis, d'Hypsypile et d'autres misérables
Récite en soupirant les regrets pitoyables,
Chacun s'écrie et loue un ouvrage si beau,
Et dit qu'à son auteur léger est le tombeau,
Que ses os sont heureux, que ses cendres sacrées
Produiront tous les jours mille fleurs diaprées.

Que si quelqu'un me dit : Tu ris contre raison,
Car tout le monde veut acquérir du renom,
Surtout celui qui fait des vers dignes de vivre
Et dont les épiciers n'achètent point la livre :
O toi, qui que tu sois, qui me parles ainsi,
J'avoue ingénument, lorsque j'ai réussi,
Ce qui n'est pas commun parmi les gens d'étude,
Que je n'ai pas le cœur si barbare et si rude,
Que l'estime pour moi n'ait de fort grands appâts.

Mais, à dire le vrai, je ne t'accorde pas
Que la vertu pour but ait les cris de louange :
Regardes-y de près, tu trouveras étrange
Qu'une chose qui n'a que de la vanité
Comme un solide bien t'ait longtemps arrêté.

Mes vers, malgré la mode, ont banni toute enflure :

Ils ne traitent jamais d'une matière impure,
Et l'on n'y trouve point ce qu'à leur aise assis
Écrivent nos seigneurs entre des mets exquis.

Ils tiennent une table et grande et délicate;
Ils donnent des habits à celui qui les flatte,
Puis disent hardiment : « J'aime la vérité,
» Parlez-moi de mes vers avec sincérité. »

Ils ne la diront pas, mais quant à moi, je pense
Que l'on doit mesurer leur esprit à leur panse.
Je ne vois que Janus qui puisse être en repos,
Aussi bien qu'au visage ayant des yeux au dos.
A lui tirer la langue ainsi nul ne se joue,
Et l'on ne lui fait point les cornes ni la moue.

Mais vous, de qui le dos est dans l'aveuglement,
Gardez le avecque soin ; cent railleurs, autrement,
Quand on ne les voit point, se moquent par derrière.

Si vous leur demandez cependant la manière
Dont le monde partout parle et juge de vous,
Ils vous jurent qu'on dit que vos vers sont plus doux
Qu'un marbre marqueté de qui la polissure
Ne permet pas au doigt d'y trouver de jointure;

Qu'on croit assurément qu'ils sont faits au cordeau,
Tant ils sont ajustés, et tant leur ordre est beau ;
Et qu'au peuple ou qu'aux rois vous donniez votre peine,
Jamais rien que de grand ne sort de votre veine.

Je vois d'autre côté paraître sur les rangs
Avecque des desseins héroïques et grands
Des gens faibles de reins, qui, montrant leur faiblesse,
N'ont fait que badiner, comme l'on fait en Grèce ;
Qui, manquant de poumon, n'ont qu'un filet de voix ;
Qui n'ont pas seulement l'art de décrire un bois,
Ni de représenter un commode village ;
Qui, comblés de tous biens, à Palès font hommage,
Où demeuraient Rémus, et le grand Cincinnat,
Lorsque, suivant ses bœufs, pour aller au sénat
Sa femme l'habilla de l'auguste parure,
Dont le pompeux éclat marque la dictature,
Et qu'un garde emporta jusque dans sa maison
Le soc qu'il réservait pour une autre saison.

O poëtes grossiers, prenez pourtant courage !
D'Accis on lit encor le raboteux ouvrage,
Pacuve parmi nous trouve des sectateurs,
Et sa rude Antiope a des approbateurs.

Qu'on ne s'étonne pas des bizarres mélanges
Qui gâtent les discours par tant de mots étranges,
Puisqu'aux tendres enfants les vieillards chassieux
Font lire ces auteurs si moisis et si vieux.

De là vient que l'on voit tous les jours au théâtre
De vers impertinents la jeunesse idolâtre ;
Jusque dans le barreau cette folie a cours,
Même les criminels y fardent leurs discours :
Les vieillards sans rougir se sauvent dans le crime,
Si d'orateurs polis ils acquièrent l'estime.
Si l'on dit que Pédie a mille maux commis,
L'antithèse s'oppose à tous ses ennemis,
De mots aigus les pique et bénit les injures
Qui lui font employer tant de belles figures.
Approuvez-vous cela, race des vieux Romains ?
Quoi ! vous le trouvez beau ! Quoi ! vous battez des mains !
Si quelque marinier, échappé du naufrage,
Représente en chantant sa perte et son dommage,
Ce n'est pas le moyen de se faire assister,
Car pour avoir l'aumône il ne faut pas chanter.
Qui veut que de pitié mon âme soit atteinte,
Ne mêlera ni fleurs ni pointes à sa plainte.

Vous pensez que l'éclat des ornements divers

Donne plus de cadence et plus de grâce au vers.
Par exemple, *un dauphin, de sa rame azurée,*
Fend le dos ondoyant du floflottant Nérée;
Et du fier Annibal le glorieux chemin
Brise les rocs chenus du neigeux Apennin.

Virgile est modéré; mais bien souvent sa plume
S'enfle comme du liége et produit de l'écume.

Quels vers trouvez-vous donc exempts de ce défaut?
Sans doute les voici, faits comme il vous les faut :

« Ils faisaient éclater, par leurs haleines fortes,
» Le résonnant airain de leurs trompes retortes,
» Quand Agavé, suivant ses transports inhumains,
» D'un homicide atroce ensanglanta ses mains.

» La Ménade enrouée et l'âpre Bassaride,
» Dont les tigres domptés reconnaissent la bride,
» De leurs cris forcenés font retentir les monts,
» Et l'écho de Bacchus redit les sacrés sons. »

Le sang de nos aïeux courût-il dans nos veines,
Nous ferions banqueroute à des choses si vaines :
Ces discours affectés, sans force et sans vigueur,

N'ont qu'un son languissant qui ne va point au cœur.
On voit que leur auteur les fait sans qu'il y songe,
Sans qu'il frappe la table et que ses doigts il ronge.

Mais quel besoin de dire aux gens leurs vérités,
Pour rendre contre moi tous les grands irrités ?
Ils me feront défendre et leur table et leur porte,
Si, comme un chien hargneux, je jappe de la sorte.

Eh bien, j'approuve tout, je ne dirai plus mot.
Changez le noir en blanc, en habile homme un sot,
D'actions de néant faites-en des merveilles,
Cela vous réjouit et plaît à vos oreilles ;
Ceux qui font autrement ne sont pas bien venus.

Mais afin d'empêcher qu'il n'y retourne plus,
Marquez-vous comme un mur qu'un écriteau tapisse,
Quand ce signe sacré défend qu'on le salisse.

Les gens que Rome même a le plus vénérés
Par le mordant Lucile ont été déchirés ;
Il laissa bien souvent ses dents dans la morsure.

Horace le matois ne fait point de blessure,
Mais il raille de tout avecque ses amis ;
Le peuple tout entier passa par son tamis.

Et moi, je n'oserais dire mot de personne ?

Il faut, quoi qu'il en soit, que je me déboutonne.
J'aime mieux, comme fit le valet de Midas,
Enterrer le secret que ne le dire pas.

Les courtisans, le peuple et les gens à soutane,
Tout le monde, en un mot, a des oreilles d'âne !

Tu railles froidement, me diront mes lecteurs.
Je vaux mieux cependant que tous leurs grands auteurs.

Je ne veux point aussi faire voir ma satire
Qu'à ceux qui savent l'art de scander et de rire,
Et qui passent les nuits du soir jusqu'au matin
Avec Aristophane, Eupolide et Cratin.

Ceux qui trouvent du goût en ces auteurs comiques
En trouveront sans doute en mes vers satiriques.

Je ne veux pas non plus de ces hommes brutaux,
Qui, bossus ou boiteux, reprochent les défauts,
Qui, présumant beaucoup, s'estiment fort habiles
Pour avoir corrigé dans leurs petites villes
L'abus qu'on commettait en mesurant le vin,
Qui méprisent des Grecs le savoir tout divin,
Les nombres de l'algèbre et la mathématique,
Et trouvent fort plaisant qu'une femme publique
A quelque homme d'honneur se joue insolemment.

Mes vers ne feront pas leur divertissement.
Qu'ils donnent au barreau toute la matinée,
Et chez la femme en paix passent l'après-dînée.

SECONDE SATIRE

SATIRA SECUNDA

MACRINO

VOTA

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos.
Funde merum genio : non tu prece poscis emaci
Quæ nisi seductis nequeas committere divis.
At bona pars procerum tacitâ libabit acerrâ,
Haud cuivis promptùm est mumurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.

SATIRE SECONDE

A MACRIN

LES VŒUX

Marque d'un crayon blanc, parmi tes heureux jours,
Celui qui de tes ans, Macrin, date le cours;
Verse le vin sacré, mais dis haut ta prière :
Laisse nos grands offrir leurs vœux avec mystère;
Hélas ! il en est peu qui soient francs et pieux :
Toi, tu ne caches pas ce que tu dis aux dieux !

Mens bona, fama, fides, hæc clarè, et ut audiat hospes.
Illa sibi introrsùm, et sub lingua immurmurat : ô si
Ebullit patrui præclarum funus ! Et, ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule ! Pupillumve utinam, quem proximus heres
Impello, expungam ! Namque est scabiosus, et acri
Bile tumet. Nerio jam tertia conditur uxor.

Hæc sanctè ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
Mane caput bis, terque, et noctem flumine purgas.
Heus age, responde, minimum est quod scire laboro.
De Jove quid sentis ? est ne ut præponere cures
Hunc ? cuiquam? cuinam ? Vis Staio ? an scilicet hæres.
Quis potior judex, puerisve quis aptior orbis ?
Hoc igitur, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio. Proh Jupiter, ô bone, clamet,
Jupiter! at sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas, quia, cum tonat, ocyus ilex
Sulfure discutitur sacro, quam tuque, domusque?
An, quia, non fibris ovium, Ergennaque jubente,
Triste jaces lucis, evitandumque bidental,
Idcircò stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? aut quidnam est, quâ tu mercede deorum

Chacun demande honneur, raison, sagesse, estime;
Voilà comme en public dans le temple on s'exprime;
Mais à part, à voix basse, entre les dents on dit:
« Dieux! si j'avais tout l'or que mon oncle enfouit!
» Je lui ferais bien vite un convoi magnifique.
» Mais il est très-malade, enflé, paralytique;
» O dieux! ayez pitié, nous souffrons trop longtemps!
» Nérius homme heureux: trois femmes en trois ans! »

Ah! je voudrais savoir si tu te trouves libre?
Crois-tu qu'en te plongeant chaque jour dans le Tibre,
Tu blanchis le matin les vœux faits dans la nuit?
Quel dieu penses-tu donc avoir déjà séduit?
Et ton dieu, vaut-il mieux que Staïus fratricide?
Daigne-t-il protéger un orphelin timide?
Staïus priait les dieux en égorgeant sa sœur!
Staïus, tu ne crains point un Jupiter vengeur:
Quand sa foudre des monts n'a frappé que la cime,
Tu penses qu'il absout ta maison et ton crime!
Attends-tu qu'on te place au sein du bois sacré
Où le prêtre à l'autel aux mânes consacré
Présente aux dieux des morts de saintes hécatombes,
Et défend aux mortels de marcher sur les tombes?
Sera-t-il temps alors de respecter les dieux?

Emeris auriculas? pulmone et lactibus unctis?

Ecce avia, aut metuens Divum matertera, cunis
Exemit puerum, frontemque, atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita.

Tunc manibus quatit, et spem macram supplice voto
Nunc Licinî in campos, nunc Crassi mittit in ædes.
Hunc optent generum rex, et regina! puellæ
Hunc rapiant. Quidquid calcaverit hic, rosa fiat!

Ast ego nutrici non mando vota; negato,
Jupiter, hæc illi, quamvis te albata rogarit.
Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ.
Esto, age: sed grandes patinæ, tucetaque crassa
Annuere his superos vetuere, Jovemque morantur.
Rem struere exoptas, cæso bove; Mercuriumque
Arcessis fibra. Da fortunare penates,
Da pecus, et gregibus fœtum. Quo, pessime, pacto,

Peut-on leur arracher la barbe et rire d'eux,
Pourvu qu'ils soient nourris d'intestins et de foie?

Mais ce sont d'autres vœux qu'une grand'mère envoie
Vers les dieux protecteurs de ses jeunes enfants;
L'un d'eux fut menacé par des yeux malfaisants :
Elle prend dans ses bras cet enfant qu'elle embrasse,
Et du doigt du milieu sur son front elle trace
Un signe de salive, augure de bonheur.

Oui, déjà du destin recueillant la faveur,
Il va, comme Crassus, enrichir sa famille;
Un roi le choisira pour l'époux de sa fille;
Les belles en secret ne se défendront pas;
Et les roses naîtront en foule sous ses pas.

Toi, tu veux que ton corps, quoique énervé sans cesse,
Te demeure fidèle au sein de la vieillesse!
Et tes mets nourrissants, tu les portes aux dieux!
Tu veux devenir riche en immolant tes bœufs!
A force de présents tu crois fléchir Mercure!
« Féconde mes brebis, engraisse leur pâture, »
Lui dis-tu, quand déjà décimant tes troupeaux,
Tu vas fondre aux autels la graisse des agneaux.

Tot tibi cum in flammis junicum omenta liquescant?
Et tamen hic extis, et opimo vincere farto
Intendit. Jam crescit ager, jam crescit ovile,
Jam dabitur, jam, jam ; donec deceptus et exspes,
Nequicquam fundo suspiret nummus in imo.

Si tibi crateras argenti, incusaque pingui
Auro dona feram, sudes, et pectore lævo
Excutias guttas, lætaris prætrepidum cor.
Hinc illud subiit, auro sacras quod ovato
Perducis facies : nam fratres inter aënos
Somnia pituita qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba.

Aurum, vasa Numæ, Saturniaque impulit æra,
Vestalesque urnas, et Tuscum fictile mutat.
O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes !
Quid juvat hoc, templis nostros immittere mores,
Et bona diis ex hac scelerata ducere pulpa ?

Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo,
Et Calabrum coxit vitiato murice vellus ;

Tu t'aveugles pourtant lorsque ta voix implore :
Mon troupeau croît, dis-tu, mon bien s'améliore,
Déjà je m'enrichis, déjà..... lorsque déjà
Ton dernier sou tremblant de ta bourse s'en va.

Viens, homme avide, prends l'offrande qu'on t'envoie :
Tes yeux pleurent soudain d'avarice et de joie ;
Ton cœur ému bondit devant un vase d'or,
Et tu juges les dieux plus avares encor !
Partout en leur honneur éclate ta richesse ;
Tes dons à leurs autels se succèdent sans cesse ;
Et Morphée offre-t-il quelques songes heureux,
Tu couvres d'or sa barbe.

Ah ! sous un roi pieux,
La simple urne d'argile était l'urne sacrée ;
Le cuivre ornait l'autel de Saturne et de Rhée :
Le dieu des Toscans même aujourd'hui boit dans l'or !
Homme indigne du ciel, courbe-toi donc encor !
Place au temple des dieux semblables à toi-même ;
Au gré de ton esprit juge leur loi suprême.

Quand l'olive en parfum se dissout dans les feux,
Quand la pourpre embellit la laine sous tes yeux,

Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas
Ferventis massæ, crudo de pulvere, jussit.
Peccat et hæc, peccat; vitio tamen utitur. At vos,
Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?
Nempè hoc, quod veneri donatæ a virgine pupæ.

Quin damus id superis, de magna quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago,
Compositum jus, fasque animi, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
Hæc cedo ut admoveam templis, et farre litabo.

Quand tu saisis la perle en sa conque légère,
Quand tu fonds le métal recueilli sous la terre,
Tu jouis d'eux, au moins ; mais, prêtre, à ton avis,
Les dieux servis dans l'or en sont-ils mieux nourris?
Et que sert à Vénus qu'une fille à Cythère
Lui porte sa poupée à l'insu de sa mère?

Plaçons sur les autels des vœux plus précieux :
Ceux qu'un vil Messala ne peut offrir aux dieux.
Un cœur ami de l'ordre, une âme franche et pure,
Où le vice jamais n'ait souillé la nature :
Nous ne consacrerons que de simples gâteaux,
Et les dieux indulgents béniront nos travaux.

JUGEMENT SUR LA SECONDE SATIRE

Boileau a été sur cette satire très-minutieusement commentateur. Il a expliqué chaque mot. Il a mis sur un poëme aussi court 104 notes, dont plusieurs sont assez détaillées.

Il a surtout bien compris *Messalæ lippa propago* comme race indigne de Messala, s'appliquant à Messaline et à Néron comme fils adoptif de Claude, qui avait épousé Messaline, et non pas, comme disent Sélis et d'autres, s'appliquant à un fils chassieux de Messala, qui était un fameux gourmand, inventeur d'un ragoût de pattes d'oie et de crêtes de coq.

Boileau a pris un grand soin des dernières paroles de cette satire. Il a rendu avec une énergique

simplicité la conclusion éloquente de Perse : « Que ne donnons-nous à ces dieux, » dit-il, « quelque chose que les Messala ne puissent pas leur présenter? Que ne leur offrons-nous un cœur droit, sincère, généreux et pénétré des plus vifs sentiments de la justice et de l'honnêteté? »

Boileau répète deux fois : « Je ne veux que cela, et je suis sûr d'obtenir d'eux tout ce qui me plaira, quand je ne leur sacrifierais que du sel et de la farine mêlés ensemble. »

SECONDE SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Marque de blanc ce jour ; (c'est sa vive clarté
Que tu vis la première à ta nativité :)
Afin que la tristesse en soit toujours bannie,
Offre, si tu m'en crois, du vin à ton génie ;
Il te fera jouir d'un grand nombre de jours,
Et je ne doute pas du bonheur de leur cours ;
Car tu ne voudrais pas acheter la fortune
Par ces vœux dont l'audace est aujourd'hui commune,
Et que l'on n'oserait faire savoir aux Dieux,
S'ils n'étaient corrompus par des dons précieux.
La plupart de nos grands, honteux de leurs demandes,
Parlent à basse note en faisant leurs offrandes,
On prie à la sourdine et difficilement ;
Les temples verrônt-ils en user autrement ?

Si d'impétrer du Ciel quelque homme se propose
Le sens, la foi, l'honneur, sa bouche n'est point close,
Sa prière est publique, il cherche des témoins :
Mais tout bas il marmotte, et se cache en des coins,
Pour souhaiter la mort d'un oncle vieux et riche,
Ou que ses laboureurs, quand ses champs on défriche,
Par la faveur du Dieu qui préside aux trésors,
En trouvent sous le soc et les poussent dehors.

Pour me faire hériter, dit-il, de mon pupille,
Que la gale dévore et qui crève de bile,
Dieux, ne permettez pas qu'il vive plus longtemps ;
Et pour rendre bientôt tous mes désirs contents,
Faites-moi souvent veuf, aussi bien que Nérie,
Qui, la troisième fois, aujourd'hui se marie.

Toi, pour être en état et purger le péché
Dont ce coupable vœu t'a peut-être taché,
Saintement le matin avant d'être en prière,
Tu plonges par trois fois ta tête en la rivière.
Ridicule dévot, parle-moi franchement :
Que penses-tu des Dieux ? dis-moi ton sentiment.

Quoi ! tu demeures court ? Au moins tu les estimes
Plus que quelque assassin noirci de mille crimes,

Qu'un perfide tuteur, qu'un corrupteur de lois ?
Mais dis à ces méchants ce qu'aux Dieux tu disois,
Ils seront étonnés de ton audace extrême ;
Penses-tu que les Dieux ne le soient pas de même ?

Non, non, le juste Ciel ne t'a point pardonné,
Encor que sans te perdre il ait cent fois tonné.
Si toi ni ta maison n'êtes point mis en poudre,
Sur d'insensibles troncs voyant tomber la foudre,
Ne t'imagine pas que Jupiter enfin
Te laisse le braver sans montrer son chagrin.
Des intestins brûlés, de la graisse puante
Rendraient-ils des grands Dieux l'humeur si patiente ?

Voici d'autre côté des vœux d'autre façon :
La nourrice au berceau prenant son nourrisson,
Une vieille grand'mère, une tante bigote
Chantent autour de lui quelque bizarre note ;
Et d'un crachat bénit mouillent son tendre front
Pour le sauver des maux que les sorcières font.
Puis le faisant sauter, elles disent : De grâce,
Dieu ! donnez-lui le bien de Licine et de Crasse ;
Faites qu'il soit des rois pour gendre souhaité,
Que rien sous le soleil n'égale sa beauté,
Que pour le trop aimer les dames le ravissent,
Et partout sous ses pas que les roses fleurissent !

Celles qui font ces vœux n'ont lumière ni sens ;
Ne les écoutez point, rejetez leur encens,
Bien que chacun ait pris, pour vous rendre propices,
Les habits destinés aux jours des sacrifices.

D'autres n'ont pour désir que la santé du corps,
Que d'être en leur vieillesse et vigoureux et forts.
Mais, ô grand Jupiter ! les bisques et les sauces
Empêchent, malgré toi, que tu ne les exauces.
Tel qui veut s'enrichir, fait tomber ses troupeaux
Aux pieds des saints autels sous les sacrés couteaux,
Et puis dit : « O Mercure, ô Dieu ! je te supplie,
Fais que, par ta faveur, mon bétail multiplie ! »
Comment pourrait-il voir arriver son souhait,
Puisqu'il défait soudain tout ce que le Dieu fait ?

Il espère pourtant qu'il aura récompense
De la graisse et du sang qu'il offre en abondance.
Il croit qu'en peu de temps son champ s'agrandira
Et que de ses brebis le parc se peuplera ;
Jusqu'à ce que son coffre étant sans une maille,
Il reconnaît trop tard qu'il n'a fait rien qui vaille.

Si je t'avais donné de ces vases exquis
Dont l'or nous éblouit et dont l'art est sans prix,

Le cœur te battrait d'aise et la sueur, sans doute,
De ton sein pantelant coulerait goutte à goutte.

De là vient que par toi jugeant les immortels,
Tu transformes en or le cuivre des autels,
Et fais la barbe d'or à ceux d'entre ces frères
Qui sont plus complaisants et font mieux tes affaires.

Hors les temples des Dieux, ce métal souverain
Bannit les pots de terre et les vases d'airain
Dont, ainsi que Numa, se servaient les pucelles
Commises à garder les flammes éternelles.

O mortels, dont l'esprit, et bas et vicieux,
Doit son être à la terre et ne tient rien des cieux,
Vous imaginez-vous que ceux qu'on sert aux temples
Avares et vilains suivent vos beaux exemples,
Et qu'ils trouvent du bien et cherchent des plaisirs
Aux infâmes objets de vos sales désirs ?

Pour frotter votre peau, vous faites un mélange
Du beurre, de la cire et de la fleur d'orange;
Pour teindre les beaux draps qui vous couvrent le dos
Vous saignez les poissons que Tyr pêche en ses flots;

Pour parer de colliers vos femmes et vos filles,
Jusques en Orient vous cherchez des coquilles,
Et pour user de l'or, le tirant du fourneau,
Vous lui faites subir mille coups de marteau.
Certes, vous avez tort ; pourtant je vous pardonne,
Car le mal en cela quelque plaisir vous donne.

Mais des prêtres sacrés je voudrais bien savoir
Quel besoin de nos biens les Dieux peuvent avoir.
Ils leur servent autant qu'à Vénus les poupées
Que lui vont consacrer les jeunes fiancées.

Qui voudra plaire aux Dieux, qu'il fasse ses efforts
Pour donner ce qu'un roi n'a pas dans ses trésors :
C'est un cœur où l'honneur règne avec la justice,
Et de qui les replis ne cachent point le vice.
Portez ce don au temple, et vos vœux innocents
Auront pour leur escorte assez d'un grain d'encens.

TROISIÈME SATIRE

SATIRA TERTIA

SENECA

IGNAVUS

Nempè hæc assiduè? Jam clarum mane fenestras
Intrat, et angustas extendit lumine rimas.
Stertimus, indomitum quod despumare Falernum
Sufficiat, quintâ dum linea tangitur umbrâ.
En quid agis?

Siccas insana canicula messes
Jamdudum coquit : et patulâ pecus omne sub ulmo est,
Unus ait comitum.

Verum-ne? Ita-ne? ocyus adsit

SATIRE TROISIÈME

A SÉNÈQUE

LE PARESSEUX

« Eh quoi ! si tard au lit ? le soleil de retour
» A travers tes volets étend les feux du jour ;
» L'ombre approche midi ; toi, tu dors, misérable !
» On cuverait à moins le Falerne indomptable. »
Ainsi s'exprime un maître.

« O ciel ! midi déjà ! »
Dit l'élève ; j'appelle ; on ne vient point ; holà !
« Holà donc ! »

Vous ririez de sa feinte furie :

Huc aliquis : Nemon'? turgescit vitrea bilis :
Findit, ut Arcadiæ pecuaria rudere credas.

Jam liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo,
Tum queritur, crassus calamo quod pendeat humor :
Nigra quod infusâ vanescat sepia lympha;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.
O miser! inque dies ultrà miser! huccine rerum
Venimus? at cur non potius, teneroque columbo
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, et iratus mammæ lallare recusas?

An tali studeam calamo?
Cui verba? quid istas
Succinis ambages? tibi luditur : effluis amens.
Contemnêre; sonat vitium percussa, malignè
Respondet viridi non cocta fidelia limo.
Udum et molle lutum es; nunc, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rotâ.

Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum.
Quid metuas? Cultrisque foci secura patella est.
Hoc satis? An deceat pulmonem rumpere ventis,

Comme il s'agite, frappe, et peste, et jure, et crie !
Je crois qu'en Arcadie on ferait moins de bruit.

Enfin son parchemin de deux couleurs enduit,
Son livre, son papier, sa plume, tout s'apprête;
Mais l'encre trop épaisse au bord du bec s'arrête,
Ou, trop claire, en coulant marque à peine les traits :
Prépare-toi, jeune homme, à de cruels regrets.
On t'apprête avec soin la becquée aussi mince
Qu'à la jeune colombe, ou qu'à l'enfant d'un prince.
Tu t'irrites pourtant comme mon fils encor
Bat le sein dont il boit, crie au son qui l'endort.

« Ta plume est mal taillée? » Ah ! pourquoi tant de ruses ?
Par tous ces vains détours toi-même tu t'abuses;
Enfant, tu vieilliras dans un honteux repos :
Le vase mal coulé rend un son rauque et faux.
Tu devrais être encor comme l'argile tendre,
Que l'habile ouvrier sait assouplir, étendre,
Fait fléchir sous la roue et parvient à polir.

Mais n'as-tu pas des biens un jour à recueillir ?
Quand des plus purs cristaux ta table est embellie,
Et de vin savoureux quand ta coupe est remplie,
Voudrais-tu travailler, toi, Toscan orgueilleux,

Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis
Censoremve tuum vel quod trabeate salutas?
Ad populum phaleras.

Ego te intùs et in cute novi.
Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue : caret culpa; nescit quid perdat et alto
Demersus, summâ rursùs non bullit in undâ.

Magne pater divûm, sævos punire tyrannos
Haud alia ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno :
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit, imus,
Imus præcipites, quam si sibi dicat; et intùs
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

Sæpè oculos, memini, tangebam parvus olivo,
Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere, ab insano multùm laudanda magistro,
Quæ pater adductis sudans audiret amicis.

Millième descendant des plus nobles aïeux ?
Toi qu'un censeur salue en se nommant ton frère !
Eh bien ! n'es-tu pas libre ? au peuple la lisière !

Mais je te vois à fond ; toi, regarde Natta :
Sous sa robe qui traîne il s'abrutit déjà.
Il ne sent plus sa fange et se plaît dans le vice,
Comme l'homme qui tombe au fond du précipice
Ne voit plus le flot pur qui blanchit sur le bord.

Puissant maître des dieux, n'as-tu pas le remord
Pour punir du tyran l'âme impure et cruelle ?
Fais-lui voir la vertu, qu'il l'admire et l'appelle :
Qu'elle fuie et qu'il meure en l'appelant en vain !
Les captifs enfermés dans le taureau d'airain,
Un grand qui, revêtu de la pourpre éclatante,
Voit sur son front l'épée au lambris d'or pendante,
Peut-être tremblent moins qu'un vieillard criminel,
Lorsqu'il se dit : « *Je cours vers le juge éternel.* »
Il veille et près de lui sa femme en paix sommeille !

Jadis frottant mes yeux ou d'olive ou d'oseille,
Je me disais malade et laissais là Caton ;
Le maître eût mis pourtant la palme sur mon front ;
Mon père eût tressailli d'orgueil et d'espérance.

Jure : etenim id summum, quid dexter senio ferret,
Scire erat in voto ; damnosa canicula quantum
Raderet : angustæ collo non fallier orcæ :
Neu quis callidior buxum torquere flagello.

Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,
Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta polentâ ;
Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem.
Stertis adhuc ? Laxumque caput, compage solutâ
Oscitat hesternum, dissutis undique malis ?

Est aliquid quò tendis, et in quod dirigis arcum ?
An passim sequeris corvos, testaque, lutoque,
Securus quò pes ferat, atque ex tempore vivis ?
Helleborum frustrà cum jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas : venienti occurrite morbo.
Et quid opus Cratero magnos promittere montes ?

Discite, ô miseri, et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur : ordo
Quis datus ; aut metæ quam mollis flexus, et undè ;

Mais alors les jeux seuls occupaient mon enfance ;
Je lançais avec art le six en triple coup,
Ou la légère noix vers le vase au long cou,
Ou le sabot ronflant sous le fouet qui le presse.

Toi, qui dans le portique étudiant sans cesse,
Contemplais sur les murs les triomphes des Grecs,
Qui, la tête rasée et nourri de fruits secs,
Veillais même souvent sur le livre d'un sage,
Et, d'une lettre grecque expliquant le jambage,
Indiquais aux mortels le chemin des vertus,
Toi, tu dors à midi ! je vois tes yeux battus,
Tes nerfs ne portent plus ta tête qui sommeille ;
Tu trahis en bâillant tes excès de la veille.

Tu n'as donc point de but? Semblable à ces enfants
Poursuivant de leurs traits les vieux corbeaux errants,
Tu ne sais vers quels lieux tu diriges ta course.
Guéris vite le mal qui n'est pas sans ressource ;
L'homme, le corps enflé, boit l'ellébore en vain ;
C'est en vain qu'il promet son or au médecin.

Apprends à vivre, enfant ; hâte-toi de connaître
Les immuables lois du sort qui nous fait naître ;
Sache, évitant la borne au milieu de ton cours,

Quis modus argento, quid fas optare, quid asper
Utile nummus habet : patriæ, carisque propinquis
Quantùm elargiri deceat; quem te deus esse
Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re.
Disce; nec invideas, quod multa fidelia putet
In locuplete penu, defensis pinguibus Umbris.
Et piper, et pernæ, Marsi monumenta clientis ;
Mænaque quòd primâ nondum defecerit orcâ.

Hic aliquis de gente hircosâ centurionum
Dicat : quod sapio satis est mihi; non ego curo
Esse quod Arcesilas ærumnosique Solones,
Obstipo capite, et figentes lumine terram,
Murmura cum secum et rabiosa silentia rodunt,
Atque exporrecto trutinantur verba labello,
Ægroti veteris meditantes somnia : gigni
De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.
Hoc est, quod palles? Cur quis non prandeat, hoc est?

His populus ridet : multùmque torosa juventus
Ingeminat tremulos naso crispante cachinnos.

Inspice : nescio quid trepidat mihi pectus, et ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus : inspice, sodes ;
Qui dicit medico, jussus requiescere, postquam

Parcourir doucement le cercle de tes jours;
Prends soin, pour peu qu'ici la fortune te rie,
D'enrichir ta famille en servant ta patrie.
Remplis tous les devoirs que t'imposent les dieux,
Et tu n'envieras point l'avocat fastueux
Qui reçoit les turbots des mers de l'Étrurie
Et les fruits savoureux de la fertile Ombrie,
Présents que les clients renouvellent toujours.

Du vil centurion entends-tu les discours?
« Je sais vivre, » dit-il, « j'ai ma philosophie.
» Vois les nouveaux Solons de notre académie,
» Savants tristes et lourds, lentement se traînant,
» Les yeux levés au ciel et le col en avant,
» Tressaillant, agités jusque dans leur silence,
» Et pesant gravement une sotte sentence :
» (Rien n'est créé de rien, rien ne retourne à rien.)
» Dois-je, pâle comme eux, jeûner pour vivre bien? »

C'est alors qu'applaudit la robuste jeunesse.

De même ce malade a dit dans sa faiblesse :
« J'ai peine à respirer; je me sens dépérir;
» Docteur, mon cœur se glace et je crains de mourir. »

Mais dort-il une nuit? son artère est plus lente,

Tertia compositas vidit nox currere venas,
De majore domo, modicè sitiente lagena
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.

Heus, bone, tu palles ! Nihil est. Videas tamen istud,
Quidquid id est : surgit tacitè tibi lutea pellis.
At tu deteriùs palles : ne sis mihi tutor;
Jampridem hunc sepeli : tu restas. Perge : tacebo.

Turgidus hic epulis, atque albo ventre lavatur,
Gutture sulfureas lente exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidumque triental
Excutit è manibus : dentes crepuêre retecti;
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.

Hinc tuba, candelæ : tandemque lutatus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit. At illum.
Hesterni, capite induto, subiêre Quirites.

Tange, miser, venas, et pone in pectore dextram;
Nil calet hic ? Summosque pedes attinge, manusque ;
Non frigent.

Visa est si fortè pecunia, sive

Il achève un flacon du vieux vin de Surrente ;
Et si quelqu'un lui dit qu'il enfle, il rit encor,
Il compte voir un jour enterrer ce Mentor.

Cependant, tout gonflé des pâtes nourrissantes,
Il se baigne, et couvert d'essences impuissantes,
L'imprudent ! Il exhale un souffle empoisonné.
Il a rougi soudain et soudain frissonné ;
La fièvre a renversé dans sa main affaiblie
Les brûlantes liqueurs dont sa coupe est remplie,
Lui-même a repoussé loin de ses doigts tremblants
Les mets les plus exquis et les gras ortolans.

Enfin l'airain résonne et les flambeaux s'allument,
Et notre Lucullus, que ses valets parfument,
Étend ses pieds glacés sous un superbe dais.
Déjà les citoyens qu'en mourant il a faits,
Fiers de couvrir leurs fronts quand leur maître succombe,
Vont pleurer en cortége une fois sur sa tombe.

O toi, ton teint, jeune homme, est dans tout son éclat.
Comme ton pouls se règle et comme ton cœur bat !
Oui, mais si tout à coup l'or emplit ta cassette,
Ou si la jeune enfant, qui semble un peu coquette,
Va sourire à tes yeux attachés sur les siens,

Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit? Positum est algente catino
Durum olus, et populi cribro decussa farina.
Tentemus fauces : tenero latet ulcus in ore
Putre, quod haud deceat plebeiâ radere betâ.
Alges, cùm excussit membris timor albus aristas ;
Nunc face supposita fervescit sanguis, et irâ
Scintillant oculi : dicisque, facisque, quod ipse
Non sani esse hominis, non sanus juret Orestes.

Sens-tu ton pouls, ton cœur, calmes comme les miens ?
Tu te troubles souvent et ton âme est active ;
Et sous la foudre aussi n'est-elle pas craintive ?
Tu pâlis ; tes cheveux se dressent sur ton front.
Puis, qu'entends-je ? on t'insulte : irrité de l'affront,
Tu rougis, ton sang brûle et tes yeux étincellent.
Es-tu sain ? Crois-tu l'être ? et si les dieux t'appellent,
Es-tu prêt ? Qu'as-tu dit ? Qu'as-tu fait aujourd'hui ?
Oreste te croirait insensé comme lui.

JUGEMENT SUR LA TROISIÈME SATIRE

Boileau a dit : « Juvenum desidiam hæc satira insectatur, qui tempus quod datum est ad virtutes et litteras capessendas, epulis et somno perdunt. » Il ajoute : « Le commencement est dramatique. Perse parle comme s'il y avait des personnages interlocuteurs. » Il remarque ensuite que le jeune homme mis en scène n'est plus un enfant et doit connaître le bien et le mal :

« Tu autem puer non es : vel ætate, vel doctrina experientiam habes discernere capacem pravos mores a rectis. » Il reconnaît en même temps que ce jeune homme est l'empereur lui-même, et que Perse veut empêcher surtout qu'on le croie heureux. Tous deux citent l'anecdote de Damoclès. Boileau dit : « Damoclès, adulateur de Denys le Tyran, exaltait fort le bonheur de la royauté. Denys lui en fit faire l'épreuve. Il lui donna les habits royaux, mais il fit attacher une épée qui pendait toujours sur sa

tête et qui ne se tenait suspendue que par un crin de cheval. »

Boileau a donc reconnu et adopté les allusions de Perse contre Néron et en a tiré de hautes leçons morales. Il a traduit surtout avec énergie la fin de cette satire. Comme il représente parfaitement les mouvements convulsifs dont Néron devait être sans cesse agité, lorsqu'il lui dit : « Tantôt la frayeur vous saisit, et vous tremblez de tout votre corps : vos cheveux se hérissent ! tantôt vous êtes tout transporté de fureur ; vos yeux étincellent de colère ! vous dites et vous faites des choses qu'Oreste, tout insensé qu'il était, jugerait lui-même ridicules et extravagantes. »

Et Boileau a très-bien remarqué qu'Oreste a été cité ici par Perse parce qu'il a tué sa mère comme Néron a fait tuer la sienne.

TROISIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIEME SIÈCLE

Quoi, toujours paresseux ? Mais, c'est ton ordinaire.
Malgré les contrevents, toute la chambre est claire;
Avec moins de sommeil tu cuverais le vin
Qui t'avait fait tomber en sortant du festin.
Debout ! dormir encor, c'est être ridicule :
Il est près de midi; l'ardente canicule
Ravissant les esprits, fait fendre les guérets,
Et déjà les troupeaux cherchent l'ombre et le frais.

Si l'heure t'a surpris, tes gens en font de même;
Ils ne répondent pas; ta colère est extrême :
Ne te fâche pas tant; on dirait à ta voix
Qu'on entend pour le moins dix ânes à la fois.

Bien ! te voilà peigné ; lis ce livre et profite ;
Tiens, voilà ton papier, prends ta plume, écris vite.

Mais tu trouves encor mille difficultés ;
Ton encre est grasse ou blanche ou fait trop de pâtés ;
Que je plains ton malheur ! il augmente sans cesse.
Dieux ! pouvait-on venir à ce point de paresse !

Pour moi, puisque tu veux faire ainsi le douillet,
Je te conseillerais de te remettre au lait,
De vivre en fils de roi, qui, plein de mignardises,
Refusant le téton, mange des friandises.

Ta plume ne vaut rien, tu la veux jeter là ?
Ne te lasses-tu point de nous dire cela ?
Songe à ton intérêt ; c'est ton jeu qui se joue,
Et si tu perds le temps, on te fera la moue.

Quand un pot n'est pas cuit, il rend un mauvais son,
Tu n'es que terre molle : il y faut la façon.

Mais tu trouves assez aux terres de ton père
De quoi mettre la nappe et faire bonne chère,
De quoi bien recevoir tes amis familiers,
Et donner à ton pot de solides piliers.

Tu ne dois pourtant pas en prendre de l'audace
Non plus que pour compter mille aïeux dans ta race,
Ou pour être habillé comme sont les plus grands,
Ou pour voir gouverner l'État par tes parents.
A ces faux ornements le sot peuple s'arrête.
Moi, je connais ton cœur, et je vois dans ta tête.

Ne meurs-tu point de honte? As-tu bien résolu
D'imiter un fripon, Natta, ce dissolu?
Pour lui, dès sa naissance, il apprit à mal vivre;
Son cœur s'est endurci, sans blâme il peut poursuivre,
Car ne connaissant pas seulement la vertu,
Sans jamais s'élever, il demeure abattu.

O puissant Jupiter, ne t'arme pas de foudre
Pour punir les tyrans en les mettant en poudre!
Mais, lorsque l'avarice et la brutalité
Serviront d'aiguillons à leur cœur irrité,
Fais-leur de la vertu remarquer tous les charmes,
Et que pour elle en vain ils répandent des larmes.

Le taureau de Perille a-t-il dans les tourments
Fait sortir de son sein tant de gémissements?
Celui qui sur son chef vit une lame nue
D'un superbe plafond par un fil suspendue,

Dans son habit de pourpre eut-il tant de frayeur
Que ceux qui de leur vice ont le remords au cœur,
Et dont les sentiments sont tellement infâmes,
Qu'ils les tiennent cachés même à leurs propres femmes?

Lorsque j'étais enfant, je me frottais les yeux
D'huile qui les rendait rouges et chassieux,
Me voulant dispenser de charger ma mémoire
Du discours qu'en mourant Caton fait dans l'histoire,
Qu'à mon père abusé mon maître avait promis
Que je réciterais devant tous ses amis.

Cela n'est pas étrange; en cet âge si tendre,
On n'a rien dans l'esprit, que le dessein d'apprendre
Comment il faut son bras et ses coups gouverner
Pour faire une toupie adroitement tourner,
Ou bien comment on peut acquérir la science
D'amener comme on veut ou basse ou haute chance.

Pour toi, ton âge est mûr, tu ne peux t'excuser,
L'apparence du bien ne s'aurait t'abuser;
Du vice tu connais la honte et la misère,
Et ce qu'enseigne aux siens le Portique sévère,
Où la jeunesse instruite à vivre sobrement,
Et le jour et la nuit étudie ardemment.

Ton esprit éclairé sait bien qu'il faut encore
Au fameux carrefour dont parle Pythagore,
Prendre sur la main droite un chemin tout pierreux
Qui conduit à la fin dans un lieu bien heureux.

Mais tu ne m'entends pas, tout levé tu sommeilles,
Et ta bouche en bâillant s'ouvre jusqu'aux oreilles.

Dis, parle franchement, fais-moi voir dans ton sein :
A quel but vises-tu ? N'as-tu point de dessein ?
Sans savoir où tu vas, comme un enfant frivole,
Suis-tu d'un arbre à l'autre un oiseau qui s'envole ?
Penses-tu seulement vivre de jour en jour ?
Quand un ventre hydropique est gros comme un tambour,
On cherche vainement à lui donner remède ;
Lorsque le mal commence, il faut courir à l'aide ;
Car s'il a pris racine une fois dans un corps,
En vain aux médecins on promet des trésors.

Apprenons donc pourquoi les dieux nous ont fait naître,
Et quand nous sommes nés, ce que nous devons être ;
Pour nous conduire ici quel ordre ils ont donné,
Et qu'on vit aisément comme ils l'ont ordonné.

A suivre la raison faisons-nous bien instruire,

A voir à quoi l'argent peut nous servir ou nuire,
A rendre à nos parents ce que nous leur devons,
A servir le pays dans lequel nous vivons ;
Enfin appliquons-nous, dès notre premier âge,
A nous bien acquitter de notre personnage.

Apprenons tout de même à n'être pas jaloux,
Voyant qu'à nos voisins on donne plus qu'à nous,
Et que pour appuyer quelques méchantes causes,
Leur cave et leur grenier sont pleins de toutes choses,
Et leurs garde-manger toujours si bien fournis,
Que pour aucuns festins [1] ils ne sont dégarnis.

Ici, quelque soldat ignorant et maussade
Vient à dire aussitôt, faisant une bravade,
Qu'il est assez savant, et qu'il ne prétend pas
Être un grave Solon, un triste Arcésilas,
Qui, les yeux contre terre et la tête baissée,
S'entretiennent tout bas avecque leur pensée
De songes si cornus qu'un vieillard radotant,
Ou qu'un pauvre fiévreux n'en feraient pas autant :

[1] *Aucun*, signifiant pas un, exclut toute idée de pluralité ; il y a donc deux fautes de français à ce dernier vers. (Voir la *Grammaire des Grammaires.*)

Comme s'ils étaient fous, qu'ils parlent en eux-mêmes,
Que de jeûne et d'étude ils deviennent tout blêmes,
Et que pour rechercher *si rien ne produit rien*,
Ils ne font pas d'état du repos ni du bien.
La jeunesse, le peuple, et cent de cette étoffe
En homme à bonnet vert traitent un philosophe.

C'est ainsi qu'un malade, en tirant à sa fin,
Méprise bien souvent l'avis du médecin.
« Regardez, » lui dit-il, « avec combien de peine
D'un poumon haletant je tire mon haleine. »
L'habile médecin dit qu'il est à propos
Qu'il vive de régime et prenne du repos.
Mais son pouls se baissant à peine recommence
De battre également, d'avoir moins de fréquence,
Qu'il se met dans le bain et qu'il vide à grands traits
Un gros flacon tout plein de vin friand et frais.

Le médecin revient, trouve un mauvais visage,
Dit que pour se guérir il faut être plus sage,
Que la bile paraît, qu'il est si fort enflé
Qu'on croit, en le voyant, que quelqu'un l'a soufflé.
« Mon teint, » dit le malade, « est meilleur que le vôtre.
J'ai perdu mon tuteur et je n'en veux plus d'autre. »
Le médecin répond : « Courez vite au trépas ;
Si vous voulez mourir, il ne m'importe pas. »

L'insensé cependant et se baigne et se soûle,
De son estomac plein les rots sortent en foule ;
Mais un grand tremblement, qui le saisit soudain,
Lui fait bientôt tomber le verre de la main,
Et claqueter les dents et rendre par la bouche
Un torrent infecté dont il salit sa couche.

Enfin, il fait le saut, puis on l'ensevelit,
Tout enduit de parfums, dans un superbe lit.
De la trompe funèbre on entend le son bruire,
On voit de toutes parts mille flambeaux reluire ;
Il sort les pieds devant, et d'un ordre fort beau,
Ses plus chers affranchis le portent au tombeau.

Pour toi, touche pour voir ton sein et ton artère,
Tu n'y trouveras point de chaleur étrangère ;
A tes pieds, à tes mains, tu ne sens point de froid,
La nature en ton corps fait tout ce qu'elle doit.

Mais, si tu vois d'argent une bourse remplie,
Ou d'un de tes amis la fille un peu jolie,
Le cœur te bat soudain et tout le sang te bout.

Si l'on dit : Pour souper, ton cuisinier, en tout,
Ne trouve qu'un peu d'herbe avec quelque racine,

Et du pain assez noir fait de grosse farine :
Un ulcère au palais t'empêche de mâcher,
Et des mets si grossiers le pourraient écorcher.

Tu gèles quand la peur se fourre dans ton âme,
Et presque au même temps tu deviens tout de flamme,
Quand, le feu dans les yeux et le courroux au cœur,
Toutes tes actions témoignent ta fureur;
Sans rime et sans raison tu tiens un tel langage,
Qu'Oreste l'enragé t'accuserait de rage.

QUATRIÈME SATIRE

SATIRA QUARTA

THRASEAS PETUS

PRINCEPS

Rem populi tractas ? (Barbatum hæc crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ.)
Quo fretus ? Dic hoc; magni pupille Pericli.

Scilicet ingenium, et rerum prudentia velox
Ante pilos venit ? Dicenda tacendaque calles ?
Ergò ubi commotâ fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ
Majestate manûs. Quid deindè loquere ? Quirites,
Hoc, puto, non justum est ; illud malè ; rectiùs istud.

SATIRE QUATRIÈME

A THRASÉAS PÉTUS

LE PRINCE

« Tu veux régir l'État, enfant ? » (oui, c'est le sage,
Celui que fit mourir un coupable breuvage,
Qui parlait au pupille aimé de Périclès.)

« Enfant, » lui disait-il, « quels actes as-tu faits ?

» Point. Mais avant la barbe on a l'expérience ;
» Tu sais ce qu'il faut dire ou taire avec prudence ;
» Tu sais, levant la main d'un air majestueux,
» Imposer à ce peuple un ton respectueux,

Scis etenim justum geminâ suspendere lance
Ancipitis libræ; rectum discernis, ubi inter
Curva subit, vel cum fallit pede regula varo;
Et potis es nigrum vitio præfigere Theta.

Quin tu igitur summâ nequicquam pelle decorus
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?
Quæ tibi summâ boni est? Unctâ vixisse patellâ
Semper, et assiduo curata cuticula sole...

Expecta : hand aliud respondeat hæc anus : i nunc;
« Dinomaches ego sum » : suffla; » Sum candidus. » Esto.
Dum ne deteriùs sapiat pannucia Baucis,
Cum benè discincto cantaverit ocima vernæ.
Ut nemo in sese tentat descendere ! Nemo !
Sed præcedenti spectatur mantica tergo !

Quæsieris : « Nostin' Vectidî prædia? — Cujus? »
Dives arat Curibus quantùm non milvus oberret;
Hunc, ais? Hunc, Diis iratis, genioque sinistro,
Qui, quandòque jugum pertusa ad compita figit,
Seriolæ veterem metuens deradere limum,
Ingemit, hoc benè sit !

Tunicatum cum sale mordens

» Et lorsque entre tes doigts la balance se lève,
» Montrer l'or pur baissant sous l'or faux qui s'élève.
» Enfin, tu sais, enfant, et sans être abusé,
» Marquer du noir thêta le nom d'un accusé. »

Non. Parlons franc : tu sais orner ta chevelure,
Au peuple qui te flatte étaler ta parure,
Et répandre au soleil les parfums onctueux.
Puis, quels mets délicats ! ce sont là tous tes vœux.
C'est ton bonheur suprême ! Ah ! prends donc l'ellébore.

« Moi, je suis Dinomaque, » oses-tu dire encore.
« Je suis blanc, noble et beau. »
Mais de même on entend
La Baucis nous vanter les herbes qu'elle vend.
Oui, tu vois ma besace et ne vois pas la tienne,
Et personne jamais ne déroule la sienne.

Si je te demandais : « Quel est Vectidius ?
Tu me dirais soudain : « C'est un autre Crésus ;
» Un milan ne peut voir d'un jour tous ses domaines. »
Mais aux fêtes des grains quand nous semons nos plaines,
Forcé de vous offrir un flacon de vin vieux,
Il soupire en disant : « Amis, soyons joyeux. »
Puis, il sert aux valets une épaisse bouillie,

Cæpe, et farratam, pueris plaudentibus, ollam,
Pannosam fecem morientis sorbet aceti.

At si unctus cesses, et figas in cute solem,
Est propè te ignotus, cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores; penemque, arcanaque lumbi
Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.

Tu cum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsus gurgulio extat?
Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,
Elixasque nates labefactent forcipe aduncâ,
Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.
Vivitur hoc pacto : sic novimus.

Ilia subter
Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro
Prætegit. Ut mavis, da verba et decipe nervos,
Si potes.

Et de son vin gâté buvant la vieille lie,
Il dévore un navet qu'il trempe dans le sel.

C'est le peindre avec art ; mais toi, censeur cruel,
On te voit au soleil tranquillement t'étendre,
Exhalant les parfums qu'on vient sur toi d'épandre.
Crois que d'autres censeurs ne sont pas indulgents :
On te montre du doigt, et quels mots outrageants
Excitent les gros ris de la foule moqueuse !

Caresse donc ta joue et ta barbe onctueuse ;
Cinq robustes valets n'ont-ils pas entrepris
Le soin de récolter sur tes membres flétris
Cette herbe qui sans cesse et renaît et domine,
Fougère dont nul soc n'atteindra la racine ?

Ah ! sache qu'ici-bas nous nous connaissons tous ;
Celui dont nous rions rit à son tour de nous.

C'est en vain que tu veux sous une riche armure
Nous cacher de ton flanc la honteuse blessure ;
Je la vois ; un beau teint ne trompe que les yeux.
Et si tu me trompais, t'en porterais-tu mieux ?

Egregium cum me vicinia dicat,
Non credam ?
Viso si palles, improbe, nummo,
Si facis in penem quidquid tibi venit amarum,
Si puteal multâ cautus vibice flagellas,
Nequicquam populo bibulas donaveris aures.

Respue quod non es; tollat sua munera cerdo :
Tecum habita : et noris quàm sit tibi curta supellex.

» Mais, dis-tu, si partout on vante ma science,
» Seul, n'y croirai-je point ? »
Non, crois ta conscience.
Jeune homme, fuis l'éloge et crains l'estime encor.
Vois donc, vois si ton cœur tressaille devant l'or,
Si tu te sens brûler d'une ardente luxure,
Si le pauvre t'implore et maudit ton usure !

Oui, descends dans ton âme, observe avec effroi
Comment elle est meublée : ensuite juge-toi !

JUGEMENT SUR LA QUATRIÈME SATIRE

C'est ici que Boileau constate encore mieux les allusions de Perse : « Cette satire, dit-il, est en grande partie politique. Perse, sous le personnage de Socrate, reprend Néron sous le nom d'Alcibiade. La principale question de cette satire est de prouver que Néron n'était pas capable de gouverner l'empire romain. »

« Hæc satira majori ex parte politica est. Persius, sub persona Socratis, Neronem sub persona Alcibiadis vituperat. Princeps satiræ questio est quod Nero non sit idoneus imperii romani gubernator. »

On voit donc combien Boileau était convaincu que Perse avait composé ses satires contre Néron régnant, et je ne crois pas comme plusieurs profes-

seurs qu'il soit permis d'en douter. M. le professeur Perreau a mieux pensé. « Il est évident, » a-t-il dit, « que Perse a voulu représenter ici le jeune empereur Néron. Il révèle son ignorance, sa folle présomption, ses débauches et ses courses nocturnes, tous les vices qui précédèrent et qui annoncèrent, dès les premières années de son règne, les fureurs qui le signalèrent dans la suite. »

QUATRIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Celui qui des mortels passa pour le plus sage,
Et mourut en prison par un cruel breuvage,
Au jeune Alcibiade un jour tint ce discours :

Pour gouverner l'État d'où prends-tu du secours?
Peut-être la raison, l'esprit, l'expérience,
Venus avant la barbe, ont formé ta prudence.
Tu sais bien à propos et te taire et parler?
Tu sais à son devoir le peuple rappeler,
Lorsque, séditieux et courant par la ville,
Il suit les mouvements que lui donne la bile?
Tu sais le haranguer. Tu fais adroitement
A tous les gens de bien suivre ton sentiment;
Car, faisant droit à tous sans faveur ni cabale,
Ton équitable main tient la balance égale ;

D'un œil vif et soigneux, tu remarques soudain
Si l'un des deux côtés l'emporte d'un seul grain;
En quelque part qu'il soit, tu censures le vice,
Et tu ne souffres point ce crime sans supplice?

Mais quoi ! sans posséder toutes ces qualités,
Et n'ayant pour appui que tes seules beautés,
Veux-tu devant le temps flatter la populace?
A l'hôpital des fous prends plutôt une place.
Tu contrefais l'habile avec un beau maintien.
Tu ne sais pourtant pas en quoi gît le vrai bien.
Tu penses qu'il consiste à faire bonne chère,
A se bien dorloter, à ne travailler guère :
La vieille, que tu vois, parle comme tu fais.

De ton illustre sang vante-toi désormais,
De ta beauté charmante et de ta bonne grâce :
Que te sert cet éclat, que tout autre surpasse,
Si tu crois ce que croit une femme en haillons
Qui vend sur le marché des herbes aux souillons?

Ton âme cependant vaine et présomptueuse
Prétend seule être belle et grande et vertueuse
Voilà comme dans soi personne ne descend.
Quelque défaut qu'on ait, jamais on ne le sent,

Quoique pour ceux d'autrui l'on ait si bonne vue
Qu'elle pourrait percer la plus épaisse nue.

Car demande à quelqu'un : « Vois-tu Vectidien?
» Sais-tu ce qu'il possède et connais-tu son bien ? »
Il répond aussitôt : « Qui? ce vilain, ce chiche,
» Qui parmi les Sabins est estimé si riche,
» Qu'ils disent qu'un milan ne saurait en un jour
» De ses fertiles champs faire le vaste tour ?
» Je le connais fort bien ; le ciel dans sa colère
» Fait que, malgré son or, il vit dans la misère.
» Quand les dévots mortels rendent grâces aux dieux
» Des biens que sur la terre ils ont reçu des cieux,
» Et qu'on passe en festins quelque fameuse fête,
» Pour régaler ses gens, des oignons il apprête,
» D'une bouillie épaisse emplit deux ou trois plats,
» Et leur donne à chacun un coup de vin au bas. »

Tandis qu'un médisant en ces discours s'emporte,
On le voit par un tiers traité de même sorte,
Et comme il donne encor plus de prise sur lui,
On en dit plus de mal qu'il n'en disait d'autrui.

On jure qu'il se sert d'une certaine pâte
Pour se rendre la peau douillette et délicate,

Qu'excepté les cheveux, qu'il a soin de friser,
Il se fait tout le poil honteusement raser ;
Qu'enfin il sait fort bien, évitant la justice,
Paraître vertueux en se livrant au vice.

Ainsi, nous recevons et nous donnons des coups.
C'est la mode qui court aujourd'hui parmi nous.
Souvent étant bien mal, de couvrir on essaye
D'un large baudrier la grandeur de sa plaie.
Mais, quoique sa laideur se cache aux yeux de tous,
Le mal qu'elle produit n'en devient pas plus doux

Quoi ! pour être estimé de tout son voisinage,
S'imaginerait-on être un grand personnage ?
Si le cœur te tressaut en voyant de l'argent,
Si pour être payé tu presses l'indigent,
Si tu lâches la bride à la brutale envie
Dont l'amour déshonnête est sans cesse suivie,
Sur le rapport d'autrui n'ajoute point de foi
Au bien qu'en mille lieux le monde dit de toi.

Rends, si tu n'es louable, au peuple sa louange ;
Les présents qu'il te fait ne sont que de la fange.
Mais rentre dans toi-même, et tu seras surpris
D'y voir des qualités si dignes de mépris.

CINQUIÈME SATIRE

SATIRA QUINTA

CORNUTUS

LIBER

Vatibus hic mos est centum sibi poscere voces,
Centum ora, et linguas optare in carmina centum;
Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

SATIRE CINQUIÈME

CORNUTUS

L'HOMME LIBRE

Que n'ai-je cent gosiers, cent langues et cent voix !
Je voudrais célébrer les hauts faits des grands rois.
J'oserais, embouchant la trompette héroïque,
Du vieux Parthe blessé chanter la mort tragique.

Quorsùm hæc? Aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti ?
Grande locuturi nebulas Helicone legunto,
Si quibus aut Prognes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpè insulso cœnanda Glyconi.

Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos, nec clauso murmure raucus
Nescio quid tecum grave cornicaris ineptè,
Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.
Verba togæ sequeris, juncturâ callidus acri,
Ore teris modico, pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.
Hinc trahe quæ dicas : mensasque relinque Mycenis
Cum capite et pedibus ; Plebeiaque prandia noris.

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.
Secreti loquimur. Tibi nunc, hortante Camenâ,
Excutienda damus præcordia ; quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
Ostendisse juvat. Pulsà, dignoscere cautus
Quid solidum crepet et pictæ tectoria linguæ.

Ah ! que prépares-tu? que de vers par milliers
Pour suffire à cent voix, cent langues, cent gosiers !
Voudrais-tu, rappelant nos horribles chaudières,
Offrir les jeunes fils tout brûlants à leurs pères ?
Veux tu donc, à travers les brouillards d'Hélicon,
Voir Thyeste et Progné sous les traits de Glycon ?

Tu n'ouvres pas en vain le soufflet de ta forge :
Mais souvent, quand sa voix va s'éteindre en sa gorge,
La corneille enrouée enfle encor quelques sons,
Restes tristes et sourds de ses vieilles chansons.
Tu n'aimes pas comme elle à parler sans rien dire,
Toi, simple et pur causeur ; toi, maître en l'art d'écrire,
Qui rends sous tes récits le malheur si touchant,
Et souvent d'un seul mot fais pâlir le méchant.

Il est vrai que je fuis le vain éclat qui brille,
Et ce sont mes amis qui forment ma famille.
Toi, ton cœur se confond tout entier dans le mien.

Viens, ami, sonde-moi, puisqu'on reconnaît bien,
Au son du vase épais, combien il est solide ;
Et même on juge aussi s'il est ou creux ou vide.

His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantùm mihi te sinuoso in pectore fixi,
Voce traham purâ, totumque hoc verba resignent
Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.

Cum primùm pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit :
Cum blandi comites, totâque impunè Suburrâ
Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo ;
Cumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes :
Me tibi supposui : teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu.

Tunc fallere solers
Apposita intortos extendit regula mores ;
Et premitur ratione animus, vincique laborat ;
Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.
Tecum etenim longos memini consumere soles,
Et tecum primas epulis decerpere noctes.
Unum opus, et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecundâ laxamus seria mensâ.

Oui, je voudrais cent voix pour dire tous mes vœux ;
Tant mon cœur tout entier est envahi par eux!

Quand j'eus quitté la pourpre, honneur de ma naissance,
Et rendu l'anneau d'or gardien de mon enfance,
Je fus suivi soudain de jeunes complaisants,
Du quartier de Suburre empressés courtisans.
Mais dans cet heureux âge où, sans expérience,
Au travers de la vie un jeune homme s'avance,
C'est toi qui m'attiras par tes douces vertus :
Socrate eut de ton choix un disciple de plus.

Mon âme, à la raison sans regret asservie,
A reçu sous ton souffle une nouvelle vie.
Tes conseils paternels redressaient mes défauts,
Nos heures s'écoulaient dans les plus doux travaux,
Et suspendant l'étude à des heures fixées,
Un modeste repas ranimait nos pensées.

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci.
Nostra vel æquali suspendit tempora librâ
Parca tenax veri : seu nata fidelibus hora
Dividit in Geminos concordia fata duorum :
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus unâ.
Nescio quod certè est, quod me tibi temperat, astrum.

Mille hominum species, et rerum discolor usus.
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper, et pallentis grana cumini :
Hic satur irriguo mavult turgescere somno :
Hic campo indulget : hunc alea decoquit : ille
In Venerem est putris.

Sed cum lapidosa chiragra
Fregerit articulos veteris ramalia fagi,
Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi jam seri vitam ingemuêre relictam.

Sans doute le même astre a vu naître nos jours ;
Il les unit ensemble et dirige leur cours.
Soit que le Sort nous pèse en la même balance,
Soit qu'à l'amitié seule il nous vouât d'avance,
Un même astre produit et nos goûts et nos mœurs,
Car tout, mon ami, tout est semblable en nos cœurs.

En effet, toujours l'homme à mille soins s'enchaîne ;
Le destin qu'il implore à sa suite le traîne ;
Et souvent il s'épuise en d'inutiles vœux :

L'un adore en tremblant la déesse des jeux ;
L'autre court au Levant échanger ses richesses.
L'un veut égaler Mars en vaillantes prouesses ;
L'autre dort mollement dans les bras de Vénus.

Eh ! quels sont donc les fruits qu'ils auront obtenus ?
Tels que les vieux rameaux se dessèchent et tombent,
Sous la goutte déjà leurs bras roïdis succombent ;
D'une vaine jeunesse ils déplorent le cours ;
Lorsqu'ils vivent encore, ils regrettent leurs jours.

At te nocturnis juvat impallescere chartis :
Cultor enim juvenum, purgatas inseris aures
Fruge Cleantheâ.

Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis.

Cras hoc fiet. Idem cras fiet. Quid, quasi magnum
Nempè diem donas ? Sed cum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus ; ecce aliud cras

Egerit hos annos, et semper paulùm erit ultrà.
Nam quamvis propè te, quamvis temone sub uno,
Vertentem sese frustrà sectabere canthum,
Cum rota posterior curras, et in axe secundo.

Libertate opus est, non hâc quâ, ut quisque Velinâ
Publius emeruit, scabiosum tesserulâ far
Possidet.

Mais toi, mon maître, toi, n'es-tu pas un des sages,
O toi dont la science instruit nos premiers âges,
Et qui, nous relevant sous la crainte abattus,
Ranime dans nos cœurs les paisibles vertus !

Jeunes gens et vieillards, accourez pour l'entendre :
Jeunes, il vous enseigne à quel but on doit tendre ;
Vieux, il vous offre encore un consolant espoir.

Demain je me corrige. Eh ! pourquoi pas ce soir?
Ah ! ne puis-je pas même attendre une journée ?
Tu la regretteras à peine terminée.

Le jour que nous perdons ne reprend point son cours ;
Et le terme incertain se rapproche toujours.
De même un char léger fuit porté sur ses roues,
Ensemble parcourant les marbres et les boues,
Et se suivant toujours sans s'atteindre jamais.

Soyons libres, mais non comme nos vieux laquais,
Affranchis se couvrant d'un nom chargé de gloire,
Partagent avec nous notre farine noire.

Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit !

Hic Dama est non tressis agaso,
Vappa, et lippus, et in tenui farragine mendax.
Verterit hunc Dominus, momento turbinis exit
Marcus Dama.

Papæ ! Marco spondente recusas
Credere tu nummos? Marco sub judice palles?
Marcus dixit : ita est. Adsigna, Marce, tabellas.
Hæc mera libertas : hanc nobis pilea donant.

An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet ut voluit? Licet ut volo vivere : non sim
Leberior Bruto?
Mendosè colligis, inquit
Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto.
Hoc reliquum accipio; licet illud et ut volo tolle.
Vindictâ postquam meus à prætore recessi,
Cur mihi non liceat jussit quodcumque voluntas,
Excepto si quid Masurî rubrica vetavit?

Dieux ! d'une pirouette on crée un citoyen !

Voyez ce vil Dama, louche et brute vaurien,
Qui pour un quart d'avoine inventait un mensonge,
Son maître le rend libre, on croit que c'est un songe :
Non, il n'est plus esclave, il est Marcus Dama !
Et soudain s'accomplit chaque vœu qu'il forma.

Oui, l'avare lui prête : aucun ne le refuse.
Le plaideur le respecte, aucun ne le récuse.
Il signe aux testaments : nul ne se plaint.

Tout beau !
L'homme est libre, dis-tu, dès qu'il porte un chapeau :
Libre comme Brutus !
« Je ne saurais le croire, »
Eût dit Cléante.
Eh quoi ! n'ai-je pas eu la gloire
De fléchir sous le coup du bâton d'un préteur ?
Je suis donc citoyen, magistrat, juge, auteur ?
Je ne me permets pas ce que défend le Code.

Disce; sed ira cadat naso, rugosaque sanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello.
Non prætoris era stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.
Sambucam citiùs caloni aptaveris alto.

Stat contra ratio, et secretam gannit in aurem,
Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo.

Publica lex hominum, naturaque continet hoc fas,
Ut teneat vetitos inscitia debilis actus.

Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen; vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis; exclamet Melicerta perisse
Frontem de rebus.

Tibi recto vivere talo
Ars dedit, et veri speciem dignoscere calles,
Ne quà subærato mendosum tinniat auro?

Non, écoute, insensé. Mais lorsque avec méthode
J'épure ton esprit de ses vieilles erreurs,
Laisse apaiser au moins, enfant, tes ris moqueurs.
Jamais aucun préteur n'a guéri la folie,
Ni montré les devoirs qui charment notre vie.
J'enseignerais plutôt la lyre à mon valet.
La raison dit d'agir seulement lorsqu'on sait.
La politique ordonne, ainsi que la nature,
Que l'ignorant se taise et doute sans murmure.
Tu cueilles l'ellébore et ne sais le peser ;
Tu l'offres au malade ; et sais-tu le doser ?
Imprudent ! Hippocrate en frémissant s'éveille.

De même si le rustre à l'entour des mâts veille,
Et guide le vaisseau vers les bords éloignés,
Les dieux de l'Océan se lèvent indignés.

Sais-tu classer les lois qu'un maître développe ?
De craie ou de charbon marques-tu l'enveloppe ?
Vois-tu le cuivre épais sous une feuille d'or ?

Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,
Illa priùs cretâ, mox hæc carbone notasti?
Es modicus voti, presso lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes;
Inque lutto fixum possis transcendere nummum;
Nec glutto sorbere salivam mercurialem?

Hæc mea sunt, teneo, cum verè dixeris; esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro.

Sin' tu, cum fueris nostræ paulò antè farinæ,
Pelliculam veterem retines, et fronte politus
Astutam vapido servas sub pectore vulpem;
Quæ dederam suprà repeto, funemque reduco.
Nil tibi concessit ratio: digitum exere, peccas.
Et quid tam parvum est? Sed nullo thure litabis
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.

Hæc miscere nefas: nec, cum sis cætera fossor,
Tres tantùm ad numeros satyri moveare Bathylli.

Sais-tu ce qu'il faut fuir ? Es-tu sobre d'abord ?
Et, cher à tes amis, content de ta fortune,
Ouvres-tu tes greniers dans la gêne commune ?
Vois-tu sans te baisser un écu sous tes pas ?
L'eau sur ta bouche alors n'arrive-t-elle pas ?

Doué de ces vertus, le digne ami que j'aime
Est libre sans préteur, sous l'abri des dieux même.

Mais tel qui dans l'école a toujours conservé
Sous le front le plus calme un esprit dépravé,
Qu'il reste sous le joug. Je ne saurais l'instruire.
Quand il lève le doigt, il s'en sert pour médire.
Sache donc que l'encens élevé vers les cieux,
Et les présents sacrés qu'on vient offrir aux dieux,
N'ont du lâche jamais ranimé la faiblesse,
Et n'ont jamais au sot inspiré la sagesse.

Toi-même, pourras-tu, robuste villageois,
Danser comme Bathylle au son de ton hautbois ?

Liber ego. Unde datum hoc sumis, tot subdite rebus?
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat?
I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer,
Si increpuit : « Cessas, nugator? » Servitium acre
Te nihil impellit, nec quicquam extrinsecùs intrat
Quod nervos agitet.

Sed si intùs et in jecore ægro
Nascuntur domini; quî tu impunitior exis,
Atque hic, quem ad strigiles scutica, et metus egit herilis?
Manè piger stertis : surge, inquit avaritia; eia,
Surge. Negas. Instat : surge, inquit. Non queo. Surge.
En quid agam? Rogitas? Saperdas advehe Ponto,
Castoreum, stuppas, ebenum, thus, lubrica Coa.
Tolle recens primus piper è sitiente camelo;
Verte aliquid, jura. Sed Jupiter audiet. Eheu!
Baro, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.

Jam pueris pellem succinctus, et ænophorum aptas;
Ocyùs ad navem. Nil obstat quin trabe vastâ
Ægeum rapias, nisi solers luxuria antè
Seductum moneat; quò deindè, insane, ruis? Quò?
Quid tibi vis? Calido sub pectore mascula bilis

Toi libre ! toi qui vis sous le joug de cent maîtres !
J'entends autour de toi des ris moqueurs et traîtres ;
« Esclave, porte aux bains ces frottoirs attendus : »
Tu restes immobile et tu n'obéis plus.
Ton dos n'a plus à craindre un insultant outrage,
Et tu crois qu'ici-bas c'est le seul esclavage.

Mais des tyrans cruels commandent dans ton cœur :
L'esclave éprouva-t-il jamais tant de rigueur ?
Si tu dors, l'avarice en sursaut te réveille.
« Lève-toi ! » te dit-elle. « A peine je sommeille. »
« Lève-toi. » « Pourquoi faire ? » « Étrange question !
» Va, cours chercher au loin l'ample provision
» D'ambre, d'encens, d'ébène et des vins de la Grèce.
» Les chameaux altérés porteront ta richesse.
» Trafique, sois marchand et parjure en secret. »
« Parjure ! que dis-tu ? Jupiter m'entendrait. »
« Ah ! tu crains Jupiter ? reste donc, pauvre hère !
» Racle toujours du doigt ta chétive salière ! »

Mais tu suis mes conseils ; tu guides tes valets ;
Ils portent le bagage et les vaisseaux sont prêts.
Eh bien ! quelle est encor cette voix qui t'arrête ?
La volupté t'appelle et tu tournes la tête :
« Imprudent, » te dit-elle, « où cours-tu loin de moi ?

Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.

Tun' mare transilias? Tibi tortâ cannabe fulto,
Cæna sit in transtro, Veientanumque rubellum
Exhalet vapidà læsum pice sessilis obba?

Quid petis? Ut nummi, quos hic quincunce modesto
Nutrieras, peragant avidos sudare deunces?
Indulge genio, carpamus dulcia, nostrum est
Quod vivis: cinis, et manes, et fabula fies.
Vive memor lethi: fugit hora: hoc quod loquor indè est.

En quid agis? Duplici in diversum scinderis hamo;
Hunccine an hunc sequeris? Subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos; alternus oberres.
Nec tu, cum obstiteris semel, instantique negâris
Parere imperio, rupi jam vincula, dicas.
Nam luctata canis nodum abripit: attamen illi
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Dave, citò, hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor (crudum Cherestratus unguem

» Vas-tu sur le tillac t'étendre sans effroi,
» Sur l'amas inégal de cent cordes noueuses,
» Humant des vins épais les saveurs résineuses?
» Et que désires-tu? de doubler ton argent?
» Tu veux lui faire au moins rapporter cent pour cent !
» Mais l'usure a pourvu toujours à tes dépenses ;
» Tu goûtes les plaisirs sans faire d'abstinences ;
» La vie a tant de fleurs, sache encor les cueillir.
» Ne les dédaigne point. C'est vivre que jouir.
» Bientôt tu ne seras qu'une ombre, un peu de cendre ;
» Un vain nom sans objet qu'on cessera d'entendre;
» Jouis donc, le temps fuit; ô mortel, hâte-toi;
» Le mot que je prononce est déjà loin de moi. »

Ainsi deux passions tourmentent ta faiblesse.
Que faire? tour à tour tu les suivras sans cesse,
Fuyant de l'une à l'autre et l'esclave des deux.
Tu croiras quelquefois rompre un moment tes nœuds.
Libre un jour, tu crîras : J'ai vaincu. « Je sais vivre. »
Vois : ce chien rompt sa chaîne et pour fuir se délivre ;
Mais à son cou fixée et ne le quittant pas,
La moitié des anneaux traîne encor sur ses pas.

Chérestrate, en rongeant ses ongles jusqu'aux veines,
S'écrie : Oui, c'en est fait, je veux calmer mes peines,

Abrodens ait hæc). An siccis dedecus obstem
Cognatis? An rem patriam, rumore sinistro,
Limen ab obscænum, frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores, extinctâ cum face canto?
Euge, puer, sapias : Dîs depellentibus agnam
Percute. Sed censen' plorabit, Dave, relicta?
Nugaris : soleâ, puer, objurgabere rubrâ.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.
Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora, dicas,
Quidnam igitur faciam? Ne nunc, cum accersat, et ultrò
Supplicet, accedam? Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc.

Hic hic, quem quærimus, hic est:
Non in festucâ lictor quam jactat ineptus.

Jus habet ille sui palpo, quem ducit hiantem
Cretata ambitio?

Vigila, et cicer ingere largè
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint
Aprici meminisse senes.

Quid pulchrius?

At cùm

Ne plus déshonorer mes vertueux parents,
Ne plus perdre mon bien en d'infâmes présents.
Voudrais-je encor, Chrysis, ivre et chantant tes charmes,
Répandre sur tes pas mes parfums et mes larmes?
Fort bien, mon maître, offrez la brebis à vos dieux!
Oui, Dave, mais Chrysis a les pleurs dans les yeux.
Chrysis, ce bel enfant, à tes pieds, sans qu'il bouge,
Recevra mille coups de ta pantoufle rouge.
Il semble un jour entier à te fuir obstiné;
Il ronge le filet qui le tient enchaîné,
Mais sans le rompre. Appelle : Il courra, je parie;
Tiens, vois; il te fuyait : à tes pieds il te prie.

L'homme libre est celui qui modère ses vœux,
Non celui qui fléchit sous un bâton noueux
Que porte avec jactance un licteur imbécile.

Et sous l'ambition quel homme dort tranquille?
Vois ce blanc candidat qui se courbe toujours
Et la bouche béante admire nos discours :
« Lève-toi, » lui dit-elle, « apporte dès l'aurore
» D'amples paniers de fruits au peuple qui t'adore.
» Que nos vieillards, assis l'été sous l'orme épais,
» Se redisent longtemps quels dons tu leur offrais. »

La superstition rend-elle moins esclave?

Herodis venêre dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuêre lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum,
Cauda nattat thynni; tumet alba fidelia vino :
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.

Tunc nigri lemures, ovoque pericula rupto :
Hìnc grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos.
Incussêre Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter manè caput gustaveris allî.

Dixeris hæc inter varicosos centuriones,
Continuò crassum ridet Vulfenius ingens,
Et centum Græcos curto centusse licetur.

Le jour qu'Hérode est né, personne ne la brave.
Mille feux adoucis sous des voiles d'azur
Autour de nos foyers lancent un gaz impur.
Le thon remplit soudain une amphore écarlate.
Mais on te voit tout bas, en priant, tressaillir;
On te voit au sabbat tous les sept jours pâlir.

Les fantômes des nuits, pour peu qu'un juif prédise,
Vont arriver au bruit d'un vieux œuf qui se brise.
La prêtresse d'Isis te fait déjà trembler;
Tu crois sentir ton corps incessamment enfler.
Et n'as-tu pas trois fois mordu l'ail dès l'aurore?

*

Mais pour qui ces leçons? pour qui parlé-je encore?
Vulfénius en rit, il perd tous les respects :
Il estime cent sols cent philosophes grecs.

JUGEMENT SUR LA CINQUIÈME SATIRE

Boileau a dit : « Prima pars hujus satiræ encomiastica erga Cornutum philosophum, Persii præceptorem, altera satirica et philosophica. »

La première partie de cette satire est très-affable envers Cornutus, précepteur de Perse. L'autre est satirique et philosophique.

Aussi a-t-il traduit d'abord fort en détail toutes les protestations d'amitié : « Je pense, » dit-il, « que la Parque, maîtresse sûre de nos destins, a mis tous nos jours dans un même plat de sa balance.

» Ce pourait bien aussi être les Gémeaux, cette constellation si favorable aux vrais amis, qui, au moment de notre naissance, ont uni notre destinée et nous ont si bien mis d'accord. C'est ce qui nous aide à corriger les influences malignes de Saturne par les regards bienfaisants de Jupiter. »

« Enfin, je ne sais que vous dire, mais il faut ab-

solument qu'il y ait quelque heureuse étoile qui nous ait liés l'un à l'autre d'une manière si étroite. »

Puis il passe à la question philosophique : il exprime net en une phrase ce que chaque passion commande, il les passe tour à tour en revue et il les compare à des tyrans dont la cruauté, dit-il, vous fait plier tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, incertain à qui vous devez obéir.

Il continue par une belle comparaison : « Ne m'allez pas dire, pour vous être une fois soustrait à leur violence et en avoir secoué le joug : « J'ai brisé mes fers. » Vos fers ne sont pas brisés. Un chien à l'attache, après s'être bien tourmenté, s'échappe enfin et prend la fuite ; mais il traîne encore une partie de la chaîne qui le tenait attaché. » Et c'est alors que Boileau, traduisant Perse, appelle Chérestrate qui dit à son valet : « Je veux quitter Chrysis, je te défends d'en douter. » Et qui vient lui dire un moment après : « Mais si je l'abandonne, crois-tu qu'elle ne fondra pas en pleurs ? » Et Dave lui répond : « Ah ! que vous êtes enfant ! Je vous dis que, si vous la revoyez, elle vous donnera de ses pantoufles sur les oreilles. »

Nous devons remarquer que comme cette satire est la plus longue de toutes, Boileau a fait 326 notes

et il a montré une grande érudition, même dans les recherches historiques qui n'étaient cultivées alors que par un très-petit nombre de savants, mais qui donnèrent naissance à cette époque à la petite académie qui fut nommée ensuite l'académie des inscriptions.

Je ne m'étendrai pas sur les détails qu'il a donnés. Il a souvent contredit les commentateurs et choisi avec sagacité entre leurs diverses opinions. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Candidus umbo : le bouclier blanc.

Le professeur Perreau a dit : « C'est une expression métaphorique et élégante pour désigner la robe virile. » Il a suivi en cela l'opinion de Casaubon, de Juste-Lipse, et la périphrase de Sélis, note 19, et les assertions de Fabre, note 25.

Mais Boileau a établi nettement le contraire : « Candidus umbo, » dit-il, « bouclier blanc que portaient les jeunes gens d'épée. » Il appelle ainsi les jeunes fils des familles patriciennes destinés à la vie militaire.

Il ajoute : « Bouclier blanc, parce qu'ils n'avaient encore rien fait de mémorable qu'on peignît dessus. » On voit qu'il a adopté l'opinion de Farnabe, page 176, et de Turnèbe, lib. 20, c. 1 ; opinion

qui est appuyée sur une autorité encore plus imposante, celle de Virgile, qui, dans l'Énéide, livre 9, vers 548, affirme en un seul mot l'existence du bouclier blanc :

Ense levis nudo parmaque inglorius alba.

C'est donc une grande question historique, et on en trouve beaucoup d'autres traitées de même à fond et résolues savamment par Boileau dans ses notes.

CINQUIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIEME SIÈCLE

Nous voyons souhaiter cent bouches et cent voix
A ceux qui, pour sujet, prenant les grands exploits,
Osent bien entreprendre un poëme héroïque,
Ou porter sur la scène un ouvrage tragique.

Ne pense pourtant pas qu'ainsi que ces auteurs,
Mon but soit de donner du vent à mes lecteurs.
Que ceux qui vont si haut, se repaissent des nues
Qu'exhalent d'Hélicon les montagnes cornues,
Quand Atrée et Progné pour le peuple idiot
Font encor, tous les jours, bouillir ici leur pot.
De même qu'un soufflet, qui, dans une fournaise,
Pour épurer le fer, fait pétiller la braise,
D'un air de vain orgueil je ne me gonfle point,
Et je ne fais jamais élargir mon pourpoint.

D'un son trop éclatant qui choque les oreilles,
Je ne croasse point comme font les corneilles,
Et dès mes jeunes ans, on m'a vu renoncer
Aux grands mots que la bouche a peine à prononcer.
Mon style est médiocre et polissant ma rime,
Sur les mœurs des méchants je fais passer ma lime.
Je sais l'art de servir un homme en m'en moquant,
Et même aux vicieux je plais en les piquant.

A cela seulement je destine mes peines;
Et laissant de côté les festins de Mycènes,
Je me contenterai de mettre sur les rangs
Les débauches du peuple et le luxe des grands.
Ma muse aux vains discours n'est point accoutumée;
Elle ne donne pas de poêle à la fumée,
Et c'est par son conseil, connaissant sa candeur,
Que tête à tête ici, je te fais voir mon cœur.

Sache donc que mon âme à la tienne attachée
De ton sein, par ma mort, ne peut être arrachée;
Et si mon amitié te laisse du soupçon,
Éprouve-moi : l'argent se connaît bien au son.
C'est ici tout de bon que je voudrais cent langues
Pour te persuader par autant de harangues
Le secret sentiment qui m'oblige à t'aimer,
Et de qui les transports ne peuvent s'exprimer.

Comptant déjà seize ans du jour de ma naissance,
Ayant quitté l'habit qu'on quitte avec l'enfance,
J'avais, pour commencer à suivre la raison,
Appendu mes jouets aux dieux de la maison.
Ceux qui m'accompagnaient, ayant l'humeur facile,
Me laissaient remarquer les femmes par la ville :
J'étais où le chemin, se séparant en deux,
Rend l'esprit des humains incertain et douteux;
Quand, prenant soin de moi, comme un autre Socrate,
D'une adroite façon, qui corrige et qui flatte,
Dès mes plus tendres ans tu m'appris les erreurs
Dont la contagion eût corrompu mes mœurs.

Mon esprit, combattu de tes raisons pressantes,
Devait être vaincu par tes armes puissantes;
Et ta main le formant ainsi qu'elle a voulu,
Lui fit prendre le pli qu'elle avait résolu.
Je passais doucement avec toi les journées,
Et quand nous les voyions par la nuit terminées,
Soupant en liberté, mais fort modestement,
Ainsi que nous mangions, nous raillions sobrement;
Et par notre repos soulageant notre peine,
Nous travaillions ensemble et nous prenions haleine.

Tu ne peux pas douter que notre astre natal
Ne conduise nos jours d'un mouvement égal

Par l'arrêt du destin, qui n'est pas variable ;
Et ta vie et la mienne auront un cours semblable,
Soit que nous soyons nés sous l'astre des jumeaux,
Qui donne la concorde aux hommes comme aux eaux,
Soit qu'en notre faveur Jupiter à Saturne
Ait fait perdre l'humeur maligne et taciturne.
Je ne sais pas quel astre à toi m'a si bien joint;
Mais sans l'aide du ciel je ne le serais point,
Car les hommes sont tous d'une humeur différente :
Ce qui contente l'un, l'autre s'en mécontente :
Chacun fait à sa guise ; on voit dans l'univers
Autant de sentiments qu'on voit d'hommes divers.

L'un jusqu'en Orient change pour de l'épice
Les biens que l'Italie offre à son avarice.
Un autre seulement veut manger et dormir ;
Tel veut en s'exerçant ses membres affermir;
Ceux-ci pour regagner massent ce qui leur reste,
Et ceux-là de Vénus suivent l'appât funeste.

Mais que lorsqu'ils verront leurs membres desséchés,
Par la goutte pierreuse au grabat attachés,
Ils se repentiront des actions passées
Et de n'avoir pas eu de meilleures pensées!

Pour toi, sur les papiers, de travail tu pâlis,
Parce que jour et nuit sans relâche tu lis,
Et prends soin de former la jeunesse innocente
Qui rencontre chez toi le Portique et Cléante.

Là, sans chercher ailleurs, courez, jeunes et vieux,
On y trouve le bien qui rend égal aux dieux.

« Je le ferai demain, » me dit, plein de paresse,
Un de ces étourdis qui perdent leur jeunesse :
Le terme n'est pas long, et pourtant ce demain,
Se remettant toujours, nous l'attendons en vain.
Déjà force *demains* ont passé l'un sur l'autre.

Mais parmi tous ceux-là je n'ai point vu le vôtre,
Il s'éloigne toujours et je crois désormais
Qu'il s'enfuira si loin qu'il ne viendra jamais.

Ainsi d'un chariot la roue étant derrière
Ne saurait par nul art attraper la première ;
Car, quand l'une se meut, l'autre change de lieu,
Et toujours le second suit le premier essieu.
Qui donc, par mon conseil, voudra devenir sage,
Doit principalement être hors de servage.

Mais cette liberté n'est pas celle qu'attend
D'un maître libéral un esclave constant.
Qui, de cette façon, croit avoir la franchise,
N'a jamais eu du vrai la connaissance acquise.

Cet insigne fripon, ce pendard de valet
Qui sait ferrer la mule et garder le mulet,
Ce gourmand, ce menteur, cet escroc et ce traître,
Sera libre à l'instant sur un mot de son maître ?
Pourquoi non ? dit quelqu'un qui fait l'intelligent,
Si pour sa caution vous trouvez de l'argent,
Si, grave magistrat, il fait pâlir le crime,
Et si voulant tester, la chose est légitime :
Ce qu'on ne fait jamais dans la captivité,
N'appelez-vous donc pas tout cela : liberté ?

N'est-ce pas être libre à donner de l'envie
Qu'avoir sa volonté pour règle de sa vie ?
Je fais ce que je veux, je vis comme il me plaît,
Et Brutus, qui, du peuple embrassant l'intérêt,
Fonda la liberté sur les rives du Tibre,
Se comparant à moi ne se croirait pas libre.

Tu raisonnes fort mal et non pas en docteur,
Répond du grand Zénon un digne sectateur,

Il ne t'est pas permis de suivre ton caprice,
Et la nature même a défendu le vice.

Lorsque le magistrat, te mettant sur ta foi,
T'accorde absolument de disposer de toi,
Tu crois qu'en même temps tu peux et dire et faire
Tout ce qu'approuvera ton humeur volontaire,
Hormis ce qu'aux humains les lois ont défendu,
Sous peine de l'amende ou bien d'être pendu ?
Tu te trompes très-fort, mais je te veux instruire,
Pourvu que sans gronder tu te laisses conduire ;
J'arracherai bientôt du fond de ton esprit
Les contes qu'au berceau ta grand'mère t'apprit.

Jamais le magistrat ne prescrit à personne
Ce que la bienséance ou la sagesse ordonne ;
Il ne t'apprendra pas à te servir du temps,
Et certes sans raison de lui tu le prétends :
C'est comme si, poussé d'un esprit frénétique,
Tu voulais qu'un baudet fût maître de musique.

La raison le défend, et qui veut l'écouter
N'entreprend jamais rien afin de le gâter,
Et la loi politique et la loi de nature
Veulent que l'ignorant sa faiblesse mesure.

Les médecins diront que jamais tu ne dois
Donner de l'opium sans en savoir le poids ;
Et si ton laboureur, pour conduire une flotte
Sans avoir vu la mer, s'érigeait en pilote,
A ce nouvel objet, Mélicerte étonné,
Dirait que parmi nous tout est désordonné !

Marches-tu franchement ? Sais-tu les différences
Des pures vérités aux simples apparences ?
Ébloui par l'éclat d'un lustre faux et vain,
Quelquefois pour de l'or ne prends-tu point l'airain ?
Daignes-tu remarquer le bien et son contraire,
L'un pour t'en éloigner et l'autre pour le faire ?

Modeste en ta maison, modeste en tes désirs,
Tu combles tous les jours tes amis de plaisirs :
De tes greniers ouverts hautement on te loue,
Tu peux sans l'amasser voir un sou dans la boue,
Et le gain le plus grand ne te saurait tenter.

Si de ces qualités tu peux bien te vanter,
Les juges et les dieux, par leur juste suffrage,
Te doivent déclarer aussi libre que sage.

Mais si, comme jadis où tu ne valais rien,
Seulement pour tromper, tu fais l'homme de bien,

Je me dédis tout net ; le vice qui t'entraîne
Quand même on t'affranchit, te remet à la chaîne.
Si tu ne suis toujours la raison et le droit,
Tu fais même une faute en remuant le doigt.
Cette action pourtant semble n'importer guère ;
Mais c'est qu'on ne saurait par don ni par prière
Même une seule fois faire vouloir aux dieux
Qu'on fasse rien de bien, quand on est vicieux.

Ils ne permettent pas que ce mélange on fasse,
Qui sans doute se voit d'aussi mauvaise grâce
Que si nos villageois avecque leurs sabots
Essayaient d'imiter les baladins dispos.

Je suis libre, dis-tu ; mais comment peux-tu l'être
Si dans ta passion tu rencontres un maître?
N'en reconnais-tu donc que ceux-là seulement
Qui pour être servis commandent brusquement?
Disant : « Holà ! qu'aux bains on porte ma toilette!
» Quoi, l'on n'est pas parti? la chose n'est pas faite? »
Parce que, n'étant plus sujet à leur courroux,
Ton cœur ne tremble pas de la crainte des coups!
Tu crois que c'est assez?

Mais, ô valet infâme!
Mille maîtres pour un, qui règnent dans ton âme,

Ne te traitent-ils pas avec plus de rigueur
Que ceux dont le bâton te donnait si grand'peur?

Voulant dormir bien tard, l'avarice t'éveille;
Et dès l'aube du jour te vient tirer l'oreille :
« Debout! » dit-elle, « allons, paresseux, lève-toi! »
Et si, faisant le long, tu demandes pourquoi,
J'entends qu'elle répond : « Viens vite dans la rue,
Pour faire décharger les harengs, la morue,
L'ébène, le castor, l'encens, le vin nouveau,
Et tout ce qu'on t'apporte encore du vaisseau. »

L'épice est arrivée; il en faut faire emplette,
Elle est de grand profit au premier qui l'achète.
Change ta marchandise, et si tu veux gagner,
Il ne faut pas surtout les serments épargner;
Si, pour un diamant tu veux vendre du verre,
Prends à témoin les dieux du ciel et de la terre.
Ils le défendent bien; mais n'appréhende pas
Qu'ils lancent pour cela leurs foudres ici-bas :
Tu mèneras toujours une vie incommode
Et tu mourras de faim, si tu vis à leur mode.

Cette belle harangue agit si puissamment,
Qu'elle te fait songer même à l'embarquement.

Déjà de ton vaisseau l'équipage on prépare;
Rien ne t'arrête plus, et ton humeur avare,
Pour te faire enrichir des trésors du Levant,
Te va faire exposer à la fureur du vent.

Mais d'un autre côté, pour t'en ôter l'envie,
La volupté survient de mille attraits suivie,
Et crie : « O malheureux, quelle erreur te séduit?
» Où vas-tu? que veux-tu? vois le mal qui te suit. »
Ta bile à ce discours est tellement émue,
Qu'il faudrait pour l'éteindre un plein seau de ciguë.
Apaise-toi, pourtant, je désire ton bien;
C'est pour lui que je parle, et non pas pour le mien.

Tu vas passer la mer, où, soutenu d'un câble,
Tu n'auras en mangeant que le tillac pour table;
Où tu ne boiras rien que du vin frelaté,
Qui sentira la poix dont il est cacheté.

Qu'est-ce que tu prétends? Veux-tu doubler la somme
Qu'un honnête intérêt faisait croître dans Rome?
Quitte ces lâches soins, recherche les plaisirs,
Et ne refuse rien à tes jeunes désirs.
Mais profite du temps, car, perdant la lumière,
Tu ne seras bientôt que fantôme et poussière.

Le temps marche toujours : tu le suis pas à pas,
Crois-moi, vis, et, vivant, souviens-toi du trépas.

De ces maîtres divers l'ordre divers te trouble.
De même qu'un poisson qui voit un appât double,
Tu ne sais que choisir, ton esprit est douteux,
S'il te faut obéir enfin à l'un des deux.

Si, pourtant une fois, avec quelque constance,
A leur commandement tu faisais résistance,
Il ne serait pas temps encor de te vanter
Que tes liens rompus ne peuvent t'arrêter.
A force de ronger, quand un chien rompt sa chaîne,
Il fuit, mais en fuyant d'ordinaire il la traîne.

Tu vois ce pauvre amant ; il dit qu'il veut guérir,
Qu'en des fers si honteux il ne veut pas mourir,
Ni chanter dans la nuit aux portes d'une infâme,
Ni manger tout son bien pour acquérir le blâme.

Prends courage, lui dis-je, et va vite aux autels
Rendre, en sacrifiant, grâces aux immortels.
J'irai, me répond-il, mais as-tu la pensée
Qu'elle verse des pleurs de se voir délaissée ?

Ah ! dupe, dis-je alors : que de coups de patin
Tu souffriras encor de cette chère main !

Tu n'oserais grouiller quoiqu'elle te gourmande,
Ni rompre tes liens, quoi qu'elle te commande.
Tu fais le furieux, mais tu seras flottant
Si de te rappeler elle feint un instant.
Tu penseras cent fois : Que faut-il que je fasse ?
Car elle me convie, et de si bonne grâce !
Elle prie, elle presse, elle pleure, elle écrit :
Si de tant de douceurs tu sauves ton esprit,
Je confesserai lors que libre on te peut dire
Plus que ceux qu'un congé d'esclavage retire.

Tiens-tu libres non plus ces gens qui dans la cour
Veillent toute la nuit, travaillent tout le jour,
Et qui pour s'agrandir font jusque dans les halles,
A force de présents, de puissantes cabales,
Voulant, pour contenter leur sotte ambition,
Qu'on se souvienne un jour de leur profusion ?

On en peut dire autant de ceux de qui la mode
Est de solenniser la naissance d'Hérode,
Quand les Juifs, lui rendant les célestes honneurs,
Aux fenêtres font voir des lampes et des fleurs,
Et, pour mieux célébrer ce bizarre mystère,
A la dévotion joignent la bonne chère.

Ils ont de la terreur pour le jour du sabbat ;
La superstition, qui le cœur leur abat,
Des spectres, des lutins, leur donne de la crainte ;
Au nom des loups-garous leur âme en est atteinte.
Si la salière tombe ou qu'un œuf soit cassé,
Leur esprit aussitôt paraît embarrassé,
Tous les prêtres d'Isis avec ceux de Cybèle
Les venant menacer, les mettent en cervelle,
Et leur font de leurs dieux attendre mille maux,
Si trois fois au matin ils ne mangent des aulx.

Voilà mon sentiment, que je t'ai voulu dire,
Quoique mille brutaux ne feront que s'en rire ;
Car la plupart des gens sont tellement grossiers,
Qu'ils prisent cent docteurs bien moins que cent deniers.

SIXIÈME SATIRE

SATIRA SEXTA

CŒSIUS BASSUS

AVARI

Admovit jam bruma foco, te, Basse, Sabino ?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ,
Mire opifex numeris veterum primordia rerum,
Atque marem strepitum fidis intendisse Latinæ,
Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes ?

Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hybernatque meum mare, quà latus ingens
Dant scopuli, et multâ littus se valle receptat.

SATIRE SIXIÈME

A CŒSIUS BASSUS

LES AVARES

L'hiver, mon cher Bassus, te retient-il aux champs?
Charmes-tu les Sabins par tes sublimes chants?
O toi, peintre immortel des premiers jours du monde,
Célèbre maintenant, sur ta lyre féconde,
Les jeux de nos enfants, les faits de nos héros.

Moi dans la Ligurie, heureux de mon repos,
Ami, je passe en paix la saison des orages.
Au sein de ce vallon qui, formant deux rivages,

« Lunaï portum est operæ et cognoscere, cives, »
Cor jubet hoc Ennî, postquam destertuit esse
Mæonides Quintus pavone ex Pythagoreo.

Hic ego securus vulgi, et quid præparet Auster
Infelix pecori; securus et angulus ille
Vicini, nostro quia pinguior : et si adeò omnes
Ditescant orti pejoribus, usque recusem
Curvus ob id minui senio, aut cænare sine uncto,
Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ.

Discrepet his alius. Geminos, horoscope, varo
Producis genio. Solis natalibus est qui
Tingat olus siccum muria vafer in calice emptâ,
Ipse sacrum irrorans patinæ piper. Hic bona dente
Grandia magnanimus peragit puer.

Utar ego, utar;
Nec rhombos ideò libertis ponere lautus,
Nec tenuem solers turdorum nosse salivam.
Messe tenus propriâ vive; et granaria, fas est,
Emole. Quid metuas? Occa : et seges altera in herbâ est.

Protége le vaisseau par les vents tourmenté,
J'habite ce beau port qu'Ennius a chanté,
Lorsqu'il n'aspira plus à surpasser Homère.

Là, je vis doucement sans souci du vulgaire,
Sans crainte de l'autan si funeste aux raisins,
Et sans être jaloux des champs de mes voisins.
Que l'être le plus vil s'élève et s'enrichisse,
On ne me verra point déjeuner sans épice,
Et toujours maigrissant regarder comme lui,
Le nez sur le cachet, si mon vin n'a pas fui.

Je sais que ce n'est pas ainsi que chacun pense,
Et souvent le même astre a plus d'une influence :
Deux fils sont nés jumeaux; l'un arrose une fois
D'un verre de saumure un reste de vieux pois,
C'est là le mets choisi pour son jour de naissance;
Lorsque l'autre dévore un patrimoine immense.

Moi, j'use de mon bien, mais je ne prétends pas
Nourrir mes affranchis de turbots délicats!
Ni rechercher pour moi la grive la plus fine :
Je vis de ma récolte, et craint-on la famine?
Je laboure, déjà germe le blé nouveau.

Ast vocat officium : trabe ruptâ, Bruttia saxa
Prendit amicus inops ; remque omnem, surdaque vota
Condidit Ionio ; jacetque in littore, et unà
Ingentes de puppe Dei ; jamque obvia mergis
Costa ratis laceræ.

Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid ; largire inopi, ne pictus oberret
Cæruleâ in tabulâ.

Sed cœnam funeris hæres
Negliget iratus, quod rem curtaveris : urnæ
Ossa inodora dabit ; seu spirent cinnama surdum,
Seu ceraso peccent casiæ nescire paratus.
Tu ne bona incolumis minuas ?

Et Bestius urget
Doctores Graios : ità fit, postquam sapere urbi
Cum pipere et palmis venit nostrum hoc maris expers.
Fœnisecæ crasso vitiarunt unguine pultes.
Hæc cinere ulterior metuas ? At, tu, meus hæres,
Quisquis eris, paulùm à turbâ seductior, audi.

O bone, num ignoras ? Missa est à Cæsare laurus
Insignem ob cladem Germanæ pubis, et aris

Mais qu'entends-je? Les dieux ont brisé le vaisseau
Que mon ami chargea de sa fortune entière ;
Il est seul épargné par Neptune en colère ;
Étendu sur la plage, il serre entre ses bras
Ses dieux qu'il a sauvés et qui ne l'aident pas.

Ah! je dépense alors, j'ai soin de sa misère;
Si je n'ai point d'argent, je fais vendre ma terre;
Voudrais-je le laisser recevoir par pitié
Des mains d'un étranger les dons de l'amitié?

Vendre? dit Bestius, ton héritier avide
N'offrira sur ta tombe aucun repas splendide ;
Il mêlera la gomme et la casse à l'encens ;
Ta cendre n'aura point de parfums odorants ;
Et ce n'est pas pour toi que tu vends ton domaine!

Mais la philosophie excite aussi sa haine;
Il dit : « Voilà l'effet du poivre et des palmiers!
» Dès qu'un luxe étranger envahit nos foyers,
» Il nous vint je ne sais quelle philosophie,
» On vit mieux : nos faucheurs épicent leur bouillie! »
O toi! mon héritier, viens, écoute et réponds.

Sais-tu que l'empereur a vaincu les Teutons?
Le triomphe s'apprête, on marche au sacrifice,

Frigidus excutitur cinis; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,
Essedaque, ingentesque locat Cæsonia Rhenos.
Diis igitur, genioque ducis, centum paria, ob res
Egregiè gestas, induco. Quis vetat? Aude :
Væ, nisi connives.

Oleum, artocreasque popello
Largior. An prohibes? Dic clarè. Non adeò, inquis,
Exossatus ager juxtà est. Age, si mihi nulla
Jam reliqua ex amitis, patruelis nulla, proneptis
Nulla manet : patrui sterilis matertera vixit,
Deque aviâ nihilum superest; accedo Bovillas
Clivumque ad Virbî; præstò est mihi Manius hæres.
Progenies terræ! Quære ex me, quis mihi quartus
Sit pater; haud promptè, dicam tamen. Adde etiam unum,
Unum etiam; terræ est jam filius, et mihi ritu
Manius hic generis propè major avunculus exit.

Qui prior es, cur me in decursu lampada poscis?
Sum tibi Mercurius : venio Deus huc ego, ut ille
Pingitur : an renuis? Vin' tu gaudere relictis?

Déjà devant nos dieux la jeune impératrice
Suspend des rois vaincus les boucliers oisifs,
Et de riches manteaux fait parer les captifs.
Les superbes Gaulois au temple l'ont suivie ;
Je veux rendre moi-même hommage à son génie ;
J'offre cent combattants qui marchent sur mes pas...
Ah! tais-toi ! malheur même à qui n'applaudit pas !

Puis, je jette mes dons au peuple qui se presse.
Mais oses-tu blâmer tout bas cette largesse ?
Qu'ai-je à faire de toi ? je n'ai plus un denier ;
Manius s'offre encor d'être mon héritier.

« Ciel, » dis-tu, « Manius, homme sorti de terre ! »

J'en conviens et tu peux, toi, nommer ton grand-père ;
Même un ou deux aïeux ; mais connais-tu les leurs ?
Sois fier, s'ils sont issus d'honnêtes laboureurs.

Toi seul es de mes biens l'héritier légitime,
Je l'avoue et tu veux vite en jouir sans crime.
Pressé d'être à ton tour à tenir le flambeau,
Tu me prends pour un dieu, qui pour toi de nouveau
Veut, la bourse à la main, descendre sur la terre.

Deest aliquid summæ. Minui mihi, sed tibi totum est
Quidquid id est.

Ubi sit fuge quærere, quod mihi quondam
Legârat Tadius, neu dicta repone paterna :
Fœnoris accedat merces : hinc exime sumptus.
Quid reliquum est!

Reliquum? Nunc, nunc impensiùs unge,
Unge; puer, caules. Mihi festâ luce coquatur
Urtica, et fissâ fumosum sinciput aure;
Ut tuus iste nepos olim satur anseris extis,
Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ? Mihi trama figuræ
Sit reliqua; ast illi tremat omento popa venter!

Vende animam lucro; mercare, atque excute solers
Omne latus mundi, ne sit præstantior alter
Cappadocas rigidâ pingues plausisse catastâ.
Rem duplica : Feci : Jam triplex, jam mihi quarto,
Jam decies redit in rugam.

Depunge ubi sistam,
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

Tu veux savoir quel bien j'héritai de mon père,
Quels présents j'ai reçus, quels legs j'ai recueillis ;
Tu m'offres des leçons comme un père à son fils ;
« Placez ; l'intérêt seul doit payer vos dépenses. »

Ainsi je dois maigrir à force d'abstinences,
Me nourrir d'herbe fade ou de porc enfumé,
Pour que ton noble fils, gras, frais et parfumé,
Promène en nos palais sa luxure superbe,
Et conduise au sénat son fils encor imberbe
Qui tremble sous le poids de son riche embonpoint.
Dieu m'en garde !

Mais, toi, ne te repose point ;
Va, cours en Cappadoce, où tu pourras apprendre
L'art d'engraisser l'esclave afin de le mieux vendre ;
Double ton revenu ; moi, je voudrais tripler
Et décupler le mien, même le centupler :

Mais avant d'écouter cette ardeur inquiète,
Je veux savoir d'abord où le désir s'arrête.

JUGEMENT SUR LA SIXIÈME SATIRE

On a dû remarquer que les six satires de Perse ont été dédiées ou simplement adressées à six de ses amis; et quelle illustre et vertueuse société : Sénèque et Lucain, Thraséas Petus et Arrie, Macrin et Cornutus, et Cœsius Bassus !

Boileau dit à ce dernier : « Bon poëte lyrique, chantre des héros, rien n'est plus fort ni plus charmant que vos odes. Vos vers sont d'un style mâle et plein de majesté, soit que vous dépeigniez les galanteries de nos jeunes gens ou les belles actions de nos grands hommes. »

Lorsque Boileau entre ensuite dans le fond du sujet, il divise très-ingénieusement les bonnes raisons qui dirigent la conduite des avares.

La première est d'économiser pour ne jamais manquer, mais aussi afin de pouvoir être libéral un jour, et de s'exhorter ainsi à la munificence à

l'avenir. « Verba avari jam liberalitatem simulantis et quasi se ipsum ad munificentiam exhortantis. » Il ajoute :

« La seconde réponse des avares est qu'il faut conserver son bien pour en faire part à ses amis quand ils seront affligés. »

Boileau dit à celui dont un ami a perdu sa fortune : « Secourez cet ami, de peur qu'il ne soit obligé de mendier son pain par les rues, portant pendu à son cou la peinture de son triste sort. » Donnez-lui votre argent. « Et vous, vivez de ce que vous recueillez de blé. Faites-le moudre et semez-en d'autre. Voyez : il pousse déjà. »

Ce dernier mot est touchant. C'est le cri de la satisfaction de la conscience, quand on a fait du bien, et c'est la consécration du bien que l'on a fait.

La troisième réponse des avares : « C'est d'ailleurs, » dit Boileau, « qu'il ne faut pas s'attirer la haine de ses héritiers. »

Toutefois lui-même, dans sa traduction, répond énergiquement à son héritier : « Quoi ! mon parent, » dit-il, « vous voudriez donc qu'aux jours solennels, je ne mangeasse que de méchantes herbes et un morceau sec de tête de cochon, afin que vous, mon

agréable héritier, vous puissiez vivre un jour délicieusement? »

« Quoi! je me laisserais maigrir jusqu'à devenir un squelette, un corps desséché comme un habit usé à qui il ne reste plus que la trame, afin que mon héritier ait un ventre dodu et chargé de cuisine? »

C'est ici qu'il m'arrive, à moi personnellement, un événement singulier et remarquable.

J'ai publié, il y a quelques mois, une épître de Boileau, qui avait été imprimée, et qui pourtant était restée à peu près inconnue. Personne n'allait la chercher dans des recueils de quelques savants qui étaient dans le siècle dernier des journalistes sans lecteurs. Aucun éditeur des œuvres de Boileau ne l'avait lue, et elle n'a été insérée dans aucune édition.

Je l'ai publiée, l'an dernier, simplement comme je la connaissais, sous le titre que Boileau lui-même lui a donné, *Épître au Marquis de Termes*. Mais aujourd'hui, en lisant attentivement sa traduction de Perse, qui était fort inconnue aussi et qui est, comme cette épître, une de ses œuvres posthumes trouvée sur les quais plus de cent ans après sa

mort, je reconnais entre elles une parfaite ressemblance.

Ainsi, les phrases que je viens de citer ne sont-elles pas reproduites en vers presque littéralement dans l'épître ?

Pour vous, mes héritiers,
Je ne suis pas d'humeur à prendre tant de soins.
Il me ferait beau voir, sans meubles, sans habits,
Me nourrir tristement d'oignons et de pain bis ;
Poussant encor plus loin ma sotte complaisance,
Vous rendre jour par jour compte de ma dépense,
Afin qu'après ma mort, au gré de vos désirs,
Vous puissiez vous plonger dans de honteux plaisirs.

Mais on peut faire un examen plus général.

Il est évident, dis-je, que la traduction de la sixième satire de Perse et l'*Épitre au Marquis de Termes* ont été composées ensemble.

D'abord, le commencement des deux pièces ne contient-il pas des pensées analogues inspirées par les mêmes sentiments ?

« Bassus, le froid vous oblige-t-il déjà de faire du feu à votre maison des champs qui est dans le pays des Sabins ?

» Moi, je suis dans la Ligurie ; l'air y est bon et tempéré, malgré le froid qui règne sur nos côtes maritimes.

» Je vis ici fort en repos, sans m'inquiéter de ce que le peuple peut dire. Que le vent du Midi, si funeste aux troupeaux, souffle ou non, cela ne m'embarrasse point du tout. »

Tant qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaisirs que la campagne donne,
Épris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
Marquis, n'espère pas que je sois de retour,
Que lorsque les frimas, enfants de la froidure,
Reviendront en novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux et du bruit de Paris,
Dans ma maison d'Auteuil je dors, je bois, je ris ;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose.
Là, sans ambition, contemplant toute chose,
Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,
Rien ne saurait troubler les plaisirs que j'y prends.

J'ai dit que Boileau a fait remarquer les raisons que Perse attribue aux avares pour économiser toujours, et que la première est d'économiser afin de ne jamais manquer.

N'est-ce pas ce que dit aussi Boileau dans son épître ?

L'avare.... parmi ses biens immenses,
Dans la peur de manquer souffre d'affreuses chances.

Ensuite il lui fait dire :

Savons-nous les malheurs que le ciel nous prépare ?
Sur ses gardes toujours l'homme doit se tenir,
Et prévoir prudemment un fâcheux avenir.
Nous fuyons les procès : si l'on nous en suscite,
Et si, malgré nos soins, la goutte nous alite,
Si le feu, par malheur, se prend à nos maisons,
S'il nous faut essuyer des mauvaises saisons :
Dans ces pressants besoins, que devenir ? que faire ?

Boileau ajoute, en poussant plus loin les conséquences :

Aller chez l'usurier exposer sa misère,
Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,
Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?
Moi ! que j'allasse ainsi dissiper mes richesses !
Laissons faire aux Montmaur de pareilles bassesses !

Boileau a dit aussi que la troisième raison de l'a-

vare est qu'il ne faut pas s'attirer la haine de ses héritiers.

Il fait répondre, en effet, dans sa traduction en prose de la satire de Perse : « Si j'en use selon vos conseils, mon héritier ne fera point de festin à mes funérailles, quoique ce soit la coutume d'en faire; et, dépité de voir que j'aurai dépensé mon bien, il mettra dans l'urne où seront mes os des fleurs qui ne sentiront rien, et s'embarrassera peu si les parfums dont on embaumera mon corps seront d'une senteur exquise ou s'ils seront falsifiés. »

C'est évidemment cette traduction qu'il a faite en prose des paroles de Perse qu'il a reproduite en vers dans son *Épître au Marquis de Termes* :

Et que diraient de moi mes pâles héritiers,
En voyant engloutir maisons, champs, fiefs entiers ?
Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste et modique,
Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
Où l'airain pût transmettre à la postérité
En termes fastueux mon immortalité,
A peine ils marqueraient mon tombeau vers la porte,
Et m'y feraient porter sans convoi...

Mais je dois aller plus loin. Il est de mon devoir

de rendre ici un hommage complet à la mémoire de Boileau.

Quand j'ai publié cette épître de Boileau au marquis de Termes, on y a trouvé des longueurs, des répétitions, et quelques vers faibles et prosaïques. Que devait-on penser ? Que cet ouvrage n'avait pas été entièrement terminé, c'est-à-dire qu'il n'avait pas été revu, corrigé et mis au net avant la mort de son auteur, et non pas que ce fût l'œuvre d'un esprit affaibli, devenu débile par la vieillesse. Je crois donc devoir reproduire ici un long fragment de cette épître pour que l'on reconnaisse que les pensées sont belles, bien liées et suivies, et que le style net et fort, et parsemé des plus beaux vers, est digne, surtout comme premier jet, des plus belles années de l'illustre écrivain.

Ainsi, au sujet de la responsabilité morale des hommes riches à la fin de leur vie, Boileau a dit :

En vous laissant nos biens nous sommes responsables
Des maux dont leur excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous est pernicieux,
L'abondance a rendu les hommes vicieux ;
La mollesse sa sœur nuit et jour les amorce ;
La médiocrité nous rend sages par force.

Et, ensuite, il développe cette pensée :

Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu,
Ce fut un magistrat vigilant, retenu,
Ami de l'équité, juge intègre du vice,
Le bandeau sur les yeux il rendit la justice [1].
Mais depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans des biens, amassés bien ou mal,
Abandonnant le soin de ses propres affaires,
Il s'est initié dans de nouveaux mystères;
Il joue avec fureur, il boit avec excès ;
L'innocent accusé chez lui n'a plus d'accès ;
L'intérêt ou l'amour dans la moindre sentence
Par des poids altérés font pencher la balance.

[1] C'est une belle expression que de dire en éloge :

Le bandeau sur les yeux il rendit la justice;

c'est exprimer très-nettement, non pas que le juge est aveugle, mais que le juge n'est pas distrait, qu'il ne voit rien extérieurement quoiqu'il continue à tout voir intérieurement, c'est-à-dire qu'il n'est occupé que de la cause qui est dans sa pensée, dans sa mémoire, dans tout son travail de tête et dans son examen de conscience intérieure, et qu'il ne voit rien des affaires d'argent, des faveurs de l'ambition, des passions de l'amour ni des liaisons sociales, fussent même les plus honnêtes, qui doivent être entièrement étrangères, éloignées et rejetées de l'administration de la justice.

Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai :
Le voici ; tel qu'il est, je vous le laisserai.
Entraîné par mon astre au bord de l'Hippocrène,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à tasse pleine,
Je préférai l'étude au désir d'amasser ;
Ayant ainsi vécu, que puis-je vous laisser ?

Les zélés courtisans des filles de mémoire
Ne songent qu'à goûter les plaisirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, non encore chanté,
Qu'à se faire une route à l'immortalité.
Leurs esprits, élevés au-dessus de la terre,
Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle enserre.
Toujours aiguillonnés du désir de l'honneur,
Sur l'espoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur.
Un peu de laurier vert dont Phébus les couronne
Est tout ce qu'au Parnasse on promet et l'on donne.

Si, loin d'être attiré par les chastes douceurs
Que répand à longs traits la coupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche et sordide,
N'avait dans ses chansons que l'intérêt pour guide,
Bientôt, au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégase effarouché prendrait le mors aux dents ;

Les muses en courroux le repoussant loin d'elles,
Lui défendraient le bord de leurs eaux immortelles,
Et peut-être à jamais lui glaceraient la voix.

De plus nobles pensers font rêver dans nos bois.
Oui, pour pouvoir produire un immortel ouvrage,
Il faut dans ses désirs qu'un poëte soit sage ;
La sagesse est la source et l'âme des beaux vers.
On l'hume avec l'air pur de ces bois toujours verts ;
Content de peu, c'est là qu'on apprend à bien vivre ;
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on doit suivre,
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,
Là, qu'on attend le bien qu'on voit de loin venir.

SIXIÈME SATIRE

TRADUITE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Poëte merveilleux qui chantes dans tes vers
Les principes cachés de ce vaste univers,
En rehaussant d'un ton les cordes de ta lyre,
Puis, les mettant plus bas, te contentes de dire
De nos sages vieillards les vertueux discours
Ou de nos jeunes gens les folâtres amours,
T'occupes-tu toujours à ce noble exercice,
Cependant que l'hiver de glaçons se hérisse,
Et qu'au coin de ton feu passant cette saison,
Tu n'abandonnes point ta rustique maison?

Pour moi, j'habite en paix la tiède Ligurie,
Tandis que notre mer exerce sa furie
Contre ces hauts rochers qui forment des vallons
Où l'onde dort toujours sans peur des aquilons.

Quand le vieux Ennius, guéri de sa chimère,
Ne crut plus que son âme était celle d'Homère,
Et qu'il avait vécu sous les plumes d'un paon,
Il traça de ce port en ses vers un beau plan.

C'est l'endroit où je suis, sans nulle inquiétude
De ce que dit de moi la sotte multitude,
Sans souci que l'autan tombe sur mon troupeau
Et sans que le chagrin occupe mon cerveau,
Parce que mon voisin est maître d'un domaine
Qui plus gros que le mien lui coûte moins de peine.

Quoi! pour voir des faquins plus que moi s'enrichir,
Les soins avant le temps me feront-ils blanchir?
Me rognant mes morceaux, ferai-je la folie
De boire tous les jours mon vin jusqu'à la lie?
Un autre le fera, car même les bessons
Sont souvent différents d'humeur et de façons.
Un d'eux, pour célébrer le jour de sa naissance,
Content d'une salade, observe l'abstinence,
Ou pour le plus il donne un maigre saussignet,
Épargnant comme l'or le poivre qu'il y met.

Tel autre, mangeant tout, fait céder au contraire
Nos plus brillants festins à son moindre ordinaire.
Pour user de son bien, il faut à tous allants

Donner de grands turbots et de gros ortolans.
Mange ton revenu, n'épargne pas tes rentes ;
Ne crains rien, la raison veut que tu te contentes :
Travaille, seulement, et tu remplaceras
Par la moisson qui vient ce que tu mangeras.

Tu dis que le devoir à mon conseil s'oppose,
Qu'il faut pour ses amis réserver quelque chose,
Que, s'il en vient quelqu'un des ondes échappé,
Sur un morceau de bois par hasard rattrapé,
Ses vœux avec son bien ayant tous fait naufrage,
Et parmi ces débris arrivant au rivage,
Tu n'aurais pas de quoi l'empêcher d'aller nu,
Si tu ne gardais rien de tout ton revenu.

Il faut, en ce cas-là, vendre un morceau de terre,
De peur qu'en mendiant de tous côtés il n'erre.
Mais en rognant ton bien tu crains tes héritiers,
De peur qu'en le trouvant presque amoindri d'un tiers,
Sans faire de festins ils n'enterrent ta cendre,
Qu'ils ne lui rendent pas l'honneur qu'on doit lui rendre,
Ne prenant pas le soin de la faire embaumer,
Ou de riches odeurs la faire parfumer.

Je ne m'étonne pas qu'une raison si forte
T'oblige, quoi qu'on dise, à vivre de la sorte.

Sans t'en arrêter là, tu poursuis de plus près,
Disant que cette humeur de faire tant de frais
N'avait jamais à Rome inspiré sa mollesse,
Sinon depuis le temps où dans les ports de Grèce
Le savoir s'embarquant avecque les pinceaux
Passa dans l'Italie à la merci des eaux.

Quoi ! pour après sa mort songer à telles choses !

Mais, prête-moi l'oreille, ô toi qui te proposes
D'hériter de mon bien lorsque je serai mort.
Tu sais bien que César a, du côté du Nord,
Défait des Allemands la jeunesse obstinée :
J'ai vu de verts lauriers sa lettre environnée.

Déjà l'on se prépare à parer les autels
Pour rendre d'un tel bien grâces aux immortels.
Déjà l'impératrice, en essuyant ses larmes,
Destine les endroits pour appendre les armes,
Les étendards volants et les brillants écus
Des rois que sur le Rhin l'empereur a vaincus.

Pour témoigner mon zèle, il faudra qu'à la gloire
Des dieux et de César, auteurs de la victoire,
Je donne à mes dépens deux cents gladiateurs
Qui répandent leur sang aux yeux des spectateurs.

Dis, de m'en empêcher, auras-tu l'assurance?

Non! tu n'oses ici manquer de complaisance.
Le peuple aux carrefours avec confusion
Sentira les effets de ma profusion.

Me le permettras-tu? parle avecque franchise.
Tu me réponds qu'ainsi je mourrai sans chemise,
Que tu renonceras à mon hérédité,
Qu'aussi bien mon domaine est fort mal ajusté.
J'accepte le parti; je n'ai ni fils ni fille,
Et je suis resté seul de toute ma famille.

Mais crois-tu pour cela que je demeure court
Sans trouver d'héritiers qui me fassent la cour?
Sans prendre aucune peine et chercher davantage,
Je n'ai qu'à m'en aller dans le premier village
Et pour mon successeur prendre quelque inconnu,
Ainsi qu'un champignon de la terre venu.

Je sais bien quels étaient mon grand-père et son père.
Mais de monter plus haut, je ne le saurais faire,
Car la terre donna naissance à mes aïeux.

Ainsi ce villageois m'assortira des mieux,
Et je suis obligé de le mettre en ta place,

Puisque nous nous trouvons tous deux de même race.

Mais laissons ce parent, et revenons à toi.
Penses-tu me survivre étant plus vieux que moi ?

De plus, si tu survis, pour ta bonne aventure,
Je viens la bourse en main, comme on dépeint Mercure.
Si la somme est petite, accepte-la pourtant ;
Elle vient sans chicane, et c'est toujours autant.

Si mon bien s'amoindrit, ne t'en plains à personne,
Car tu reçois entier tout ce que je te donne.

Ne demande jamais qu'est devenu le bien
Que par son testament me donna Stadien,
Disant qu'honnêtement je pouvais vivre à Rome
De son seul intérêt, sans toucher à la somme ;
Que tu crois cependant qu'il m'en reste fort peu.

Puisque tu le prends là, je veux jouer beau jeu.
Holà, maître d'hôtel, qu'on allonge ma table
Et qu'on ne serve rien qui ne soit admirable !
Je me passerais donc, le soir et le matin,
De choux avec du lard, comme d'un grand festin,
Pour que ton petit-fils de béranis s'engraisse
Et ne daigne servir qu'avec une princesse ?

Ferai-je, de maigreur, rétrécir mon pourpoint
Afin que ce crevé soit toujours en bon point?

Tu veux que pour le gain aux périls je m'expose,
Que je coure le monde et fasse toute chose,
Et que, me rabaissant jusqu'au plus vil métier,
D'esclaves je trafique et me fasse courtier.

Je le veux, et déjà j'ai doublé mon domaine;
Depuis, à le tripler j'ai mis toute ma peine,
Et j'ai fait tant d'efforts, te voulant contenter,
Que jusques à dix fois je l'ai fait augmenter.
Mais, sans t'arrêter là, tous les jours tu me presses
De t'entasser encor richesses sur richesses,
Et Chrysippe essaierait encor plus vainement
De borner tes désirs que son long argument.

ÉDITIONS DE PERSE

Je n'ai dit que quelques mots des éditions et traductions de Perse, parce que j'ai cherché à éviter de répéter ce qui n'est pas contesté. Perse a été grandement loué du moment où ses satires ont été connues. Un empereur même, qui fut presque aussi cruel que Néron, le vantait dès le premier siècle après sa mort.

On a dit avec raison, je crois, que les stoïciens ont été ses premiers approbateurs, parce que lui-même les avait approuvés et imités. On a soutenu même qu'il a adopté non-seulement leur philosophie, mais aussi les formes de leur discussion, en se faisant des objections à soi-même pour les résoudre, ce qui prouve qu'il n'y a pas, à proprement parler, des interlocuteurs, ni des dialogues, ni une forme dramatique quelconque dans ses satires. C'est ce que j'ai dit.

Je me bornerai à donner une simple liste de

quelques éditions et traductions, qui pourra être utile aux littérateurs.

Je termine en citant ce que le professeur Perreau a dit des traductions de Perse :

« On en fait, » dit-il, « depuis trois cents ans, sans que l'on soit arrivé à quelque chose qui représente avec vérité cet auteur. La versification ni la prose d'aucune langue n'ont pu saisir encore cette bizarre physionomie. Seulement, à mesure que les travaux sur les textes se multiplient, et que nos langues deviennent plus riches et plus flexibles, il est possible de rapprocher insensiblement les imitations des originaux. On a remarqué dans les traductions de Virgile une amélioration progressive; on peut faire les mêmes observations sur celles de Perse. Ainsi les vers de Foulon, qui datent de 1544, ne valent pas ceux de Lenoble, qui sont du commencement du dix-huitième siècle, et ceux-ci ne valent pas ceux d'un traducteur, notre contemporain. De même pour la prose, Durand le cède à Marolles, celui-ci à Tarteron, qui le cède à Lemonnier et à Sélis. C'est que l'art de traduire va se perfectionnant, et que, dans ce genre, les derniers venus ont nécessairement l'avantage. »

Je serai heureux si j'obtiens ce simple honneur.

Manuscrits.

1	f°	sans date.	Paris.	M. S. Colbert.	1.	8055.
2	4°	id.	id.	id.	3.	8272.
3	4°	id.	id.	M. S. Pithou.	1.	8246.
4	f°.	1321.	id.	id.		8050.

Éditions.

5	4°.	s. d.	Paris.	Nic. Jenson.	
6	f°.	1470	Rome.		
7	f°.	1474	Ferrare.		
8	4°.	1506	Lyon.	Gueynard.	Britannicus.
9	4°.	1507	id.	Béoralde.	Murmellius.
10	12.	1527	Paris.	Etienne	Lobrixia.
11	8°.	1435	Venise.	Aldi.	
12	16.	1557	Lyon.	Godefroy.	
13	12.	1600	Paris.	Tornorupeus.	Vinetus.
14	8°.	1607	id.	Duchesne.	
15	18.	1650	Amsterdam	Blaev.	Farnabe.
16	18.	1664	id.	Elzevir.	Wedderburn.
17	12.	1750	Glasguæ.	Foulis.	Casaubon.

Traductions.

18	8°.	1544	Paris.....	A. Foulon.	vers.
19	id.	1586	id.	Durand.	prose.
20	id.	1653	id. Deluynes.	Marolles.	id.
21	12.	1656	id.	P. Nicolle.	id.

22	8°.	1658	Paris	.....	Geffrier.	prose.
23	id.	1681	id.	Barbin	Lavalterie.	id.
24	12.	1693	Lyon.	Barbier.	Silvecane.	vers.
25	id.	1704	Paris.	Cellier.	Lenoble.	id.
26	8°.	1706	id.	.....	Tarteron.	prose.
27	id.	1765	Berne.	.....	Sinner.	id.
28	8°	1771	Paris.	Gombert.	Lemonnier.	prose.
29.	id.	id.	Amsterdam.		Caron de Gibert.	id.
30.		1772	Paris.	Ve Duchesne.	Dreux du Radier.	vers.
31	8°.	1776	Paris.	Fournier.	Sélis.	prose.
32	id.	id.	.....		Taillade.	vers.
33	4°.	1799	id.	Imp. de M.	Maupetit.	prose.
34	8°.	1800	id.	Didot.	Pietre.	id.
35	id.	1801	id.	.....	Duboys.	vers.
36	id.	1812	Meaux.	Dubois.	Raoul.	id.
37	id.	1822	Paris.	Dalibon.	Achaintre.	prose.
38	18.	1827	id.	Parelle.	Boileau.	id.
39	8°.	1832	id.	Panckoucke.	Perreau.	id.
40	id.	1841	id.	Berquet.	Fabre.	vers.
41	12.	1843	id.	Pilout.	Barbier.	id.
42	8°.	1846	id.	Didot.	Lacroix.	id.

SATIRE DE SULPICIA

SULPICIA

Ce ne serait pas donner réellement Perse tout entier si on omettait de publier à la suite de ses œuvres une satire composée sous l'empire romain, dans le même siècle, et avec le même esprit, le même courage et les mêmes sentiments.

Une dame romaine, Sulpicia, vivait sous Domitien, le dernier des Césars, qui a mérité, comme Néron, l'exécration de ses contemporains et l'horreur de la postérité.

On peut rappeler en peu de mots ses principaux crimes. Il a fait empoisonner son frère pour lui succéder à l'empire, ce Titus, cet empereur modèle, qu'on a surnommé *les Délices du genre humain*. Ensuite il a fait mourir un grand nombre des Romains les plus vertueux[1]. Il a fait enterrer

[1] Suétone, *Domitien*, 10. On lit aussi avec un vif intérêt le tableau du règne de Domitien, écrit par M. Ampère, sur le territoire de Rome moderne, et reproduit par la *Revue des Deux Mondes* au mois de février

vivante la première des vestales. Il a persécuté les chrétiens et voulait les détruire tous. Enfin il a proscrit les sciences et les lettres et a chassé de Rome les philosophes et les savants.

Quant à Sulpicia, sa famille était une des plus illustres et des plus anciennes de Rome, puisqu'on a prétendu qu'elle existait déjà du temps de Romulus. Cette famille a été célèbre aussi pour ses bonnes mœurs. On a cité une Sulpicia, fille de Sulpicius Paterculus, qui vivait plus de cent ans avant l'ère chrétienne, et qui fut tellement renommée comme la plus vertueuse des dames romaines, qu'elle fut choisie pour aller, à la tête des plus nobles et des plus vénérées, offrir au temple la statue que la sibylle avait ordonné de consacrer à la déesse de la Pudeur.

Notre Sulpicia, qui vivait en l'an 90 de Jésus-

dernier. C'est un monument des arts aussi bien que de la littérature.

« Domitien, » dit-il, « était féroce et hypocrite, hypocrite par goût, car il n'avait pas besoin de l'être. Mais il trouvait du plaisir à faire accomplir par d'autres les meurtres qu'il eût pu ordonner lui-même, et à leur en laisser l'odieux, qui ne l'eût pas embarrassé pour son propre compte. »

Christ, fut renommée de même pour sa chasteté autant que pour son esprit. Elle épousa Calénus, un des philosophes et des savants professeurs de Rome, et fut heureuse pendant quinze années.

Aussi Martial écrivit-il à Calénus :

AD CALENUM

O molles tibi quindecim, Calene,
Quos cum Sulpicia tua jugales
Indulsit deus et peregit annos !

O nox omnis et hora, quæ notata est
Caris littoris indici lapillis !

O quæ prælia, quas utrimque pugnas
Felix lectulus, et lucerna vidit
Nimbis ebria nicerotianis !

Vixisti tribus, ô Calene, lustris ;
Ætas hæc tibi tota computatur,
Et solos numeras dies mariti.

Ex illis tibi si diu rogatam
Lucem redderet Atropos vel unam
Malles quam Pyliam quater senectam [1].

[1] Martial, lib. X, ep. 38.

Un poëte du dix-huitième siècle, Constant Dubos, a traduit ces vers :

Qu'elles furent pour toi belles et fortunées,
O Calénus, les quinze années
Dont ton hymen a vu les instants s'écouler !

Combien de jours sereins, de nuits délicieuses,
Que ta main a dû signaler
Des pierres les plus précieuses !

On sait qu'on marquait des pierres les plus blanches et les plus précieuses les jours les plus heureux. Perse l'a dit.

Martial avait bien compris aussi que Calénus avait concentré tout son bonheur et même toute son existence dans ces quinze années. Aussi a-t-il dit :

Trois lustres de ta vie ont composé le cours;
Dans les moments passés près d'une épouse aimée,
Tout entière elle est renfermée.
Que le ciel à tes vœux ne rend-il un des jours
Si bien remplis par tes chastes amours!
Ton cœur, pour en goûter encor la jouissance,
Quatre fois de Nestor céderait l'existence.

Mais dans ce mariage, elle aussi, Sulpicia sentit son bonheur. Elle fit plus et mieux. L'amour la rendit poëte et elle célébra en beaux vers sa parfaite félicité.

Sidoine Apollinaire a dit que Sulpicia a écrit des douceurs à son Calenus :

Scripsit blandiloquos suo Caleno [1].

En effet, c'est à tort peut-être que tous les éditeurs ont cru et ont dit qu'aucun des chants et des poésies de Sulpicia n'est parvenu jusqu'à nous, excepté la satire contre Domitien.

On a imprimé, en 1509, chez Thomas Schurer, à Strasbourg, un recueil de vingt élégies sous ce titre : *Sulpiciæ poetriæ carmina XX cum Gregorii Tipherni et aliorum poematibus, e recensione Georgii Merulæ.*

Pourquoi ces chants ne seraient-ils pas de notre Sulpicia, puisqu'ils ont été publiés sous son nom? Je suis persuadé que si l'on pouvait se procurer cette édition de 1509, on trouverait que ce premier éditeur les a réellement attribués à notre Sulpicia et l'a positivement indiquée; peut-être même a-t-il

[1] Sidonius Apollinaris, carm. IX, 262.

donné daus une préface sur elle, sur sa vie et sur ses œuvres, des détails que nous serions heureux de retrouver.

Il est vrai qu'ils ont été placés à la suite d'une édition de Tibulle, mais il est très-naturel que des élégies inspirées par l'amour aient été jointes, surtout dans les commencements de l'imprimerie, aux élégies de Tibulle, inspirées par les mêmes sentiments. On a maintenant déjà reconnu et on est généralement d'accord qu'elles ne sont pas de Tibulle; il est probable qu'on sera bientôt généralement d'accord qu'elles sont de Sulpicia.

Mais c'est après avoir passé ainsi quinze années dans le plus parfait bonheur, et après l'avoir célébré aussi tendrement, que tout à coup un édit de l'empereur vient lui arracher son mari. Un édit chasse de Rome les philosophes et les savants; Calénus est obligé de fuir. C'est alors que Sulpicia est justement affligée et irritée. Elle qui, lorsqu'elle était heureuse, chantait l'amour, lorsqu'elle est à présent atteinte profondément dans ses sentiments les plus tendres et les plus profonds, change, comme elle le dit elle-même, de rhythme et de ton pour faire entendre ses plaintes et donner un libre cours à sa colère.

Son commentateur a vanté l'élégance du style et la force des pensées dans cette satire [1].

Jules Scaliger lui a rendu aussi une pleine justice. Il l'a louée en admirant la sagesse et la modération de l'expression avec la couleur énergique des tableaux qu'elle présente [2].

Casaubon a cru pouvoir l'estimer moins. Il lui refuse la vigueur du style, en lui accordant seulement la noblesse des sentiments [3]. C'est, à mon sens, un éloge aussi complet que celui de Scaliger, car ce n'était pas ici une moquerie perçante qui devait être lancée contre les vices et les ridicules, comme un grand nombre d'autres sujets d'attaques satiriques ; c'était, au contraire, la force de l'affliction, jointe à l'indignation contre l'injustice, qui devait faire éclater un profond désespoir, plus occupé de son propre malheur que de sa vengeance, et peut-être au fond du cœur désirant plus la réparation que le châtiment.

On a fort bien nommé cette pièce de vers une élégie héroïco-satirique.

[1] Boxhorn, *Commentar. in Sulpic. satir.*

[2] Jules Scaliger, *Hypercritic.*, c. 6.

[3] Casaubon, *De Satir, Poesi*, lib. II, cap. 3.

Je reviens à Martial, il a dit :

Omnes Sulpiciam legant puellæ,
Uni quæ cupiunt viro placere.
Omnes Sulpiciam legant mariti,
Uni qui cupiunt placere nuptæ

Non hæc Colchidos asserit furorem,
Diri prandia nec refert Thyestæ;
Scyllam, Byblida, nec fuisse credit :
Sed castos docet, et pios amores,
Lusus, delicias, facetiasque.
Cujus carmina qui benè æstimarit,
Nullam dixerit esse nequiorem,
Nullam dixerit esse sanctiorem.

Tales Egeriæ jocos fuisse
Udo crediderim Numæ sub antro.

Hac condiscipula, vel hac magistra,
Esset doctior et pudica Sappho.
Sed tecum pariter simulque visam
Durus Sulpiciam Phaon amaret.

Frustra : Namque ea nec Tonantis uxor,
Nec Bacchi, nec Apollinis puella
Erepto sibi viveret Caleno.

MARTIAL, lib. 10, E. 35.

Notre poëte du dix-huitième siècle, Constant Dubos, l'a traduit ainsi :

Femmes qui ne voulez plaire qu'à vos maris,
Vous, maris, qui voulez ne plaire qu'à vos femmes,
Lisez tous Sulpicie.

En ses chastes écrits,
Elle ne peint jamais que de pudiques flammes.

Là, vous ne verrez pas la coupable Byblis
Méditant en secret un odieux inceste,
Ni de Scylla la trahison funeste.

Elle rejette au rang des fabuleux récits
De Médée en fureur les forfaits inouïs,
Et l'horrible festin d'Atrée et de Thyeste.

Ses tableaux à vos yeux ne présentent jamais
Que des jeux innocents et d'aimables objets.
Qui lit ses vers ne peut en quitter la lecture
Sans s'écrier : Quel cœur ! quelle âme noble et pure !

D'Égérie et Numa tels étaient autrefois
Les charmants entretiens dans leur grotte des bois.
Sapho, de Sulpicie ou compagne ou maîtresse,

Auprès d'elle eût formé son esprit et son cœur;
Elle en eût pris surtout des leçons de sagesse.

En la voyant, épris d'une nouvelle ardeur,
Phaon n'eût plus été qu'un amant infidèle.
Mais il eût brûlé seul.

Apollon et Bacchus
En vain s'empresseraient près d'elle.
Des épouses parfait modèle,
Elle ne vit que pour son Calénus,
Et mourrait s'il n'existait plus [1].

Quant à la satire, il est certain que sa date est du règne de Domitien, et j'ai dit les plus grands crimes que cet empereur a commis; il est certain aussi qu'elle a été composée par suite de l'édit de Domitien qui a chassé de Rome les savants, et après la fuite de Calenus.

Mais, à ce sujet, on a prétendu que Juvénal a donné, au contraire, de grands éloges à Domitien, et surtout comme protecteur des arts et des lettres.

[1] Les *Épigrammes* de Martial, traduites par Constant Dubos, page 405.

Voici ce que l'on a cité :

Et spes, et ratio studiorum in Cæsare tantum :
Solus enim tristes hac tempestate Camenas
Respexit, cum jam celebres notique poetæ
Balneolum Gabiis Romæ conducere furnos
Tentarent; nec fœdum alii, nec turpe putarent
Præcones fieri, cum, desertis Aganippes
Vallibus, esuriens migraret in atria Clio [1].

C'est encore la traduction bien peu connue de Boileau que j'adopte. Il a dit : « César est aujourd'hui toute l'espérance et l'appui des savants. Il est le seul qui ait jeté quelques regards favorables sur les muses, lorsque les plus fameux poëtes de ce temps étaient sur le point de se faire chauffeurs de fours, baigneurs à Gabie, ou, le dirai-je? crieurs publics. Oui, Clio mourait de faim; elle allait abandonner le Parnasse pour venir mendier ici son pain à la porte des grands. »

Et Juvénal a dit encore :

Hoc agite, ô juvenes! circumspicit et stimulat vos,
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.

[1] Juvenalis *Satiræ*, satira VII, v. 1 et suiv.

Boileau dit : « O jeunes poëtes ! César vous regarde ; il vous anime, il ne cherche qu'à vous combler de ses faveurs. »

On doit sentir que Juvénal ne pouvait point parler ainsi de Domitien au moment même où cet empereur venait de chasser de Rome tous les savants, et aurait-il osé dire qu'il était le seul qui eût jeté quelques regards favorables sur les muses, lorsqu'il venait de succéder à Titus, qui avait été surnommé *les Délices du genre humain*, précisément à cause de ses nombreuses libéralités, surtout envers les lettres, qu'il aimait et qu'il a lui-même cultivées ?

C'est donc une grande question pour les commentateurs de reconnaître à qui ces éloges ont été adressés. Dusaulx a dit avec raison que le caractère personnel de Juvénal répugne à la honte qui le flétrirait s'ils étaient offerts à Domitien ; et les principaux commentateurs, Juste Lipse et Saumaise parmi les anciens, et Dodwel surtout parmi les modernes, ont reconnu, en examinant avec soin le texte de chaque satire, qu'aucune d'elles n'a été composée sous le règne de Domitien.

Quelques-uns ont appliqué ces éloges à Trajan, et Dodwel les croit offerts à Adrien.

Il est malheureusement vrai qu'un écrivain s'est honteusement distingué par ses flatteries aux pieds de Domitien. C'est Martial, et tous ses éloges demandaient l'aumône.

Quoi qu'il en soit, il en résulte que l'histoire tout entière approuve l'indignation et les attaques de Sulpicia contre Domitien, et que Juvénal ne les a nullement réprouvées ni contredites.

SATIRE DE SULPICIA

SATIRA SULPICIÆ

Musa, quibus numeris heroas et arma frequentas,
Fabellam permitte mihi detexere paucis.
Nam tibi secessi, tecum penetrale retractans
Consilium.

Quare nec carmine curro phalæco,
Nec trimetro iambo, nec qui pede fractus eodem
Fortiter irasci didicit, duce Clazomenio.

Cetera quin etiam, quot denique millia lusi,
Primaque Romanas docui contendere Graiis,
Et salibus variare novis, constanter omitto :
Teque, quibus, princeps et facundissima calles,
Adgredior : precibus descende clientis et audi.

SATIRE DE SULPICIA

O chantre des héros, des combats et des armes,
Permets que j'ose ici te confier mes larmes;
Je viens seule afin d'être en secret avec toi.
Je pense, je médite; ô Muse, inspire-moi.

Je quitte le phaleuc à la course légère,
Et l'iambe timide et l'iambe colère,
L'un qui plaît aux amours, et l'autre dont l'ardeur
Servit dans Clazomène un poëte en fureur.

Je fais plus : n'ai-je pas, défiant la satire,
D'une chaste critique armé ma noble lyre?
J'y renonce, aspirant à de plus vifs accents :
O Muse! écoute-moi : je t'invoque : descends!

Dic mihi, Calliope, quidnam pater ille deorum
Cogitat? an terras et patria sæcula mutat?
Quasque dedit quondam morientibus eripit artes?
Nosque jubet tacitos et jam rationis egenos
Non aliter primo quam cum surreximus ævo
Glandibus et puræ rursus procumbere lymphæ?

An reliquas terras conservat amicus et urbes;
Sed genus Ausonium Romulique exturbat alumnos?

Quid reputemus enim?

Duo sunt quibus extulit ingens
Roma caput, virtus belli et sapientia pacis.

Sed virtus agitata domi et socialibus armis,
In freta Sicaniæ et Carthaginis exiit arces,
Ceteraque imperia, et totum simul abstulit orbem.

Deindè, velut stadio victor qui solus Achæo
Languet et immota secum virtute fatiscit:

Calliope, apprends-nous quel est l'ordre suprême :
Le roi des dieux veut-il briser la terre même ?
A-t-il marqué le terme aux siècles des mortels ?
Ou doit-on seulement revoir ces jours cruels
Où, courbé sur le sol, nourri de glands sauvages,
L'homme ne s'abreuvait qu'au bord de nos rivages ?

A qui Rome, en effet, dut-elle sa grandeur ?
Mais à qui donc dut-elle ensuite son bonheur ?
Rome naquit au sein de la guerre civile ;
Puis, en domptant Carthage, envahit la Sicile.
C'est de là qu'elle osa, sous les climats divers,
S'attribuer le droit d'asservir l'univers ;
Et les peuples soumis étaient fiers d'être esclaves.

Est-ce à dire que nous, braves vainqueurs des braves,
Aujourd'hui sans rivaux, maîtres du monde en paix,
Nous ne jouirons pas de nos propres bienfaits ?

Déjà nous avons su nous gouverner nous-même,
Et sous les douces lois de la raison suprême,
Nous étions glorieux !

Rome, semblable alors,
Après tant de combats, de luttes et d'efforts,
A l'athlète vainqueur resté seul sur l'arène,
Dont le char radieux lentement se promène

Sic itidem romana manus contendere postquam
Destitit, et pacem longis frenavit habenis,
Ipsa domi leges et Graja inventa retractans,
Omnia bellorum terra quæsita marique
Præmia consilio, et molli ratione regebat.
Stabat in his neque enim poterat constare sine ipsis :
Aut frustra uxori mendaxque Diespiter olim,
« Imperium sine fide dedi, » dixisse probatur.

Nunc igitur qui res romanas imperat inter,
Non trabe, sed tergo prolapsus, et ingluvie albus,
Et studia et sapiens hominum nomenque genusque
Omnia abire foras atque urbe excedere jussit.

Quid facimus? Grajos, hominumque reliquimus urbes
Ut romana foret magis hic instructa magistris.

Nunc, Capitolino veluti turbante Camillo
Ensibus et trutina Galli fugere relicta.

Aux applaudissements des nobles spectateurs,
Rome alors reposait dans ses vastes splendeurs.
Elle avait appelé les beaux-arts de la Grèce,
Et soumettait sa force aux lois de la sagesse ;
Nous la bénissions tous.

Roi des dieux, tu disais :
« L'empire des Césars doit durer à jamais. »

Et voilà qu'un tyran qui vieillit avant l'âge,
Affaissé sous l'horreur des Romains qu'il outrage,
Vient proscrire nos arts et chasse nos amis,
Les sages, les savants, que nous avions admis
A l'honneur d'enseigner notre belle jeunesse.

Nous n'avons plus d'asile ouvert à la sagesse ;
Et nos maîtres, forcés, pour conserver leurs jours,
De fuir loin de nos murs, ont brûlé les discours
Qu'avaient tant applaudis nos enfants dans l'école.

Quel contraste ! Ils ont fui jadis du Capitole,
Les Barbares, devant Camille et nos soldats.

Sic nostri palare senes dicuntur, et ipsi
Ut ferale suos onus extirpare libellos.

Ergo Numantinus Libycusque erravit in isto
Scipio, qui Rhodio crevit formante magistro,
Cetera et illa manus bello facunda secundo,
Quos inter Prisci sententia dia Catonis
Scire adeo magni fecisset, utrum ne secundis
An magis adversis staret romana propago ?

Scilicet adversis.

Nam quum defendier armis
Suadet amor patriæ, et captiva penatibus uxor ;
Convenit, ut vespis, quarum domus arce Monetæ,
Turba rigens strictis per lutea corpora telis.

Ast ubis apes secura redit, oblita favorum
Plebs materque una somno moriuntur obeso.
Romulidarum igitur longa et gravis, exitium, pax.

Aujourd'hui c'est à nous à nous dire tout bas :
« Nous sommes les vaincus. » O Romains de notre âge,
Vous, les fils des héros de Numance et Carthage !

Déjà notre ancien, le sublime Caton,
A du peuple assemblé consulté la raison :
« Amis, » s'écria-t-il, « chacun de nous demande
Si Rome en résistant ne devient pas plus grande
Au sein de nos revers qu'au milieu des succès. »

Aujourd'hui plus de doute.

Admirez nos regrets !
L'amour de la patrie anime nos familles ;
Nous sommes tous unis. Nos femmes et nos filles
D'un héroïque élan se pressent en nos bras,
Aspirant à nous suivre aux plus nobles combats.

C'est l'essaim qui bourdonne et des monts va descendre ;
Les dards sont hérissés et nous devons attendre.
Ah ! déjà dans les cœurs les courages sont prêts
Rome s'éteindrait trop dans une longue paix.

Hoc fabella modo pausam facit.

Optima post hac
Musa, velim, moneas, sine qua mihi nulla voluptas
Vivere, uti quondam Lydus dum Smyrna peribat,
Nunc itidem migrare velis. Vel denique quid vis
Ut dea, quære aliud. Tantum romana Caleno
Mœnia, jucundos pariterque adverte Sabinos.

Hæc ego. Tum paucis dea me dignarier infit :

Pone metus æquos, cultrix mea. Summa tyranno
Hæc instant odia, et nostro periturus honore est.
Nam laureta Numæ, fontesque habitamus eosdem,
Et comite Egeria ridemus inania cœpta.

Vive, vale, manet hunc pulchrum sua fama dolorem.
Musarum spondet chorus, et Romanus Apollo.

Mais cessons les discours.

O Muse protectrice !
Veux-tu que Smyrne existe et que Rome périsse?
Tu protéges l'Asie et tu lui rends les arts.
Que nos savants aussi rentrent dans nos remparts !
Ramène-moi l'époux qui m'a toujours chérie :
Rends ce digne Romain à sa noble patrie.

A ces mots, Calliope a, dit-on, répondu :

« Ne crains rien, le tyran déjà même est perdu;
L'homme meurt, mais les arts, ils sont impérissables.
Crois que la Providence atteint tous les coupables;
Elle a chéri Numa, roi sage et généreux;
Mais la mort des méchants venge les malheureux.
Vois déjà le tyran trembler quand tu l'accuses;
Vois s'unir à tes pleurs le chœur entier des Muses.
Espère et calme-toi : c'est assez le punir;
Les chants de ta douleur vivront dans l'avenir. »

SATIRE

IMITÉE

DE LA 4me DE SALVATOR ROSA

SALVATOR ROSA

Salvator Rosa naquit dans le village de Renella, à deux milles de la ville de Naples, en l'année 1615. Il était fils d'un cultivateur, et son père occupait un petit emploi de géomètre garde-notes des revenus de la paroisse.

Dès son enfance, il fut placé au séminaire, à Naples, où il fut élevé, instruit, et il y fit toutes ses études, jusques au delà de la logique. Il y apprit donc assez pour les relations ordinaires de la société, surtout de la société d'artistes à laquelle on le destinait.

Il a pris les premières leçons de dessin de son oncle Paolo-Greco et de son beau-frère François Franzone, qui étaient peintres l'un et l'autre; mais

peu après il étonna par ses progrès deux autres peintres plus renommés, Jean Lanfranc et Daniel Falcone, qui lui donnèrent des leçons et aussi des secours généreux dont il avait grand besoin, car son père étant mort à cette époque, il était resté avec sa mère dans une grande pauvreté. Aussi travaillait-il avec un zèle ardent, et il parcourait les campagnes, portant un nombre immense de dessins et de paysages qu'il vendait de village en village au plus bas prix.

En même temps son caractère se développait. Il fut dès sa jeunesse très-vif et très-ardent, il apprenait tous les arts avec une égale facilité. Il fut graveur, peintre et sculpteur; il a été aussi musicien et poëte; mais il était en même temps un jeune homme plein d'esprit et très-mordant. On peut dire qu'il était de son naturel vraiment satirique.

Un jour, les peintres de Rome avaient refusé de recevoir dans l'académie de Saint-Luc un jeune peintre parce qu'il pratiquait la chirurgie; il blâma vivement ses confrères; il leur dit qu'ils devaient, au contraire, le recevoir bien vite pour qu'il vînt raccommoder les membres qu'ils estropiaient chaque jour dans leurs tableaux.

Il porta la gaieté plus loin, surtout au temps du carnaval. Il se lia avec d'autres jeunes gens du même caractère, et ils formèrent une troupe de comédiens masqués dont il était le chef, le poëte et l'orateur. Il avait pris le nom de Formica. Tous ensemble ils parcouraient les places publiques, attiraient le peuple par des lazzis et représentaient des petites comédies qu'ils improvisaient.

Mais au milieu de cette vivacité piquante, il savait pourtant s'appliquer aux différents arts qu'il cultivait. Il faisait surtout avec un grand talent les paysages, et il méprisait assez les peintres de portraits. Il était cependant lié d'une sincère amitié avec un jeune camarade d'études nommé Lorenzo Luigi, qui s'était appliqué surtout aux portraits. Un jour que son jeune ami avait reçu la demande d'un véritable tableau, Salvator s'aperçut qu'il s'en tirait assez mal; il prit sur-le-champ ses pinceaux et dessina un charmant paysage; l'autre lui fit sur-le-champ son portrait, et cet heureux échange entre ces deux jeunes amis fut très-applaudi.

Cette préférence que Salvator donna au paysage lui a réussi; on est bien d'accord qu'il a excellé surtout dans ce genre. Toutefois, on a conservé de

lui des esquisses et des caprices pittoresques des plus gracieux, et aussi quelques beaux tableaux de marine. Il a bien peint les animaux, il a fait aussi plusieurs grandes batailles où l'on remarque au premier plan les plus belles figures de soldats. Cependant, les portraits des voleurs qu'il a placés dans ses plus grands paysages sont regardés encore comme les plus parfaits, et dans ces tableaux-là on remarque avec une véritable admiration le feuillé de ses arbres, qui est extrêmement léger, et, en terme de peinture, très-spirituel. D'Argenville dit qu'on y trouve une liberté de pinceau inimitable, un feu surprenant et des roches admirablement bien touchées. En effet, on doit dire qu'en ce genre aucun peintre ne l'a jamais surpassé.

Mais on fait quelques reproches à ses tableaux d'histoire; toutefois, on l'excuse à cause de la rapidité avec laquelle il travaillait. Il commençait quelquefois le matin un tableau de moyenne grandeur et le finissait le même jour. Il en résultait qu'il travaillait plus rarement et s'adonnait beaucoup à ses plaisirs. On reconnaît que sa vie a été souvent turbulente, et même elle a été, une fois au moins, très-fortement agitée politiquement. En 1647, il

était âgé de trente-deux ans; il se rendit à Naples aussitôt qu'il apprit la révolte du peuple. On dit que les Napolitains étaient alors chargés d'impôts excessifs. Ils se soulevèrent et prirent pour chef un marchand de poissons nommé Masaniello. Salvator et son beau-frère Franzone réunirent leurs amis ou plutôt leurs camarades, ceux qui prenaient part à ces amusements bruyants auxquels ils s'étaient livrés jusqu'alors très-innocemment. Cette fois ils formèrent une troupe, mais ce n'était plus pour jouer des petites pièces libres et gaies, et exciter les ris du peuple. C'était une véritable troupe d'assassins qui parcouraient les rues de Naples, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontraient, allant les chercher dans les maisons où ils se cachaient, et n'en épargnant aucun. Franzone était le commandant en chef, et on a peu parlé de Salvator, ce qui prouve qu'il ne prit pas autant de plaisir à ces actes sanguinaires qu'aux représentations grotesques du carnaval de Rome.

Masaniello avait accepté cette troupe avec empressement lorsqu'elle était venue se joindre à lui; il en avait fait ses plus dévoués partisans. Mais aussitôt que, par un heureux hasard, Masaniello

fut tué, il y eut une soumission momentanée; Salvator en profita pour quitter Naples, et quand la révolte recommença, il n'y retourna pas. Les vrais patriotes napolitains n'ont pas vu avec plaisir le duc de Guise, un étranger, un Français, venir s'emparer du pays en feignant de protéger sa liberté. Il est certain que Salvator n'a pas servi sous les Français ; il a continué ses peintures à Rome.

Il travaillait avec beaucoup de générosité et de désintéressement.

Un amateur, dit-on, lui marchandait un jour un de ses plus beaux tableaux, et revenait sans cesse à lui demander son dernier prix. Mais à chacune de ses instances, Salvator répondait par un prix plus élevé. L'amateur s'en étonna et lui en exprima sa surprise et son déplaisir; lui aussi s'en fâcha très-vivement, et sur-le-champ creva sa toile, la déchira et détruisit le tableau qui avait été vanté comme un de ses meilleurs.

On cite aussi de Salvator quelques plaisanteries dont quelques-unes sont fort innocentes :

Un jour qu'il essayait un morceau de musique sur un très-mauvais piano : « Allons, dit-il, je

veux, en le quittant, le faire valoir cent écus! » Il peignit à l'instant même et en un instant sur son bois une esquisse charmante, et le piano fut aussitôt vendu cette somme.

Mais il fit, dit-on, des moqueries plus sérieuses et plus fâcheuses. A force de railleries piquantes contre ceux des jeunes artistes qui ne lui plaisaient pas, il y eut des plaintes nombreuses portées à la police contre lui. Il fut décerné une ordonnance de prise de corps pour l'arrêter. Elle allait être sévèrement exécutée, sans l'intervention, dit-on, des princes les plus puissants. En effet, Alexandre VII était pape alors, et son frère aîné, Mario Chigy, était gouverneur de Rome. L'un et l'autre aimaient les lettres et les arts et protégeaient les artistes et les savants. On a du pape Alexandre VII des poésies qui ont été recueillies et publiées avec un grand luxe, par l'ordre de Louis XIV, l'année même de l'avénement d'Alexandre Chigy au trône pontifical.

Mais c'est à présent que je dois parler des poésies de Salvator, car il est bien probable que ce sont elles qui lui ont attiré la haine et la ven-

geance de ses camarades d'études et de ses émules ou rivaux d'arts et de talents.

Il a composé des sonnets et diverses pièces de poésie légère que je ne connais pas. Un seul sonnet est dans mes mains; c'est celui dans lequel il se moque de ceux qui ne voulaient pas croire qu'il fût poëte, parce qu'il était peintre.

Ce fut en effet encore là un événement de sa vie. On répandit qu'il avait acheté ses satires; on nomma les personnes, mais on a pris les vrais moyens pour réfuter cette calomnie, les témoignages de la famille Maffei et de tant d'autres qui les lui ont vu composer, et les manuscrits tout entiers de son écriture et chargés de ses nombreuses ratures, que l'on a conservés soigneusement après sa mort.

Mais il a aussi composé six satires, et on ne publie pas six satires contre son siècle sans y mêler des portraits des hommes de son temps et sans y censurer des vices qui sont la plupart existants à toutes les époques, ce qui suffit pour mécontenter les écrivains et les magistrats, et même les simples hommes de la cour intriguant au sein de

la haute société et qui ont assez de pouvoir pour se venger.

Il me semble évident que Salvator a mérité ces haines et il les a encourues, je crois, moins même qu'il ne les méritait. Car il a passé tranquillement et fort agréablement sa vie à Florence, quand il lui a plu de quitter Rome.

Mais il avait fait pendant ses plus beaux jours des satires en tableaux en même temps qu'il en composait en vers. Deux surtout ont été fort célèbres; l'une est intitulée *la Fragilité humaine*, l'autre *la Corne d'abondance*.

Le premier représente une jeune fille couronnée de roses assise sur un globe de verre. Cette première idée caractérise parfaitement la fragilité humaine. Mais il faut convenir que le reste du tableau n'est pas gracieux. La jeune fille tient sur ses genoux un enfant au teint pâle. La mort, avec ses ailes déployées, est assise à ses côtés et lui fait écrire sur un tableau la loi de la vie humaine. Les paroles sont :

La naissance est une peine, la vie est un travail, la mort est une nécessité.

Deux autres enfants jouent aux pieds de la mort ; l'un souffle dans un tube et lance dans l'air des bulles de savon, l'autre met le feu à des étoupes qui pendent d'une quenouille, s'allument rapidement et s'éteignent promptement. C'est toujours l'idée de la brièveté de la vie qui domine dans ce tableau. Mais on pouvait y trouver une satire de la papauté. Car c'était un usage à Rome, parmi le peuple, d'allumer sur les places publiques des feux d'étoupes, à chaque avénement d'un nouveau pape, et l'idée de cette vieille coutume était sans doute de se moquer des choix de vieillards qui se succédaient si rapidement sur le trône pontifical. Ce tableau appartint au cardinal Chigy, frère d'Alexandre VII.

Le second tableau représente la fortune tenant en ses mains la corne d'abondance pleine des plus riches trésors. Mais on voit rassemblés au-dessous d'elle toutes sortes d'animaux : un âne, un porc, un loup et un renard y figurent au premier rang. Un bœuf et un mouton sont derrière eux. Un oiseau de proie plane au-dessus d'eux, et un hibou est tapi dans un coin. L'allégorie y indique de toutes parts que la fortune verse au hasard et sans choix ses dons sur tous les animaux, et même aussi sur les

hommes, et que les plus favorisés sont ceux qu méritent le moins de l'être. Aussi en résulte-t-il que l'âne foule sous ses pieds des guirlandes de lauriers, des livres, des pinceaux et des palettes de peintres, que le porc tient entre ses pattes sales des guirlandes de roses et se vautre sur un grand nombre de perles éparses, et il en ressort dans ce tableau cette pensée dix fois répétée que la fortune dispense ses trésors à ceux qui en sont le moins dignes. Cette allégorie satirique de Salvator appartint à son plus cher ami, Carlo de Rossi.

On sait que ce sont ces deux tableaux qui ont soulevé contre lui le plus d'irritation. Il y avait même, dit-on, des anecdotes de la vie privée de quelques grands seigneurs romains et de plusieurs peintres renommés qu'il avait rappelées dans les figures, les attitudes et les attributs de plusieurs personnages. Le public fut ému, des rassemblements sur les places publiques furent ameutés contre lui. Il fut obligé de se cacher, car le peuple voulait l'arrêter pour le conduire en prison. Il se hâta de publier et de distribuer, en grand nombre d'exemplaires, une déclaration par laquelle il affirmait qu'il n'avait voulu représenter que les pensées

morales de la fragilité de la nature humaine et de l'inconstance de la fortune aveugle, sans aucune application aux personnes.

Toutefois il fut obligé de prendre une résolution plus forte, celle de quitter Rome. Mais s'il avait excité contre lui un grand nombre d'irritations, il s'était fait aussi de bons amis qui le sauvèrent. Aussitôt qu'on le vit en péril à Rome, on s'empressa de s'adresser à la cour de Toscane. Les amis qu'il avait à Florence le présentèrent, le protégèrent, et il obtint sur-le-champ une des charges du service du palais. On dit que la bonne grâce, la gaieté et les prévenances aimables pour toute la noblesse, ainsi que pour les savants, les hommes de lettres et les artistes, qu'il déploya dès son admission dans cette haute société, lui firent contracter à l'instant même un grand nombre d'amitiés intimes qui furent sincères et constantes.

Il s'établit sur-le-champ très-franchement en demeure fixe à Florence, et sa maison devint l'hôtel des muses, de l'érudition et des plaisirs. Il y avait chez lui chaque semaine plusieurs réunions entre les savants, les littérateurs et les artistes, et elles

étaient toujours animées par des conversations intéressantes.

Mais quand on vit qu'on avait réussi à traiter dans ces conférences des sujets importants et des discussions ingénieuses et spirituelles, on en forma une académie, que l'on nomma *I Percossi*. On rédigea pour elle des statuts, et on ajouta aux assemblées ordinaires des représentations extraordinaires de drames burlesques, où chacun des acteurs adoptait un caractère particulier propre à amuser un public nombreux. Ils prirent une salle de spectacle qui existait dans le palais du cardinal de Toscane, et qui se nommait le Casino San-Marco. Ils ne traitaient dans ces comédies que des sujets gais, moqueurs et satiriques. C'était toujours l'esprit mordant de Salvator qui dominait. Chaque acteur avait pris le nom d'un rôle grotesque. Salvator avait celui de Pascariello, valet napolitain. Il imitait plaisamment les attitudes et les allures d'un de ces complaisants serviteurs d'hôtel, toujours prêts à encenser les voyageurs généreux.

Salvator rencontra pour ces représentations un acteur qui fut très-renommé. Un négociant riche de

Bologne, nommé Francisco Maria Agli, quoique âgé de soixante ans, voulut venir à Florence et jouer lui-même un rôle particulier. Il choisit celui du docteur Graziano, dans lequel il excella. Il régla ses affaires de commerce de manière à quitter Bologne pendant trois mois chaque année, et les passa à jouer à Florence les farces les plus grotesques. Salvator et lui, surtout lorsqu'ils étaient ensemble sur la scène, étaient couverts d'applaudissements et interrompus sans cesse par les longs rires du peuple florentin, qui était renommé comme le plus gai et le plus spirituel de l'Italie.

On vivait donc très-agréablement et très-richement chez Salvator; chacun des académiciens payait une cotisation, mais il supportait lui-même la majeure partie des dépenses volontairement, parce qu'il avait acquis, malgré son désintéressement, une grande fortune par la vente de ses tableaux aux princes, aux rois, aux empereurs et aux papes.

On dit encore que cette académie réunissait ses membres, une fois chaque semaine, en un festin splendide qui était renommé par la délicatesse de ses mets et plus encore par l'originalité des nou-

velles inventions. Il était de règle qu'il n'y en eût pas un sans une découverte dans l'art du gourmand, mais de même on devait, à la fin de chacun d'eux, présenter un tableau nouveau d'un peintre et une pièce nouvelle d'un poëte.

Je ne veux pas m'arrêter sur les nombreux détails de ces festins qui remplissent l'histoire de la vie de Salvator, où tout, on peut le dire, était changé à la vue, au goût et à l'esprit, où l'historien déclare que c'était merveille de voir comme tous les palais étaient trompés et satisfaits, et tous les arts embellis et enrichis de quelques productions charmantes.

Salvator passa neuf années à Florence dans cette société d'amusements et de plaisirs ingénieux. Il était, disait-on, le maître de l'art, cher à ses amis, utile à tous ; mais las enfin de tant de mouvements, de travaux d'esprit et de plaisirs à satiété, il se retira tout à coup et quitta Florence pour aller à Volaterra se renfermer auprès d'une famille amie, celle des Maffei, avec lesquels il vécut, dit-on, dans la plus douce cordialité.

Alors encore il eut besoin de se faire des jour-

nées fatigantes pour calmer ses nerfs et son énergie naturelle. Il allait tous les matins, en se levant, deux heures à la chasse, et en rentrant, il était alors capable d'écrire, de lire et de composer, ou de peindre à son aise et avec calme jusqu'à l'heure du dîner. A ses repas, il se retrouvait toujours avec la conversation agréable de quelques littérateurs.

Mais l'hiver, à Volaterra, il fit encore des comédies, et les joua. Il avait créé pour lui-même un nouveau personnage, celui de Patacla, qui était aussi un valet, mais un de ces valets pleins d'esprit, d'astuce et de finesse, qui trouvent toujours des maîtres à tromper.

Au surplus, il est certain que ses amusements ne lui ont jamais fait oublier ni abandonner la peinture.

Il avait acquis une réputation si élevée et si étendue, qu'il recevait continuellement des commandes de tableaux qui lui étaient payés très-cher, et il amassa sans peine une fortune qui devint très-considérable.

On recherchait tellement ses moindres esquisses,

qu'il fit encore une dernière entreprise. Il avait terminé ses satires en vers, il voulut alors dessiner et peindre une suite de satires en tableaux, en disant que la dernière satire serait son portrait à lui-même.

Il avança beaucoup dans ce grand travail, mais il se vit arrêté par une hydropisie, et cette maladie fit promptement de grands progrès. Il revint à Rome, et après six mois de souffrances sans soulagement, il se prépara à la mort sous les conseils du père François Baldovini, qui le décida entre autres choses à un mariage de conscience avec une femme qui avait passé un grand nombre d'années avec lui, chargée du soin de sa maison, et dont il avait eu deux fils. Il mourut peu de jours après ce mariage, le 15 mars 1673, agé de cinquante-huit ans. Il avait perdu un de ses fils. Ce fut Auguste, le second, qui hérita de toute sa fortune. Son corps fut exposé dans l'église Sainte-Marie-des-Anges; il fut enterré avec une grande pompe, et sa tombe fut ensuite ornée de belles statuettes de marbre tenant son portrait, au-dessous duquel on plaça une inscription qui portait qu'il n'avait pas eu d'égal, ni dans la peinture, ni dans

la poésie. Crescimbeni, dans son histoire des poëtes italiens, a réprouvé cette inscription comme excessive et exagérée.

Mais on a dit à ce sujet, comme une anecdote curieuse à recueillir, qu'elle a été composée par le père Oliva, célèbre général des jésuites ; et, certes, il est assez singulier que celui qui fut le plus sévère prédicateur du palais apostolique pendant la vie de quatre pontifes consécutivement, ait comblé de si grands éloges la mémoire d'un simple peintre, qui, dans sa vie intime, n'a jamais aspiré certainement ni à la commémoration d'un saint, ni même à aucune faveur des jésuites.

Salvator, comme je l'ai dit, a composé six satires :

La première sur la musique.
La seconde sur la poésie.
La troisième sur la peinture.
La quatrième sur la guerre.
La cinquième, intitulée *la Babylonia.*
Et la sixième, *l'Envie.*

C'est la ville de Livourne qui lui a rendu un digne hommage en faisant imprimer avec un grand

soin, à Londres, ses poésies. Les éditeurs, Thomas Masi et Cie, lui ont rendu justice en disant qu'il avait acquis de son temps la réputation d'un poëte très-spirituel, autant que celle d'un excellent peintre, et ils ont dédié ses satires au marquis Manfredini, qui était à Livourne, en 1787, le protecteur des arts et des lettres.

On a gravé un charmant portrait de Salvator, peint par lui-même, à l'âge d'environ trente-six ans, dans l'attitude d'un homme assis devant un tableau, le pinceau à la main.

Après avoir exposé ainsi la vie de l'auteur de la satire qui m'a servi de guide, je dois dire quelque chose sur le sujet que j'ai traité.

On s'étonnerait si je présentais la question de la misanthropie sans parler de Molière; c'est un grand bonheur pour un littérateur de saisir une occasion de lui offrir un hommage. Je le lui présente en un seul mot : « Il est toujours et en tout notre maître à tous. »

Mais il faut dire aussi que dans cette admirable comédie, intitulée *le Misanthrope*, et qu'on peut, je crois, nommer à l'unanimité son chef-d'œuvre, il

n'a nullement traité le même sujet de la misanthropie que Salvator avait traité.

En effet, quel est le caractère d'Alceste? C'est d'être un homme tellement vertueux, qu'il voudrait que tous les hommes le fussent. Est-ce là détester les hommes? C'est, au contraire, les aimer trop. Alceste est donc réellement le plus violent philanthrope; on peut même dire que, tout en exagérant ses sentiments honorables, il comprend la vertu parfaitement pure, telle qu'elle doit être, et telle qu'il serait heureux pour les hommes qu'elle fût pratiquée par eux tous. Il est donc vraiment le meilleur ami des hommes.

Il est vrai qu'on trouve aussi, dans le caractère d'Alceste, qu'il s'irrite contre ceux qui ne réprouvent pas autant que lui les hommes vicieux. Il semble qu'il dise : « Je hais ceux qui méritent d'être haïs, et je hais aussi ceux qui ne méritent pas d'être haïs, parce qu'ils ne haïssent pas assez ceux qui méritent de l'être. »

Mais il n'en résulte pas moins qu'il ne les haïrait pas s'ils étaient vertueux et s'ils haïssaient autant que lui les hommes vicieux.

Ainsi je répète les deux titres que je lui ai

donnés : Alceste est le plus ardent philanthrope et le meilleur ami des hommes.

Timon est tout autre. Il ne compose pas avec le genre humain ; son parti est pris depuis longtemps ; la rupture complète est faite entre lui et les hommes. Alceste vit dans la société, il recherche les hommes pour les gronder ; Timon, au contraire, les a fuis dans les bois pour ne plus les voir. Il ne désire que la mort de tous ; il veut bien plus encore, il veut l'anéantissement à jamais, même de la forme humaine ; il veut la destruction de l'univers, en brisant en éclats le monde entier.

C'est là la haine, la vengeance, la passion portée à son plus haut degré. Il n'y a dans son cœur, dans son esprit et dans sa tête que cette seule passion, la haine. C'est là le misanthrope.

Maintenant j'abandonne Salvator Rosa et moi au jugement de nos lecteurs. Je déclare seulement que nous n'avons voulu, l'un et l'autre, aucunement adopter ce sentiment, ni en faire un système de philosophie, ni le recommander en pratique sociale. Je dis au contraire : Heureux ceux qui aiment les hommes ! Vertueux, honorables et di-

gnes d'être aimés, ceux qui emploient tous les instants de leur vie et toutes les forces de leur existence à les servir, à leur procurer toutes les douceurs, toutes les jouissances et tous les biens.

LA GUERRE ENTRE LES HOMMES

SATIRE

IMITÉE DE LA 4me DE SALVATOR ROSA

SALVATOR ET TIMON

SALVATOR.

O Timon ! lève-toi ! J'invoque un dernier chant [1] ;
C'est ton cœur indigné qui rend ton vers méchant [2].
Viens : c'est l'heure où ta voix, de rage toute pleine,
Doit retentir encor dans cette antique Athène,
Celle que tu fuyais au sein des bois déserts
Afin de vivre en paix loin des hommes pervers !

[1] Salvator appelle Timon pour mettre en scène le caractère du misanthrope, et pour discuter avec lui la grande question de la misanthropie.

[2] Facit indignatio versum. (Juvénal, *Satire* I, v. 79.)

TIMON.

Qui m'appelle? Qui donc honore ma colère?
Le sacrilége impur règne encor sur la terre.
Quel homme assez hardi vient prononcer mon nom?
Quel homme est si puissant qu'il ose aimer Timon?[1]

[1] Timon le Misanthrope fut ainsi nommé parce qu'il se vantait de haïr les hommes.

Il était Athénien; il naquit vers l'an 450 avant J. C. Il était, dit-on, triste, sauvage et toujours en colère. Il vivait seul. Il parut un jour caresser avec un peu d'affection Alcibiade enfant. On s'en étonna, et, sur-le-champ, il s'écria que cet enfant lui plaisait parce qu'il prévoyait qu'un jour il ruinerait la république.

On dit aussi qu'il alla un jour à l'assemblée du peuple, où il déclara à haute voix qu'il avait un figuier auquel plusieurs hommes s'étaient pendus, et qu'il invitait ceux qui voudraient les imiter à se dépêcher, parce qu'il avait l'intention de le faire abattre.

Salvator dit, de plus, que Timon a quitté Athènes pour aller vivre solitaire dans les bois, parce qu'il voulait fuir ce séjour de corruption.

On voit aussi, dans cette satire, combien les sentiments de haine des hommes, que Salvator prête à Timon, sont exagérés. Mais il a mis en regard, en opposition, un honnête homme, raisonnable et sage, qui développe les vrais sentiments religieux.

SALVATOR.

Je suis un simple fils d'une famille austère[1] ;
Je n'ai plus de parents, et ne fus jamais père ;
Je vis seul avec Dieu, sans crainte et sans regret ;
Je n'ai que moi pour maître, et que moi pour sujet[2].

Mais je suis un ami de la simple nature.
Invoquant le Dieu fort et sa lumière pure,
Je veux, sans offenser un seul concitoyen,
Être censeur du mal et conseiller du bien[3] !

[1] Salvator fait dire à Timon : « Qui m'appelle, et qui es-tu, toi qui as osé prononcer mon nom ? »

Il répond simplement : « Je suis un honnête homme, qui n'ai pas envie de richesses ni de faveurs. »

Ainsi, on voit qu'en Italie on regardait comme un homme rare un homme qui ne recherchait pas à tout prix les honneurs et l'argent. Dans cette multitude d'États, de tous côtés, en Europe, la corruption était donc aussi répandue qu'elle l'était à cette même époque en France, où c'était le règne de Mazarin.

[2] Voilà ce qui caractérise l'homme véritablement indépendant.

[3] C'est ici l'annonce du véritable satirique.

TIMON.

Ah! qu'entends-je? Est-ce donc un homme qui m'éveille?
En sommes-nous encore aux songes de la veille?
A peine Dieu créa le superbe univers,
Que l'homme fut impie, et coupable, et pervers[1].

[1] Il est facile de répondre à cette exagération. Toutefois, on doit dire que cette remarque est bien dans le caractère du misanthrope. Il est naturel que, dans son sens, il pense et fasse remarquer aux autres que le jour de la création a été, d'après la *Genèse*, suivi bien promptement des crimes de l'homme. Si on se reporte philosophiquement aux premiers jours du monde, et encore longtemps après, aux premiers siècles qui les ont suivis, et si on les compare à l'humanité actuelle en général, ne trouverait-on pas que nous valons mieux que nos ancêtres, et Pascal aurait donc raison d'avoir dit : « Le genre humain est un homme qui se perfectionne tous les jours. »

Mais il est donc naturel aussi que la haine de Timon commence aux premières fautes des hommes, à la première désobéissance à Dieu, à ce premier acte d'impiété qui a attiré sur Adam la punition d'être chassé du paradis.

Salvator devait donc rappeler cette première faute du premier homme. C'est ainsi qu'il donne à Timon des motifs apparents et spécieux pour servir de bases à sa misanthropie.

SALVATOR.

Oui, le ciel est si pur! Béni soit son empire[1]!
On voit tous les matins la nature sourire.
La douce et fraîche Aurore est un jeune Mentor
Dirigeant le Soleil dans son cours au front d'or.

Ces ministres de Dieu, dans sa magnificence,
Sont chargés des bienfaits de notre Providence.
Ils versent la rosée, et les germes naissants
Grandissent, fécondés par ses pleurs nourrissants.

Tout est créé pour l'homme : ombre, miel et dictame[2]
Et le blé, pain du corps ; et la paix, pain de l'âme[3].

[1] Salvator ne répond pas à la première injure de Timon contre l'homme, parce que la louange de Dieu doit être dite avant tout.

[2] Dictame, plante célèbre dans l'antiquité à cause de la vertu qu'on lui attribuait de guérir les blessures.

[3] N'est-ce pas là aussi ce qui complète le caractère gracieux de ce tableau, d'avoir réuni en deux vers les choses naturelles qui sont les plus nécessaires au bien-être de l'homme : l'ombre qui fait le plus doux abri, le miel la plus agréable nourriture et le dictame qui guérit les plaies, enfin le blé, la première conquête de l'homme, avec la paix, son premier besoin.

TIMON.

Tels sont les dons de Dieu : c'est le bel univers
Qui répand ses faveurs sur les peuples divers.
Mais, regarde, dis-moi : que font entre eux les hommes?[1]
Aucun de vous, vraiment, ne sait ce que nous sommes.

Aveugle mécréant, tu viens me rappeler
Au sein de cette foule, ardente à quereller,
D'hommes soumis au fort, près du faible intrépides,
Et qui sont sans amour et sont toujours perfides !

L'homme s'oppose en maître aux saintes lois de Dieu!
Lui-même il fait des lois ou de fer ou de feu;
Malfaisant et jaloux, il ne cherche qu'à nuire :
Il est fier de se battre, et se plaît à détruire.

Et le suprême honneur n'est-il pas dans les camps[2] ?

[1] Ici nous arrivons à la question misanthropique, question toute abstraite, toute philosophique, toute générale; c'est-à-dire qu'elle embrasse le genre humain tout entier, sans faire d'application à aucune nation, à aucune classe ni à aucun individu.

[2] Je constate encore ici que je ne m'élève contre aucune institution. Je place au premier rang l'établissement militaire comme le plus illustré.

SALVATOR.

Il est vrai que tantôt les peuples conquérants
Des peuples laboureurs vont ravager les terres ;
Tantôt les citoyens, les amis et les frères,
Les armes à la main, se déchirent entre eux !

Ce sont là du destin les lamentables jeux !
Ah! sans doute, toujours, je les blâme et déplore :
D'un siècle entier de paix je voudrais voir l'aurore [1].

[1] Je dois prendre la défense de la vérité : c'est là certainement le désir de chacun de nous, et c'est ainsi que parlent tous les hommes, excepté Timon.

Il est bien certain cependant que les guerres ont lieu sous l'influence des passions et quelquefois des erreurs et des préjugés, toujours en opposition et au détriment des intérêts véritables des peuples et des gouvernements.

Je rapporterai seulement ici la plaisanterie de Voltaire : « On a vu l'Espagne et l'Angleterre, dépensant chacune cent millions à se faire la guerre pour quatre-vingt quinze mille livres portées en compte.

» On a vu les nations, détruisant réciproquement le commerce pour lequel elles combattent.

» On a vu Rome donnant la bénédiction le même jour à deux armées ennemies. Enfin on voit trop souvent tout le monde criant la paix, la paix, et faisant la guerre à outrance. »

TIMON.

Et moi je suis content au sein de vos hameaux ;
Vos bergers sont soldats ; j'entends vos chalumeaux
Retentir des accents des trompettes guerrières ;
Et je vois les combats ensanglanter vos terres.

On ne voyait jadis sur le bord de nos mers
Qu'un triomphe sanglant peu digne de mes vers :
La vipère pendante au bec de la cigogne [1] ;
Devant elle souvent riait un vieux ivrogne.

On se bat aujourd'hui partout dans vos sentiers ;
La fureur et l'orgueil enivrent vos guerriers :
Plus les morts sous vos pas répandent leur fumée,
Et plus s'élève au ciel l'illustre renommée [2] !

[1] Il est à croire qu'il y avait alors au bord de la mer, près de Rome ou de Naples, et peut-être sur toutes les côtes de l'Italie, des cigognes allant à la chasse des serpents et des vipères, et Salvator les avait vues.

[2] On peut dire qu'il y a une juste aigreur satirique dans cette dernière pensée, car c'est trop souvent le désir d'acquérir une haute renommée qui porte les rois à déclarer la guerre et qui excite les ministres et les généraux à les y engager. A l'époque même où Salvator écrivait, on accusait Louis XIV et Louvois d'éprouver ce désir très-vivement.

SALVATOR.

Ne distingues-tu pas sous les arrêts du sort,
Parmi les rois guerriers, plus d'une digne mort ?
Et dans les derniers rangs tant de braves victimes,
Même en des corps flétris quelques âmes sublimes ?

On a vu chez les Grecs des peuples fraternels [1] ;
Tous ont été souvent injustes et cruels.
Tout à coup un oracle a prédit la victoire
Au Roi qui brillerait de la plus noble gloire.

Soudain Codrus s'élance en avant des guerriers ;
Il reçoit sur lui seul tous les traits meurtriers.
On voit que le front haut, sur son char il chancelle ;
Il tombe, et cette mort fait cesser la querelle.

Ainsi des fils de Dieu, réunis par milliers
Exprès pour s'égorger, sont réconciliés
Par le noble trépas d'un roi qui se dévoue ;
Et tu dois le bénir autant que je le loue [2].

[1] On disait dans l'antiquité que tous les peuples républicains devaient être frères. Cependant ces peuples-frères se sont souvent combattus les uns les autres.

[2] En effet on doit bénir Codrus autant que le louer, parce que sa mort a empêché la continuation des batailles sanglantes. Elle est une action bienfaisante autant que courageuse.

TIMON.

Ah! ce n'est là qu'un fait, qui même importe peu [1]!
La guerre est le ravage en la maison de Dieu.
De la création c'est l'ennemi posthume;
Il aime les combats où le sang coule et fume!

L'homme est grand, beau, robuste, intelligent et vif;
Patient dans le cœur et dans l'esprit actif;
Arrogant dans la tête et dans l'âme facile;
Aussi c'est un guerrier hardi, brave et tranquille!

Trente hommes ont rivé tout un peuple en leurs fers,
Le plus ingénieux de l'ancien univers!
Il est vrai, Thrasybule a fait tomber leurs têtes;
Mais lui-même, à son tour, à rêvé les conquêtes.

A peine de ces trente abolit-il les lois,
Qu'il fit par un décret un peuple entier de rois.
Cent mille Athéniens ensemble gouvernèrent:
C'est la guerre aussitôt qu'à Sparte ils déclarèrent [2].

[1] Sans doute le dévouement de Codrus est une belle action, mais Timon a raison. « Ce n'est là qu'un fait. »

[2] Ici il y a plus qu'un fait; il y a une leçon à tirer; on renverse les tyrans, on rend la liberté, et que produit-elle? la guerre, la mort des généraux et le massacre des sujets de deux peuples amis et voisins.

Thrasybule attaqua Sparte et tua son chef [1];
Puis la guerre entre amis se reprit derechef;
Et les amis de Sparte ont tué Thrasybule [2].
En vérité, la guerre est toujours ridicule.

On la voit même autour de nos puits mitoyens;
Où parmi les seaux d'eau, chacun reprend les siens
Avec la violence aux hommes naturelle [3];
Et comme un noble orgueil illustre la querelle!

Ainsi, maître ou sujet, toujours guerre et combats;
L'un n'aime jamais l'autre. On se dit : ce n'est pas
Un Grec, c'est un Persan! et jamais c'est un homme.
Celui-ci, qu'est-il donc? c'est... la bête de somme [4].

[1] Thérimaque, général des Lacédémoniens, tué sur le champ de bataille, 392 ans avant J. C.

[2] C'est seulement deux ans après qu'il eut tué Thérimaque que Thrasybule fut tué lui-même par les Aspendiens, alliés des Lacédémoniens, l'an 390 av. J. C.

[3] Cette comparaison des querelles pour des seaux d'eau avec la guerre entre les peuples est peu noble, mais elle arrive assez à propos quand on dit :

En vérité, la guerre est toujours ridicule.

[4] C'est assez vrai au moral. Combien l'homme ne porte-t-il pas de fardeaux? Sur le cœur, les amours et les chagrins; dans l'esprit, les songes et les illusions, et sur la conscience, combien d'autres?

SALVATOR.

As-tu donc oublié qu'il faut savoir souffrir
Afin de mériter avant que de mourir [1] ?

Mais nous savons aussi qu'il est des jours prospères;
Oui, Dieu dans son amour prend soin de nos misères,
Et déversant ses dons avec sa charité,
Compense biens et maux dans son égalité.

Ainsi dix ans de mal sont effacés sans peine.
D'autres fois les beaux jours ont précédé la gêne;
Et quand on a joui des charmes du printemps,
Ne peut-on de l'automne éprouver les autans?

Que dis-je? et notre esprit? croit-on qu'il se repose?
Ne se revêt-il pas et de noir et de rose?
Et quand on a subi les plus pénibles maux,
Un seul jour vient dorer tous nos anciens travaux.

Et notre cœur, notre âme? « Il est doux d'être aimée, »
Nous dit naïvement la femme accoutumée
Au tranquille bonheur des sincères amours :
Heureuse, si ce calme allait durer toujours !

[1] C'était là le principe adopté avec un enthousiasme si courageux par les martyrs dans les premiers siècles du christianisme.

TIMON.

Oui, c'est l'illusion qui nous tient dans ses chaînes.
Éteignez la lumière, ô cyniques d'Athènes [1],
Ne cherchez plus un homme ; il n'est plus de vrai jour,
La lanterne aujourd'hui s'éteint au fond du four [2].

Et quand la vérité ne dirige plus l'homme,
Lorsque les passions troublent Paris et Rome [3],
On n'a plus un abri pour se réfugier,
Quand on veut vivre en paix, rester juste et prier [4].

[1] Salvator dit : « Éteignez les lumières, cyniques d'Athènes, il est bien inutile de chercher un homme dans un peuple aussi corrompu. »

[2] La lanterne s'éteint dans le four était un proverbe italien.

[3] Salvator désignait sans doute la Ligue qui troublait la France, et la dispute du Jansénisme qui troublait Rome. Salvator était âgé de quarante ans lorsque Alexandre VII devint pape en 1655; on sait que ce pontife se signala par son zèle pour la foi. Il s'empressa d'approuver la bulle d'Innocent X contre les propositions de Jansénius et ce fut lui qui prescrivit le formulaire.

C'est alors que la France voyait Condé d'un côté et Turenne de l'autre, les princes Français unis aux Espagnols nos ennemis, contre le jeune Louis XIV notre roi. La paix ne fut faite qu'en 1659.

[4] On voit que le caractère de Timon est au fond toujours religieux.

Quand la guerre à grand bruit descend de nos collines,
Amenant sous ses pas le meurtre et les ruines;
En vain la foule court se cacher loin du camp,
Comme le cygne fuit devant le pélican[1].

En vain veux-je au galop de ma jeune cavale,
Échapper aux harpons[2] de la guerre infernale :
Les monarques vainqueurs, tous ardents, prompts, actifs,
Ont les ongles si longs qu'ils écorchent tout vifs
Les peuples écrasés sous le char de la gloire;
Puis ils vont à toi, Dieu[3] ! proclamer la victoire.

[1] Cette comparaison est de Salvator. Je ne sais pas s'il y avait alors dans les ménages, dans les campagnes ou dans les villes, beaucoup de pélicans effrayant et poursuivant des cygnes.

[2] Harpon est un mot très-français, inscrit dans le dictionnaire. Il désigne cette espèce de dard en fer avec lequel on accroche les gros poissons dans la mer et sur les côtes pour les tirer vers le vaisseau ou vers la terre et les amener à soi pour leur donner la mort. Ainsi la comparaison de Salvator avec les combats de la guerre dans les campagnes est parfaitement exacte.

[3] A toi, Dieu! *Te Deum!* qu'on chante après chaque massacre.

SALVATOR.

Ah! tu devrais au moins, plus juste envers les rois,
Reconnaître l'accord des mœurs avec les lois[1].

Les hommes sont partout les vrais tyrans des hommes,
Entre eux des droits fiscaux ils sont les économes;
En imposant l'amende, ils font leurs traitements;
Ils posent les délits et font les règlements.
C'est la nécessité qui force de les prendre :
Le droit de punir vient du droit de se défendre.

[1] Ce mot, l'accord des mœurs avec les lois, appliqué et entendu d'une manière générale, ne rappelle-t-il pas que les hommes qui gouvernent ne sont pas toujours coupables, même des mauvaises lois qu'ils proposent et qu'ils acceptent, parce qu'ils y sont trop souvent contraints par les erreurs populaires?

Quant à la guerre, les ovations militaires ne sont-elles pas suivies par le peuple avec enthousiasme; et les triomphes des batailles ne sont-ils pas célébrés plus encore par les écrivains que par les généraux ?

Enfin, quant aux lois et à l'administration de la justice, combien n'y a-t-il pas dans tous les temps des vexations légales entièrement inutiles, puisque ce sont les gouvernements eux-mêmes qui, après les avoir imposées et les avoir maintenues longtemps, les abolissent enfin?

TIMON.

Près des hommes ainsi les hommes alarmés!
Ils ne sont pas meilleurs quand ils sont désarmés!
Tu le vois!

Et partout c'est donc la guerre encore,
Même avant la naissance[1], et depuis notre aurore
Jusqu'au soir de la vie, et même après la mort[2].

Oui, guerre sur l'honneur au triste enfant du sort!
Guerre sur l'héritage au fils illégitime!
Bientôt, des passions et des hasards victime,
Guerre dans la famille au fils deshérité[3]!

[1] Oui, même avant sa naissance, l'enfant hors mariage est en guerre avec la société qui le prive de l'honneur des autres.

[2] Dans la vie, que d'intérêts en cause, et après la mort, que de disputes de successions et que d'attaques contre la mémoire!

[3] Un homme renommé pour sa bienfaisance, M. Jomard, propose l'enseignement obligatoire et demande quelle est la limite du droit de la famille. C'est le bien-être des enfants. Un père n'a pas le droit de tenir ses enfants dans l'ignorance et l'abjection.

Guerre ensuite entre nous : l'orgueil, s'il n'est flatté [1],
La jalousie, en prise avec la perfidie !
Vivant, la médisance, et mort, la calomnie.

En un mot, regardez : tout le monde se bat ;
Chacun veut seulement illustrer son débat !
C'est la vie [2].

[1] On a reproché au duc de La Rochefoucauld d'avoir attaché trop d'importance à l'amour-propre.

Il est vrai qu'il a été frappé de la pensée que l'amour-propre, quel que soit son nom, c'est-à-dire, que la vanité, l'orgueil, la suffisance ou le dédain et l'insolence, sont très-puissants dans les relations sociales ; mais n'est-ce pas vrai ?

En outre, il faut remarquer que c'était dans le dix-septième siècle qu'il écrivait, dans le siècle qui a porté le nom du roi le plus vaniteux qui ait existé ; et on peut prouver que la nation française était elle-même à cette époque au plus haut degré de son amour-propre.

Racine a dit très-naïvement : « Nous sommes en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. »

[2] Oui, c'est là toute la vie ; et c'est donc toujours l'amour-propre.

SALVATOR.

Oui, je sais que les hommes sont frères,
Quand ils gagnent ensemble aux ventes de leurs terres;
Mais qu'au premier revers d'un coup de vent jaloux,
Nous cessons à l'instant d'être indulgents et doux.

L'un n'est-il pas avare et l'autre trop avide!
Nous n'avons pas toujours la justice pour guide,
Et souvent sur ses yeux nous tirons le bandeau,
Pour oser en secret abaisser un plateau [1].

Je conviens que le siècle a trop peu de scrupules.
Les sages aujourd'hui paraîtraient ridicules!
Et dès longtemps partout on rencontre, dit-on,
Beaucoup de Clodius et pas un seul Caton [2]!

Mais vois réellement, Timon, ce que nous sommes.
Je pense comme toi : nous aimons peu les hommes,
Mais nous les recherchons, nous avons besoin d'eux...

[1] La justice a pour attributs un bandeau avec lequel on cherche quelquefois à l'empêcher de voir ce que l'on fait d'inique, et une balance dont on cherche souvent à faire baisser un plateau en sa faveur. Telle a été la pensée du satirique.

[2] C'est un vers de Salvator exactement rendu.

TIMON.

Oui, surtout, aimez-les : vous les connaîtrez mieux.

Voyez : vous êtes calme, et votre porte est close !
Heureux l'ermite seul ! mais en vain il repose ;
En vain se cache-t-il ? N'a-t-il pas des voisins ?
N'a-t-il pas des parents et des tendres cousins[1] ?

Avez-vous vu jamais des liens irruptibles[2] ?
Ou deux associés qui soient indivisibles ?
Quel est celui qui dit en tirant le cordon :
Ici, c'est en ami que j'entre en la maison ?

[1] On voit que partout Salvator a voulu que Timon attaquât tous les liens sociaux sans en respecter un seul, pas même les plus nobles sentiments de la famille. Mais il est vrai que ce n'est qu'ainsi que le caractère du misanthrope se développe tout entier.

[2] J'emploie irruptible pour signifier qui ne peut pas être rompu. Je crois que c'est une juste expression dans sa véritable signification. Mais j'avoue franchement qu'elle n'est point dans le dictionnaire de l'Académie ni dans aucun autre, et que je suis le seul qui l'ait employée. Eh bien, je demande humblement son adoption.

Ouvrez vos deux battants : que d'hommes vous accourent!
Mais souffrez : dites-moi quels sont ceux qui secourent?
Point de frère au malheur ! Sans dots point de maris !
Vous aimez tout le monde et n'avez point d'amis.

Aussi dans vos salons regardez-vous vous-même :
On dit que c'est toujours la vérité qu'on aime :
Mais nul des deux n'a tort et tous deux ont raison;
C'est là causer.
Et puis, vienne la trahison !
Eussiez-vous de Lucile[1] emprunté la lunette,
Vous ne trouverez pas de conscience nette.
Voyez la femme unie au roi lion du sphinx[2];
Glace opaque partout devant les yeux du lynx[3] ;
Et les hommes n'ont pas la poitrine de verre.

Ainsi toujours trompés, trahis ! toujours la guerre.

[1] Lucilius, poëte satirique. Salvator lui attribue une lunette, ce qui signifie sans doute une vue perçante pour lire dans les cœurs.

[2] Le sphinx était un monstre imaginaire, composé du visage et du sein d'une femme, et du corps et des ongles du lion, ce qui figure la femme perfide qui attire avec la grâce et la beauté, pour livrer la proie au lion qui la déchire et la dévore

[3] Salvator dit qu'on ne verrait rien dans le cœur d'un homme, quand même on aurait la vue du lynx, parce que la poitrine d'un homme n'est pas de verre.

Oui, je vous hais, mortels, et j'aime à vous haïr[1] !
Aussi dans les combats, j'aime à vous voir mourir.
C'est là que je contemple avec délice une âme
Exhaler le soupir de sa dernière flamme[2].

[1] « Oui, je vous hais et j'aime à vous haïr. » Il me semble que ce vers fait frissonner et que le contraste j'aime à vous haïr, est d'un grand effet.

Il est encore bien fortifié par le vers suivant : « J'aime à vous voir mourir. »

[2] Timon, dans Salvator, va plus loin encore, puisqu'il suppose qu'il habitera après sa mort une plage solitaire dans les enfers, d'où il pourra voir arriver les âmes condamnées aux tourments, et que ce sera là son plaisir dans la vie future.

Ce qu'il est curieux de remarquer, c'est que Voltaire s'est servi de Timon comme Salvator :

« Dieu merci ! j'ai brûlé tous mes livres, m'a dit hier Timon. Ce sont les corrupteurs du genre humain ; les sciences sont le plus horrible fléau de la terre : sans elles, nous aurions vu durer toujours l'âge d'or. Je renonce à tous les pays où les arts sont connus. »

Il ajouta : « Vous conviendrez que l'industrie donne à l'homme de nouveaux besoins. Ces besoins allument les passions et les passions font commettre tous les crimes. »

» Ainsi je vis que cet homme avait commencé par haïr l'abus des arts et qu'il était parvenu à haïr les arts eux-mêmes. »

SALVATOR.

Épargne-nous, de grâce : on entend des grondeurs,
Timon, contre la vie impatiens plaideurs,
Lui reprocher leurs maux ; mais on veut toujours vivre ;
Et lorsque nous craignons que la mort nous délivre
De ces malheurs fâcheux qu'on éprouve souvent,
Nous appelons bien vite un médecin savant,
En hâte nous buvons la potion amère,
Et, mains jointes, tout bas, nous faisons la prière[1].

[1] Cela est vrai, en général. On veut toujours vivre. C'est plus même qu'un vœu, c'est un besoin de nature. Il arrive souvent qu'un homme se dit à lui-même intérieurement : « Je suis réellement très-malheureux; j'ai vu disparaître tour à tour les personnes que j'aimais le plus. Je suis très-tourmenté par des maladies continuelles, je devrais vouloir mourir. Mais non, je reconnais que ma raison est plus faible que mes sens; elle obéit souvent à mes nerfs; mes désirs l'emportent sur mes réflexions, et les jouissances matérielles de la vie sont en définitive plus puissantes sur nous que les chagrins ne le sont sur notre esprit et plus même que les souffrances ne le sont sur notre corps. »

En effet, c'est ce qui est partout. Les médecins voient chaque jour arriver les malades qui leur content leurs maux en maudissant la vie, et qui les prient instamment de ne pas les laisser mourir.

TIMON.

Ah! déjà plusieurs fois la mort m'a menacé,
Et je n'ai pas tremblé.
Mon corps fût-il glacé?
Mon cœur serait toujours tout bouillant de sa haine.
Je désire surtout perdre la forme humaine[1].
Je porte le front d'homme et j'en suis tout honteux!
Ah! mourons tous : tel est le plus cher de mes vœux.

Eh! ne l'ai-je pas dit? j'ai prié Triptolème[2]
D'arracher en nos champs la moisson elle-même,
Pour semer à grands jets l'ivraie et le chardon,
Et que l'homme affamé meure au bord du sillon.

[1] Salvator fait dire à Timon : « L'homme n'a pas un ennemi plus violent que moi. C'est à tel point que j'attends avec impatience le moment de perdre la forme humaine. Voilà pourquoi toutes les fois que la mort m'a menacé, je n'ai jamais tremblé.

[2] Triptolème, dit Salvator, a eu le malheur d'apprendre aux hommes à semer le blé ; et cependant son apothéose est bien pure puisqu'il apprit aux Athéniens à cultiver la terre et à se nourrir du blé, en ne leur donnant que ces lois : adorer les dieux, honorer père et mère et ne pas manger de chair.

Mais je demande à Dieu lui-même de descendre
Couvrir le monde entier d'un nuage de cendre.

Puissé-je voir mourir le dernier des pervers,
Et voir même en éclats se briser l'univers!
Puissé-je, célébrant la dernière bataille,
Chanter du genre humain l'entière funéraille[1].

[1] Toutes ces imprécations sont de Salvator. Onosander lui-même, dans son Manuel du chef d'armée, veut, tout au contraire, que la guerre soit faite avec toute sorte de clémence, de générosité et d'amour des hommes.

« Après que l'on a eu victoire, dit-il, ce serait chose bien contraire à l'humanité et fort pitoyable à voir, si le conquérant, qui est venu au-dessus de son entreprise, faisait mettre à mort les pauvres vaincus. Il baillerait témoignage d'une grande folie, jointe à cruauté, et non de prouesse et de vertu. »

Il dit ensuite à son chef d'armée :

« Après que tu as achevé la guerre, ne te méconnais point en ta prospérité. Ne sois point cruel ni superbe, quelque belle fortune qui te rie. Rends-toi humain, gracieux et aimable. L'orgueil et la cruauté engendrent haine; l'humanité et la douceur se font aimer et suivre. »

SALVATOR.

Ah ! je veux dire aussi le plus cher de mes vœux :

Je demande au Très-Haut, sous l'égide des cieux,
La paix de l'univers et la concorde entre hommes.

On s'arrache le gland et le miel et les pommes :
Depuis le premier jour, à peine Adam formé,
Lui-même aux lois de Dieu ne s'est pas conformé.

De là tout le malheur des nations entières ;
De là, la race esclave et les classes guerrières ;
De là, les désaccords, les troubles, les combats [1] ;
Et nous admirons tous la mort de Charondas [2].

[1] Un homme simple disait : « Jésus-Christ a dit que Dieu a créé les hommes pour qu'ils s'aiment. En effet, les aurait-il créés pour qu'ils se tuent les uns les autres ? »

[2] Charondas était en l'an 440 avant J. C. le législateur des Thuriens. Il avait fait une loi qui portait défense, sous peine de mort, à tout citoyen de se rendre armé dans l'assemblée du peuple. Un jour il y courut lui-même pour prendre part à une délibération importante, sans s'apercevoir qu'il avait son épée à son côté. On l'en avertit, et sur-le-champ, fidèle à l'observation de sa loi, il se passa son épée à travers le corps.

Mais comme un beau soleil suit une pâle aurore,
Après mille ans impurs l'homme s'améliore[1].
Puis chaque millier d'ans suit la progression :
C'est la suprême loi de la création[2] !

C'est dans les anciens temps que nos premiers poëtes
Ont placé l'âge d'or ! Insensés que vous êtes ?
Eh quoi ? Le genre humain n'a-t-il point d'avenir[3] !

[1] Oui, ne vaut-il pas mieux vivre dans notre siècle? Il est encore défendu de paraître armé dans nos assemblées électorales ; mais on ne condamnerait pas à mort celui qui contreviendrait à cette loi, et un homme qui se serait rendu avec une arme dans une assemblée publique, sans faire aucun mal, ne se donnerait certainement pas la mort.

On admire cette mort. Mais je crois pourtant que l'antiquité l'admirait plus que nous. L'antiquité la citait comme une belle action. Notre siècle dit : La loi de Charondas est barbare. En outre, elle ne peut jamais s'appliquer à la contravention sans intention mauvaise. Enfin, l'action de Charondas est un suicide coupable devant Dieu.

[2] C'est là une haute pensée religieuse.

[3] Voilà où revient par la suite nécessaire de l'observation du monde et de son histoire, la belle pensée de Pascal : « Le genre humain est un homme qui se perfectionne toujours. »

L'âge d'or, c'est la paix : elle doit donc venir.
L'âge d'or, c'est la foi : nous serons tous sincères.
L'âge d'or, c'est l'amour : nous serons donc tous frères.

Le genre humain, Timon, est fils aimé de Dieu.
Qu'il vive dans son sein !
C'est là mon dernier vœu.

DERNIÈRE NOTE

Après avoir achevé cette satire dirigée contre les discordes entre les hommes et contre la guerre, je crois que l'on peut convenablement publier à sa suite la traduction d'un mémoire historique, aujourd'hui fort inconnu, du célèbre Clarkson, sur le même sujet.

Thomas Clarkson a remporté, en 1785, à l'université de Cambridge, le prix qui fut proposé sur la question de l'esclavage; savoir, disait-on : *s'il était permis de tenir des hommes en esclavage?*

Mais ensuite, il a persisté à solliciter l'abolition de la traite et la suppression de l'esclavage, près du Parlement et du gouvernement, pendant vingt-deux années, et il l'a enfin obtenue en 1807.

On sait combien ce succès l'a illustré. Mais ce

qui est moins connu, c'est que lorsque tout a été fini pour son zèle sur la question de l'esclavage, il a adopté la question de la guerre.

Il a voulu en poursuivre aussi l'abolition, et après avoir fait de nombreuses recherches, il a publié un savant Mémoire historique sur cette haute question d'humanité.

Le moment est favorable pour la publication d'une traduction de ce Mémoire, puisque depuis quelques mois, on agite dans toute l'Europe, la question du désarmement, et que, déjà, on a opéré des réductions considérables dans les armées des principales puissances.

J'ai eu l'honneur d'émettre, il y a longtemps, le vœu de ce désarmement. *Le Moniteur* de 1831, page 1382, constate que lorsqu'on a discuté, à la Chambre des députés, l'adresse au roi, la Commission a proposé de dire : « Votre Majesté se félicite des relations que les gouvernements étrangers entretiennent avec le sien. »

J'ai proposé d'ajouter : « Espérons, Sire, qu'elles amèneront ce désarmement général que vous dé-

sirez, et qui sera aux yeux de l'humanité la plus digne conquête de la loyauté française. »

Et la Chambre des députés a adopté à l'unanimité ma proposition.

Aujourd'hui, où la même pensée se reproduit, je ne peux mieux la soutenir qu'en rappelant le Mémoire de Clarkson.

QUE LA GUERRE

N'EST PAS PERMISE AUX CHRÉTIENS

Les chrétiens accoutumés depuis tant de siècles à regarder les exploits guerriers, arrosés du sang des hommes, comme les plus glorieux de tous, considèrent peu les passages les plus formels de l'Écriture contre le principe de la guerre. C'est en vain qu'ils lisent dans l'Évangile ces préceptes sublimes dans leur naïve simplicité : « Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent. »

Cependant, il importe de connaître, à cet égard, l'opinion des Pères de l'Église et des principaux écrivains chrétiens; il importe de savoir ce que pensaient sur cet objet les premiers fidèles con-

vertis par les apôtres, ou ceux qui avaient pu recueillir des successeurs des apôtres les véritables traditions.

Je vais prouver que dans les premiers siècles qui ont suivi l'introduction du christianisme, c'est-à-dire à l'époque où la lumière était la plus pure et la plus brillante, les Pères de l'Église ont considéré la profession des armes comme incompatible avec la foi du chrétien, et que tous ceux qui se convertissaient alors refusaient d'entrer dans cette profession, au péril même de leur vie.

Pour ce qui est de l'opinion des premiers écrivains chrétiens qui suivirent les apôtres, et spécialement de ceux à qui nous donnons habituellement le nom de Pères de l'Église, nous le trouvons uniforme pendant plus de trois siècles.

Justin le Martyr, l'un des premiers Pères de l'Église, qui vivait dans le deuxième siècle, considère la guerre comme illégale. Selon lui, c'est Satan, l'ennemi du genre humain, qui est l'auteur de toutes les guerres. Tatien, disciple de Justin, tient le même langage dans son oraison aux Grecs.

Nous trouvons dans les écrits de Clément d'Alexandrie, contemporain de Tatien, une opinion également prononcée contre la légalité de la guerre.

Tertullien, qui doit être cité après lui dans l'ordre chronologique, condamne en termes aussi forts et aussi positifs la profession des armes. Il dit dans sa *Dissertation sur l'adoration des idoles* : « Le Sauveur des hommes, en désarmant Pierre, a désarmé tous les guerriers ensemble. » Il dit dans sa *Couronne du soldat* : « La profession des armes est-elle innocente, quand le Christ a déclaré que quiconque se servirait de l'épée périrait par l'épée? Peut-on être soldat et professer en même temps toutes les doctrines pacifiques de l'Évangile? Comment celui qui n'a pas le droit de venger ses propres injures pourra-t-il consentir à servir d'instrument à la colère des rois et à infliger à des peuples innocents les fers, les tourments et la mort? »

Cyprien, dans son Épître à Donat, s'exprime en ces termes : « Le tableau hideux qui fixera surtout ton attention, c'est celui que te présentera l'homicide, reproduit sous tant de formes diverses, tantôt couvrant les routes de vils brigands, tantôt infestant les mers de pirates audacieux, tantôt préludant à ses forfaits par un riche appareil de carnage et par des armées nombreuses. Un meurtre isolé est réputé crime; mais qu'il vienne à multiplier ses victimes dans une proportion effrayante, qu'il soit

sanctionné par l'opinion publique, le crime dès lors devient vertu. Ainsi, plus vaste est la culpabilité, plus certaine est la chance d'impunité. »

Lactance, qui vivait quelque temps après Cyprien, s'exprime dans le même sens, dans son *Traité sur l'adoration de Dieu* : « Il n'est pas permis à l'homme juste de faire d'autre guerre que celle de la vertu combattant le vice. »

A ces autorités on peut ajouter celle d'Archélaüs, saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Jérôme et saint Cyrille, qui tous ont été d'opinion qu'un chrétien ne pouvait sans crime faire la guerre.

Maintenant, pour ce qui est de la pratique des premiers chrétiens, second point à considérer, j'observe qu'il n'existe aucune preuve authentique que des chrétiens aient embrassé la profession des armes pendant les deux premiers siècles de l'Église. Tout au contraire, on voit qu'ils s'en abstenaient comme étant l'une de celles qu'il ne leur était pas permis d'exercer.

Ainsi, Tertullien disait : « Vous nous accusez d'avoir pris part à la révolte contre nos empereurs ; mais il vous serait impossible de trouver un seul chrétien dans les armées rebelles commandées par Cassius, Albinus et Niger. » Ce fait est extrêmement

important, car les armées en question étaient fort nombreuses ; et cependant à cette époque, si nous en croyons le même Tertullien, le christianisme avait pénétré dans tout le monde connu.

En outre, Justin le Martyr et Tatien établissent une incompatibilité formelle entre la qualité de soldat et celle de chrétien.

Clément d'Alexandrie donne aux chrétiens de son temps le nom d'hommes pacifiques, qui se distinguent par ce signe des autres hommes, et il dit expressément que l'homme pacifique ne se sert ni de la lance ni de l'épée, désignant par là l'usage des instruments de guerre d'alors.

Une troisième preuve peut être tirée de la croyance généralement répandue qu'alors se vérifiait la prophétie d'Isaïe, qui annonce qu'un temps viendra où la lance et l'épée serviront à faire des socs de charrue et des instruments aratoires. Irénée, qui vivait dans l'année 180, disait que cette prophétie était accomplie de son temps. « Les chrétiens, dit-il, ont changé leurs lances et leurs épées contre des instruments de paix, et ignorent l'art des combats. »

Justin le Martyr, contemporain d'Irénée, dit de même : « Nous devons croire que la prédiction est

accomplie, car nous qui autrefois nous égorgions les uns les autres, aujourd'hui nous ne combattons pas même contre les ennemis de l'État.

Tertullien l'attestait de même : « Il est certain, disait-il, que, relativement aux individus qu'elle concerne, la prophétie est accomplie dans tout ce qu'elle a d'applicable.

La quatrième preuve que j'apporterai, je la puise dans les assertions de Celse et dans la réponse d'Origène à cet écrivain. Celse, qui vivait sur la fin du deuxième siècle, attaqua la religion chrétienne. Parmi les diverses charges qu'il produit contre les chrétiens, il leur reproche, entre autres, de ne pas prendre les armes pour le service de l'empereur, de ne jamais offrir leurs services comme les autres citoyens, et de le refuser même lorsqu'on l'exige pour quelque important besoin. Il ajoute que si le reste de l'empire imitait cet exemple, on serait bientôt la proie des barbares. Cette assertion a été confirmée par ceux qui se chargèrent de répondre à Celse. Origène, entre autres, en reconnaît la vérité. Il avoue que les chrétiens refusaient d'embrasser la profession des armes, et il appuie ce refus sur l'illégalité de la guerre.

Mais, de même que les chrétiens refusaient

d'entrer dans les armées, ceux qui étaient militaires lorsqu'ils se convertissaient, s'empressaient d'en sortir.

Nous lisons dans Tertullien, dans son ouvrage intitulé la *Couronne du soldat*, que, de son temps, un grand nombre de militaires quittaient la profession des armes, aussitôt après leur conversion.

Nous voyons dans Archélaüs, qui vivait sous Probus dans l'année 278, que plusieurs soldats romains, qui avaient embrassé le christianisme en diverses circonstances, quittèrent immédiatement le métier des armes.

Eusèbe nous apprend également que de son temps il y avait un grand nombre de militaires convertis qui quittaient leur profession et rentraient dans la vie civile plutôt que d'abjurer leur religion.

C'est ici que se présente une objection sérieuse.

Le serment militaire, dit-on, auquel tout soldat était assujetti dans les armées romaines, et qu'on renouvelait chaque année, était entaché d'idolâtrie. Les enseignes romaines étaient considérées comme des divinités, et les soldats étaient obligés de leur rendre les honneurs divins. En outre, les images des empereurs qui étaient placées sur ces enseignes ou renfermées dans des temples au milieu des

camps, étaient également l'objet d'un culte idolâtre. Ces usages impies faisaient partie du service d'un Romain. Nul n'en était exempt. Il était naturel que les chrétiens refusassent de partager un tel service, et, en effet, on sait que lorsque quelqu'un était soupçonné à l'armée d'être chrétien, on l'amenait sacrifier aux autels des dieux, sachant bien que s'il était effectivement chrétien, la mort même ne l'obligerait pas à cet acte d'obéissance.

Sans doute ce fut là une des causes du refus des chrétiens. C'est un des motifs que Tertullien lui-même fait valoir contre la profession des armes en son temps. Il dit expressément que le serment militaire et le baptême sont incompatibles, celui-ci étant l'emblème du Christ, l'autre le signe du diable. C'est lui encore qui appelle l'étendard militaire l'ennemi du Christ. Mais cette raison, quelque grave qu'elle fût, n'était pas la seule. Il existait en eux une horreur de la guerre égale à celle de l'idolâtrie même, et ils croyaient qu'un chrétien ne pouvait combattre sans crime.

Cette opinion était fondée sur trois points principaux : le premier consistait dans l'amour des ennemis imposé par l'Écriture. Alors le monde était plein de haines et de divisions nationales. Les

Juifs considéraient les Gentils avec le dernier mépris, au point de refuser de leur donner un verre d'eau ou de les remettre dans leur route lorsqu'ils étaient égarés. Les Gentils, de leur côté, considéraient les Juifs comme les ennemis du genre humain, en haine et en guerre avec toutes les nations. Aussi Justin le Martyr écrivait alors : « Nous qui naguère nous haïssions les uns les autres, nous qui nous réjouissions de nos infortunes mutuelles, et qui ne respirions que sang et carnage, nous qui nous refusions de nous asseoir au même foyer avec des hommes d'une autre tribu ou d'un autre parti, eh bien! depuis l'apparition du Christ dans le monde, nous vivons en paix avec tous les hommes indistinctement; nous prions pour nos ennemis, nous nous efforçons d'instruire et d'éclairer ceux qui nous haïssent; nous les appelons à suivre comme nous les divins commandements du Christ, afin que sauvés avec nous ils reçoivent la même récompense que nous, et participent comme nous aux grâces du Seigneur, notre souverain juge. »

Telle était l'opinion des premiers chrétiens, et ils conformaient leur conduite à leurs sentiments. Tertullien nous apprend que le signe caractéristique des chrétiens était l'amour des ennemis.

Athénagore, Julien et Lactance établissent sur ce fait la preuve de la divinité de la religion chrétienne.

Le second point sur lequel ils fondaient leur opinion contre la guerre était que les commandements du Christ leur prescrivaient de s'abstenir de tous actes de violence quelconque, et de porter partout, et en tout temps, le caractère d'hommes pacifiques. Isidore de Peluze disait : « Le roi des cieux est venu sur la terre revéler aux hommes quelle nouvelle espèce de guerre et de combats il attendait d'eux. Ces combats ne ressemblent en rien à ceux dont les jeux olympiques sont le théâtre, et où de fiers rivaux viennent disputer de force et d'adresse. Ici, celui-là obtient la couronne qui a frappé son ennemi avec plus d'habileté et de force; dans la nouvelle carrière ouverte par le Christ, celui-là est couronné qui supporte avec douceur et patience les coups que lui portent ses ennemis. Ici, la gloire consiste à rendre blessure pour blessure, meurtre pour meurtre; là le soldat du Christ est frappé sur une joue, il présente l'autre, et les chœurs des anges applaudissent. »

Telle est cette nouvelle espèce de gloire qui était inconnue au genre humain, et dont le Christ est

venu nous révéler l'existence. C'est pourquoi, suivant Athénagore et les autres écrivains de l'Église primitive, les chrétiens de leur temps, non-seulement s'abstenaient de frapper ceux qui les frappaient, mais refusaient de traduire devant les tribunaux les auteurs de ces outrages.

Le troisième point sur lequel ils s'appuyaient était que l'acte de verser le sang des hommes à la guerre n'était ni plus ni moins qu'un homicide direct. Ils avaient une telle horreur pour l'homicide, ils fuyaient avec tant d'effroi l'idée seule d'être impliqués d'une manière quelconque dans ce crime atroce, qu'ils refusaient même d'être présents lorsqu'on arrachait à un homme la vie, à quelque occasion que ce fût.

Athénagore, Tatien, Théophile, Antiochenus et Minutius Félix, nons affirment tous que les chrétiens refusaient d'assister aux combats des gladiateurs. « Nous agissons ainsi, » disait Théophile, « de peur de nous rendre coupables d'un meurtre qui se commettrait sous nos yeux. » Athénagore disait aussi aux païens : « Quel est celui d'entre vous qui n'assiste pas avec plaisir aux combats des gladiateurs? Mais nous refusons d'y assister pensant que celui qui sanctionne un meurtre par sa présence est

aussi coupable que celui qui le commet. » Et ici il ne faut pas oublier que les gladiateurs étaient des prisonniers de guerre et réputés ennemis de l'État, que leur mort était ordonnée par l'autorité publique, et sanctionnée par l'État comme un acte conforme au droit de la guerre.

Ainsi, il paraît hors de doute que la croyance de l'illégalité de la guerre, fondée sur les trois motifs ci-dessus énoncés et abstraction faite de toute connexion avec les cérémonies idolâtres, était universellement répandue parmi les chrétiens. Tous les écrivains du deuxième siècle, qui en ont parlé, établissent qu'un chrétien ne peut porter les armes sans crime.

Maximilien ayant été amené devant le tribunal du proconsul, à l'effet d'être enrôlé en qualité de soldat, répondit : « Je suis chrétien, il m'est interdit de porter les armes. » Le proconsul lui dit : « Prends les armes ou tu périras. » Maximilien lui répondit : « Faites-moi périr; mon nom est enrôlé dans l'armée du Christ, il m'est interdit de combattre. » Il était âgé de vingt ans. Lorsqu'il arriva au lieu de l'exécution, s'adressant à son père, avec un visage gai et serein : « Donnez, mon père, donnez au bourreau l'habit militaire que vous

avez apporté pour moi. Un jour nous nous réunirons dans les rangs des bienheureux martyrs, et nous nous réjouirons ensemble au sein du Seigneur. »

Nous observerons que dans cet exemple, l'illégalité de la guerre est le seul motif allégué par le martyr.

Un autre exemple est celui d'un chrétien quittant la carrière des armes en vertu des mêmes principes.

Dans une fête militaire, Marcellus ôta son baudrier et son épée, en tête de sa légion, en face des étendards, et s'écria d'une voix forte : « Je ne puis plus continuer à servir, car je suis devenu chrétien. Il n'est pas permis aux chrétiens de prendre les armes. » Il subit le dernier supplice.

De même encore, Martin était soldat ; il fut converti au christianisme. Il quitta aussitôt l'armée, et lorsqu'il fut interrogé par l'empereur Julien, il lui répondit : « Je suis chrétien, il m'est défendu de combattre. »

Enfin, Tarachus était soldat aussi lorsqu'il se convertit, et il se retira du service. Il fut mis en jugement en Cilicie, devant Numérianus Maximus. « Je suis soldat romain, » répondit-il, « je suis né à Claudiopolis, dans l'Isaurie ; m'étant fait chrétien, j'ai quitté la profession des armes. »

Telle était la réponse généralement faite en cette

occasion, et nous ne pouvons pas douter qu'elle ne fût inspirée par les deux motifs dont nous avons parlé, sans qu'on séparât jamais l'un de l'autre. Le motif tiré de l'illégalité de la guerre n'était pas moins puissant, aux yeux des chrétiens, que celui des cérémonies païennes liées au service des armes. Tous deux leur interdisaient également l'entrée de la carrière militaire, et les empêchaient également d'y rester lorsqu'ils y étaient antérieurement à leur conversion.

Quant à la pureté du christianisme, à cette époque, les chrétiens d'alors étaient bien tenus dans leurs personnes, mais simples dans leurs vêtements et dans leurs meubles, et tempérants dans le boire et le manger. Ils fuyaient tous les divertissements où ils apercevaient quelques tendances au mal. Ils étaient, chacun dans leur conversation, modérant la gaieté par la gravité; modestes dans leur conduite et dans leurs mœurs, observateurs rigides de leur parole et de leurs engagements. Ils portaient l'amour de la vérité jusqu'au point de ne jamais nier leur qualité de chrétien lorsqu'on les interrogeait à ce sujet, bien que la mort fût l'infaillible récompense d'un tel aveu. Ils se portaient mutuellement une affection fraternelle, et se don-

naient réciproquement le doux nom de frère. Ils étaient bons, affables, charitables, au delà de toute expression. Ils s'abstenaient avec soin de tout acte de violence. Ils priaient pour leurs persécuteurs ; ils étaient de véritables modèles d'humanité et de patience. Jamais ils ne composaient avec leur conscience. Ils persévéraient dans ce qu'ils croyaient bon et juste, et ne refusaient jamais de donner leur vie pour leur religion.

Telle est la peinture que nous font des premiers chrétiens les écrivains de cette époque.

Nous croyons ainsi avoir suffisamment prouvé la proposition qui fait le sujet de cet écrit. On a vu que tout le temps que la lumière du christianisme a brillé d'un éclat pur, non-seulement tous les Pères de l'Église se sont accordés à proclamer la guerre illégale et criminelle, mais que tous les chrétiens refusaient, même au péril de leur vie, d'embrasser la profession des armes. Ce fait condamne inexorablement tous ceux qui de nos jours professent la religion du Christ, et n'en consacrent pas moins la guerre par leur approbation. Ils doivent faire de sérieuses réflexions à cet égard. Ils ne peuvent pas se dispenser de relire les Saintes Écritures, et de rechercher les principes divins contenus dans ces

pages sacrées. Qu'ils se rappellent ce fait important, que les premiers Pères qui ont protesté contre la guerre, dans le second siècle de l'ère chrétienne, ne formaient qu'une même chaîne avec les apôtres, de sorte que les doctrines qu'ils enseignaient, ils les tenaient de ceux qui avaient conversé directement avec les premiers compagnons du Christ.

Par exemple, saint Irénée avait assisté dans sa jeunesse aux prédications de l'illustre martyr saint Polycarpe, et Polycarpe tenait la doctrine qu'il enseignait de saint Jean, le disciple bien-aimé du Christ.

Nous les prions de se rappeler aussi que les manuscrits originaux des évangélistes et des apôtres, ainsi que les copies immédiatement transcrites sur ces originaux, étaient alors en circulation, et que les épîtres écrites par les disciples des apôtres, épîtres qui ont été perdues, étaient également en circulation à cette époque.

Maintenant, avant de terminer, je me permettrai une dernière observation :

La guerre est une immense complication de calamités morales, c'est-à-dire d'actes qualifiés crimes par les lois humaines comme par les lois divines.

Elle entraîne nécessairement le vol et le pillage.

Elle entraîne aussi le meurtre avec préméditation, qui, selon l'Écriture, constitue l'homicide.

Nous ne disons rien de la fraude et de la débauche, de la haine et de la vengeance, et du développement de toutes les passions coupables que la guerre amène ordinairement à sa suite.

Le point sur lequel nous appuyons surtout d'une manière positive, est le suivant :

Le vol est-il autre chose qu'un vol, quelles que soient les circonstances qui l'accompagnent?

L'action de verser le sang avec préméditation peut-elle jamais constituer autre chose qu'un assassinat?

Y a-t-il deux morales changeantes à volonté, l'une applicable en temps de paix, l'autre applicable seulement en temps de guerre?

Y a-t-il quelques passages de l'Écriture qui autorisent les chefs des États à intervertir la nature du crime, et à affranchir les actions de l'homme de toute responsabilité morale envers Dieu?

Mais si, comme tout être raisonnable doit le penser, de pareilles suppositions outrageraient la dignité des hommes et la bonté de Dieu, dans quelle situation terrible nous plaçons-nous, lorsque

nous sommes partisans de la guerre*, et de quel droit, avec des opinions si contraires à l'esprit comme à la lettre de l'Évangile, osons-nous usurper encore le titre glorieux de disciples du Christ ?

Extrait traduit de l'anglais, de

THOMAS CLARKSON.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Discours préliminaires	1
Satires de Perse	37
Prologus	38
Satira prima	40
Jugement sur la première satire	56
Première satire, traduite au dix-septième siècle	57
Seconde satire	69
Jugement sur la deuxième satire	80
Deuxième satire traduite au dix-septième siècle	82
Troisième satire	89
Jugement sur la troisième satire	104
Troisième satire, traduite au dix-septième siècle	106
Quatrième satire	115
Jugement sur la quatrième satire	124
Quatrième satire, traduite au dix-septième siècle	126
Cinquième satire	131
Jugement sur la cinquième satire	156
Cinquième satire traduite au dix-septième siècle	160
Sixième satire	175
Jugement sur la sixième satire	186

Sixième satire, traduite au dix-septième siècle..... 197
Éditions de Perse..... 205
Satire de Sulpicia..... 209
Sulpicia..... 211
Satira Sulpiciæ..... 226
Satire de Salvator Rosa..... 237
Salvator Rosa..... 239
La guerre entre les hommes..... 261
Dernière Note..... 288
Que la guerre n'est pas permise aux chrétiens. 291
Table des matières..... 309

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

DERNIERS CONSEILS

TESTAMENT POLITIQUE

DU PREMIER MINISTRE DE

L'EMPEREUR LÉOPOLD Ier

o

DERNIERS CONSEILS

TESTAMENT POLITIQUE

DU PREMIER MINISTRE

DE

L'EMPEREUR LÉOPOLD Ier

OFFERT

A la Société de la Morale Chrétienne

PAR

LE MARQUIS DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT
Président de la Société.

PARIS
TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie
RUE AMELOT, 64

1858

PRÉFACE

Une Société de la Morale chrétienne peut bien se demander, en règle générale et sans application au temps présent, si la diplomatie, dans ses négociations, se soumet aux principes de la morale et pratique les vertus de la religion du Christ.

Et lorsqu'il lui tombe sous la main un document qui émane d'un homme qui fut puissant et qui a certainement agi avec vigueur et fermeté dans le sens qu'il proclame comme l'utile et l'indispensable et comme le seul moyen de succès dans la direction du gouvernement,

Cette Société, dis-je, n'a-t-elle pas un devoir à remplir : celui de publier ce document?

En effet, voici ce qui se présente en ce moment à la Société de la Morale chrétienne :

C'est le testament contenant les derniers conseils du premier ministre de l'empereur Léopold Ier.

C'est pour l'histoire la description exacte et très-détaillée de l'état de l'Europe au commencement du dix-huitième siècle. C'est la véritable introduction à l'histoire du dix-huitième siècle. Ainsi tout écrivain qui voudra retracer cette histoire en général ou rappeler seulement quelques-uns des événements si variés et si contrastants qui ont marqué son cours, sera obligé de recourir à ce document.

Il y trouvera l'indication d'une foule de faits inconnus et vrais évidemment, ainsi que l'aveu des ressorts secrets qui les ont produits et qui n'ont été aperçus par aucun de nos historiens.

Mais c'est surtout sous le rapport des questions morales que ce document est de la plus haute importance. Le ministre dit avec la plus entière franchise comment il faut tromper. Il considère la fausseté, le mensonge, et souvent le contraste de deux conduites opposées et calculées d'avance, comme les bases de toute bonne et belle diplomatie, et, par suite, comme les causes naturelles de tous les événements produits par l'habileté des négociateurs.

Je fais donc imprimer ce manuscrit comme le manuel de la diplomatie au commencement du dix-huitième siècle, de ce siècle ouvert par le dernier rayon de la gloire de Louis XIV, traversé par le paisible règne peu honorable de Louis XV, et si malheureusement terminé par le martyre de Louis XVI.

Ce manuscrit a été écrit évidemment dans les derniers mois de l'année 1704, ou dans les premiers de 1705, après la bataille d'Hochstedt, qui fut donnée le jeudi 13 août 1704, et avant la mort de l'empereur Léopold Ier, qui arriva le 6 mai 1705.

DERNIERS CONSEILS.

TESTAMENT POLITIQUE

DU

PREMIER MINISTRE DE L'EMPEREUR LÉOPOLD Ier.

I

SACRÉE MAJESTÉ,

Avant que j'aille rendre compte de tous les instants de ma vie au Roi des rois, devant qui l'extrémité de maladie où je me trouve m'avertit que je comparaîtrai bientôt, je crois que je vous dois rendre compte des heures de loisir que m'a laissées le ministère important où Votre Sacrée Majesté m'avait appelé.

Je les ai toutes employées depuis longtemps à considérer l'état présent de votre auguste maison, celui de l'Europe en général, celui de l'Empire en particulier, et à chercher les moyens d'assurer, pendant le règne de Votre Sacrée Majesté, l'accomplissement des prophéties du bienheureux Stridonius.

Je regarde ces sortes de prédictions comme des conseils et des exhortations que Dieu envoie aux hommes extraordinaires pour les encourager aux grandes entreprises, plutôt que comme des explications ou des assurances claires et certaines des choses futures, dont il s'est à lui seul réservé la connaissance. Ainsi, sans attendre dans l'inaction le temps qu'il a marqué pour accomplir ce qu'il vous a promis par l'organe d'un saint homme, je crois que vous devez travailler sans relâche, et aller au-devant de l'effet de la prophétie. J'en suis si persuadé, que j'estime faire un usage utile pour mon salut des derniers moments de ma vie lorsque je les emploie à vous expliquer les chemins que je pense que vous devez tenir, pour conduire votre immortelle maison à ce haut faîte de grandeur d'où elle doit s'étendre sur l'Orient et sur l'Occident et ne faire qu'une seule monarchie des deux empires réunis.

Votre maison, éteinte en Espagne, est appuyée ici sur deux colonnes qui serviront de base à sa nouvelle grandeur. Dieu lui-même a assigné le partage du sérénissime prince cadet en vous ouvrant la suc-

cession d'Espagne et en vous inspirant de la céder à ce prince, afin qu'il ne prétende rien à vos autres États héréditaires.

Il est important qu'ils demeurent toujours tout entiers sous le pouvoir de celui qui portera la couronne impériale, afin que si quelque division naissait entre les frères, la puissance autrichienne n'en soit pas affaiblie dans l'Allemagne, qui doit être le centre et comme l'arsenal où, après qu'elle sera assujettie elle-même, se forgeront les liens dont vous attacherez les autres peuples.

II

N'écoutez aucune proposition, quoi que puissent vous représenter vos alliés, et ne consentez jamais à la paix, que le sérénissime prince cadet ne soit reconnu roi de toutes les Espagnes, sans aucun partage. Si par la nécessité des affaires vous étiez obligé à consentir à quelque partage, aussitôt que vous aurez repris haleine, recommencez la guerre pour reconquérir ce que vous aurez été contraint de céder. Il est difficile que vous parveniez promptement à cette puissance à laquelle Dieu vous appelle si vous négligez les moyens qu'il vous donne, et si vous souffrez qu'une partie de la monarchie espagnole demeure en d'autres mains que les vôtres.

Ne vous laissez pas rebuter par les obstacles que vous trouverez, par les traverses qui vous arriveront, par les pertes que vous pourrez faire dans une guerre difficile, ni par les contrariétés qui s'élèveront parmi vos alliés ; persévérez avec fermeté et patience ; refusez la paix ; entretenez la guerre partout où elle est ; allumez-la où elle n'est pas encore : ce n'est que par là que vous pouvez réussir dans vos desseins.

La France se lassera et s'épuisera enfin, quand même elle triompherait toujours. Alors en vain vos alliés voudraient se détacher de vous et vous forcer à quelque accommodement ; alors en vain ils voudraient se joindre à elle. Quand elle sera bien abattue, ils ne seront pas en état ni de la relever, ni de s'opposer à vos volontés, épuisés eux-mêmes par la longueur de la guerre que vous aurez entretenue, dans laquelle vous ne sauriez vous épuiser, parce que vos forces et votre richesse consistent dans cette multitude d'hommes nés guerriers que l'Allemagne vous fournit, et qui ne vous manquent jamais lorsque vos armes prospèrent.

III

L'Europe est dans l'état où il faut qu'elle soit pour tomber sous votre puissance sans qu'elle s'en aperçoive. Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre, et il jette l'esprit d'étourdissement sur ceux qu'il veut livrer à une domination nouvelle qu'il a résolu d'élever. Vous avez su profiter des heureuses dispositions que sa toute-puissance a préparées pour vous. Vous avez détourné sur vos ennemis toute la crainte qu'on avait autrefois de votre maison. Le roi de France, par l'habileté de votre politique, est devenu l'objet de la frayeur de toute l'Europe.

Il a exécuté dans ses États ce que vos augustes prédécesseurs ni Votre Sacrée Majesté elle-même, après bien des travaux et beaucoup de sang répandu, vous n'avez jamais pu faire dans les vôtres; il a chassé les hérétiques de son royaume, il a fait triompher la foi, qui n'y est plus combattue par aucune secte. Il a moins tourmenté les hérétiques que vous n'avez fait, et il n'a pas laissé de remporter une victoire que vous avez toujours souhaitée et que vous n'avez jamais pu obtenir.

Les secrets de Dieu sont impénétrables ; cette gloire de Louis XIV, à laquelle avec raison vous portez envie, est une de ces occasions favorables

que Dieu, qui ordonne la fin et dispose des moyens, a dirigées pour vous faire régner sur tous les trônes de l'Europe. Vous avez rendu odieuse cette action que vous eussiez voulu avoir faite. Les hérétiques ont oublié la haine que vous conservez toujours contre eux et les justes rigueurs que vous avez exercées pour les réunir à l'Église. Ils ont regardé votre maison comme leur protectrice, et la maison de Bourbon comme leur seule et implacable ennemie.

Si Dieu ne les avait pas aveuglés pour les perdre et vous réserver à vous seul la gloire de leur entière destruction, ils pouvaient penser que la sage politique qui, sans doute, autant que le zèle de la religion, a obligé le roi de France à chasser les protestants de son royaume, l'obligerait à les protéger partout ailleurs, comme ses anciens et fidèles alliés, et ils ne se seraient jamais séparés de la puissance qui seule les pouvait maintenir contre vous : mais leur étourdissement était nécessaire à votre grandeur, et Dieu l'a opéré.

L'aveuglement s'est d'abord répandu sur les hérétiques de notre Allemagne : échauffés par les discours des fugitifs de France, qui leur représentaient la puissance de cette monarchie extrêmement affaiblie par la désertion des huguenots, et leur faisaient voir le rétablissement de l'hérésie et des bannis facile à obtenir par les armes, ils n'ont respiré que haine et que vengeance contre leur ancien allié et défenseur; vous les avez entretenus dans

cette fureur, et ils se sont entièrement attachés à vous.

Le même tourbillon a entraîné les Anglais et les Hollandais. Tous les hérétiques se sont rangés sous vos étendards, aucun d'eux n'a fait réflexion qu'ils combattaient pour leur plus irréconciliable ennemi, car Votre Sacrée Majesté ne dégénérera jamais de la piété de ses ancêtres ni de leur ferveur pour notre sainte foi. Les prophéties promettent à votre auguste maison l'extirpation des hérésies aussi bien que la ruine du mahométisme, et de tout temps les hérétiques, devant vos yeux, ont été aussi abominables que les mahométans.

IV

Tel est l'état où Dieu a mis l'Europe afin qu'elle se jette elle-même sous vos lois. Continuez, Sacrée Majesté, à profiter des heureuses conjonctures pendant que vos ennemis dorment assoupis par le Seigneur. Faites toujours paraître le roi de France redoutable aux catholiques, à cause de son ambition et de sa puissance démesurée, et odieux aux hérétiques, à cause de son zèle pour la foi catholique : ainsi délivré du seul ennemi qui pourrait vous arrêter, vous mettrez sous vos pieds les hérétiques et les catholiques. Mais aussitôt que vous verrez la

France assez abattue et épuisée par la guerre pour la succession d'Espagne, aussitôt que vous la croirez assez lasse des efforts qu'elle aura faits et que vous n'aurez pas lieu d'appréhender qu'elle reprenne aisément les armes, souvenez-vous de ce que vous devez à l'insigne piété du sang dont vous sortez ; souvenez-vous que l'Empire est, dans votre auguste maison, la récompense temporelle de la dévotion du magnanime comte d'Hapsbourg, premier empereur de votre race.

Souvenez-vous-en, et aussitôt que vous ne redouterez plus la France, entreprenez courageusement d'exterminer tous les hérétiques, surtout dans l'Empire. Ne leur donnez pas le temps de respirer. Attaquez-les dès que la guerre présente sera terminée. Si vous les laissez reposer, ils ouvriront les yeux, ils reconnaîtront leur erreur et le danger qu'ils courent; ils retourneront à l'alliance de la France, ils songeront à réparer eux-mêmes les brèches qu'ils lui auront faites et ils tâcheront de relever leur ancien boulevard contre vous.

Le secret et la diligence sont nécessaires dans ce grand dessein. S'ils pénètrent que vous l'ayez conçu, toutes vos mesures seront vaines. Ils se précautionneront, ils trouveront moyen, dans la négociation de la paix, de vous donner de nouvelles entraves, qu'on aura peut-être plus de mal à rompre qu'on n'en a eu à vous débarrasser de celles dans lesquelles le traité de Westphalie avait mis la puissance des empereurs, par les intrigues de la France

et sa bonne intelligence avec les hérétiques de l'Empire.

Empêchez sur toutes choses, Sacrée Majesté, que les hérétiques ne soient trop puissants dans la négociation de la paix, soit par leur nombre, soit par l'intervention de la Suède, dont, par cette importante raison, il faut absolument rejeter la médiation. Empêchez, avec encore plus de force, que dans cette négociation il ne soit proposé aucune matière qui regarde l'intérieur de l'Empire, soit pour la religion, soit pour le gouvernement civil.

L'occasion paraîtra belle aux factieux, aux jaloux de votre grandeur et aux États qui s'appellent Évangéliques, qui déjà, depuis longtemps, fatiguent la diète de leurs plaintes sur les griefs de la religion; l'occasion, dis-je, dans un temps où peut-être il faudra que l'Europe prenne une forme, une constitution nouvelle, leur paraîtra belle, pour tâcher de donner des bornes à votre autorité et de rétablir les articles de Westphalie, qu'il a été de votre intérêt d'abolir. Ils la saisiront ardemment si, avec votre prudence infinie, vous ne savez pas les prévenir, les éloigner absolument de la négociation, ou faire en sorte qu'ils ne soient pas écoutés; vous le pourrez aisément en faisant brusquement la paix et sans leur participation. Il vous est important de prendre de bonne heure cette résolution, et il vous sera d'autant plus facile de l'exécuter à l'insu même des Anglais et des Hollandais, que jamais, rien de semblable n'a été fait de votre part, que vous avez

toujours été le dernier à entrer dans les traités, et qu'ils n'auraient aucune défiance du piége que vous leur préparez.

Il est non seulement permis d'en user ainsi contre des hérétiques, mais il est absolument nécessaire de le faire pour votre intérêt. Si vous ne détruisez pas entièrement leur règne et leur puissance dans l'Empire, vous n'y exécuterez jamais rien de grand. Jamais vous ne le rendrez parfaitement héréditaire, et jamais vous n'arriverez à cette grandeur promise par le bienheureux Stridonius.

Les catholiques ne seront jamais si difficiles à manier, surtout si vous profitez de la belle occasion que vous avez d'écraser la maison de Bavière. Le reste des princes catholiques vous coûtera peu à dompter, prêtres faibles la plupart, et qui, pourvu que vous donniez à leurs neveux des établissements et des dignités qui dépendent de vous, concourront eux-mêmes avec vous et vous aideront à détruire des souverainetés qu'ils ne sauraient transmettre à leur famille par héritage.

Les hérétiques sont durs et rebelles, qui s'humilient rarement et qu'on brise plus aisément qu'on ne les fait plier. Ce sont eux qui ont toujours arrêté l'invincible Charles-Quint; ce sont eux qui ont traversé toutes les entreprises de vos aveugles prédécesseurs. L'esprit républicain les possède. Observez, Sacrée Majesté, que la plupart des auteurs allemands qui, avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté, ont écrit contre l'autorité impériale, et ont

soutenu que l'Empire était une espèce de république, dans laquelle vous n'étiez que le premier membre et le chef subordonné au corps entier, ont été luthériens ou calvinistes.

Vous ne déracinerez jamais cette opinion dangereuse, et par conséquent vous ne serez jamais monarque absolu qu'en détruisant les hérétiques. Ayez sans cesse devant les yeux l'exemple de la France. Tant que la Rochelle et les huguenots ont subsisté, l'autorité royale a été faible et comme soumise à la tutelle des sujets. Elle ne s'est affranchie et n'est devenue libre et véritablement monarchie que par la prise de la Rochelle et l'abaissement des huguenots. C'est pour assurer à ses successeurs cette indépendance d'autorité et empêcher ses sujets de faire revivre leurs prétendus droits que Louis XIV a voulu purger son royaume de tous les sectaires, peste aussi dangereuse pour l'État que funeste à la religion.

V

Considérons l'état présent de l'Empire, comme nous avons examiné légèrement celui de l'Europe, et vous verrez que l'Empire est dans une situation aussi favorable que vous pouvez le souhaiter pour entreprendre le grand ouvrage que depuis longtemps Votre Sacrée Majesté s'est proposé. Cette

situation, si vous n'en profitez pas avec diligence, ne se représentera peut-être jamais.

Il n'y a plus de vraie union entre les membres de l'Empire ; l'intérêt commun est ignoré, on ne le regarde plus, on ne sait plus ce que c'est, en quoi il consiste, ni quelle liaison nécessaire il a avec les fortunes particulières : chacun a ses vues séparées; chacun les suit et ne songe qu'à s'élever au-dessus de son voisin, sans songer à ce qu'on appelait autrefois le bien général. Merveilleux effet de votre sage conduite, votre modestie a assoupi toutes les défiances, votre clémence a charmé tous les esprits, votre libéralité a attiré tous les cœurs, et en même temps votre politique les a divisés et animés les uns contre les autres.

Les princes n'ont plus de véritable correspondance, ne se voient plus, ne communiquent plus entre eux sur les affaires de l'Empire ; aucun d'eux ne vient aux diètes générales; on n'y voit plus que des jurisconsultes, ministres subalternes qui n'osent rien proposer d'eux-mêmes et à qui on n'ose donner des instructions contre vous, parce qu'on sait que vous n'ignorez pas comme on les gagne, et c'est pourquoi on se défie d'eux.

Votre Sacrée Majesté fera très-bien de ne jamais comparaître à ces diètes; votre présence y attirerait les princes; et quand ils se verraient, quand ils considéreraient leurs forces, quand ils se sentiraient encouragés par le grand nombre et la présence des uns et des autres, il serait dangereux que

quelque téméraire ne fît faire des réflexions pernicieuses et qu'il ne se formât d s ligues difficiles à détruire : une petite étincelle allume souvent un grand incendie.

L'électeur de Bavière sera bientôt hors d'état de s'opposer à vos desseins : le traité qui a été fait avec sa maison ne doit pas vous empêcher de la ruiner. Cette maison a toujours été l'appui des catholiques ; c'est elle qui, en d'autres temps, les a su réunir et a formé une ligue à laquelle elle présidait, ligue plus ennemie de l'autorité des empereurs que de la puissance des hérétiques. Abattez cette superbe maison, les catholiques n'auront plus d'asile qui les puisse garder contre vous.

Le traité qu'on a fait avec elle ne doit point (comme je l'ai déjà dit) vous retenir. Suivez les sages avis et les nobles inspirations du magnanime roi des Romains, votre fils ; ce n'est ni haine ni jalousie contre l'électeur de Bavière qui l'animent lorsqu'il vous exhorte à ne point garder la foi avec un ennemi si dangereux ; c'est l'intérêt de votre Sacrée Majesté, et celui de toute votre auguste maison, qui le font parler. Ordonnez à vos ministres de lui obéir, laissez-les agir, ils sauront trouver des prétextes qui donneront une couleur de justice à l'oppression des Bavarois. On ne saurait exécuter les grandes choses quand on veut écouter les petits scrupules.

VI

L'électeur palatin et les prêtres, dévorés du zèle de la maison de Dieu, non-seulement vous laisseront entreprendre contre les hérétiques tout ce que vous voudrez sans en prévoir ni craindre les suites, mais ils vous assisteront de toutes leurs forces dans cette entreprise.

L'électeur de Saxe et celui de Brandebourg ont tous deux leurs entêtements, leurs objets d'ambition qu'ils suivent, qui les détournent des affaires de l'Empire et de l'attention qu'ils pourraient avoir sur vos démarches. Fomentez avec soin leurs cupidités; flattez leurs vanités et leurs passions; par là vous trouverez moyen de les affaiblir si fort tous deux, qu'ils seront aisés à écraser quand vous voudrez appesantir votre bras.

L'électeur de Brandebourg veut être roi de Prusse, et par l'héritage qu'il poursuit du défunt roi Guillaume, il peut mettre un pied dans la Hollande, où il espère que ses intrigues, son argent, ses armes, le secours que vous lui donnerez, l'élèveront avec le temps au titre de stathouder général; il se promet qu'il confondra cette dignité avec celle de roi, et que ses États voisins de la Hollande lui donneront les moyens de détruire la république,

et d'être roi en Hollande aussi bien qu'en Prusse. Il vous a communiqué ce vaste dessein ; vous avez sagement fait de l'encourager à le suivre : vous eussiez dû le lui proposer s'il ne l'avait pas imaginé de lui-même.

Cette idée l'attache à vous, et s'il commence une fois à la mettre en exécution, elle l'embarrassera assez pour le détourner entièrement de l'Allemagne, où cependant vous travaillerez à vos desseins avec plus de liberté. Si les Hollandais le repoussent vigoureusement et triomphent de lui, ils vous déferont d'un ennemi redoutable, qui sera abattu et ne pourra plus résister. Si, au contraire, il atterre les Hollandais, il aura vengé votre maison de ses plus anciens ennemis; et occupé de sa nouvelle domination, où toutes ses forces lui seront nécessaires pour s'affermir, il ne sera plus en état de se mêler des affaires de l'Empire.

L'électeur de Saxe s'est fait élire roi de Pologne, et par les conseils de Javarin, par les adroites intrigues, par la prudente conduite des créatures dévouées à votre inébranlable fortune, créatures que vous entretenez toujours auprès de ce nouveau roi, il a fait tout ce que vous souhaitiez. Après avoir trompé les Polonais par une fausse conversion à la foi catholique, il s'est brouillé avec eux, il s'est allié avec le Moscovite, il a offensé le roi de Suède, il a attiré en Pologne les armes de ce jeune guerrier, qui pouvait vous inquiéter en Allemagne.

Ménagez bien, Sacrée Majesté, ces deux électeurs, rois de théâtre ; entretenez-les toujours dans leurs ambitieuses imaginations, faites en sorte que celui de Brandebourg se commette au plus tôt avec les Hollandais et entreprenne de devenir leur stathouder. Avant que la paix se traite, soutenez celui de Saxe en Pologne; empêchez que le roi de Suède ne respire, animez les Moscovites contre lui; faites une alliance secrète avec eux ; secourez-les puissamment, s'il le faut, et enfin disposez si bien les esprits et les affaires, que, lorsque la France sera assez ruinée, la paix, de quelque manière que ce soit, se puisse faire sans finir les troubles que vous exciterez en Hollande par l'électeur de Brandebourg, ni ceux qui sont déjà excités en Pologne par l'électeur de Saxe. Il est absolument nécessaire, Sacrée Majesté, que le Saxon, le Prussien, le Suédois soient distraits de l'Allemagne et violemment occupés ailleurs, lorsque, après avoir fait la paix avec la France, vous tomberez subitement sur les hérétiques de l'Empire.

VII

Je ne vous parle point de l'électeur de Hanovre; sa nouvelle dignité a encore besoin de quelque confirmation, et ce besoin l'attache indissolublement à

vous. D'ailleurs, vous avez d'autres moyens de le rendre faible et inutile au parti hérétique en Allemagne; il aspire à la couronne d'Angleterre pour son fils. Le duc de Marlborough, qui, en Angleterre, ne paraît pas favorable à cette prétention, promet, dans le pays de Hanovre, de la faire réussir. L'audacieux favori de la reine Anne a déjà proposé plus d'une fois de faire passer en Angleterre toutes les forces de la maison électorale, assurant qu'avec ce secours il ferait reconnaître le prince de Hanovre par les trois royaumes. Il a offert de faire porter les troupes par les flottes anglaises, dont il a promis de faire changer la plupart des anciens commandants, afin qu'il n'y en ait aucun qui ne soit à sa dévotion.

Vous vous êtes toujours opposé à ce hardi dessein; vous avez craint qu'il ne fît en faveur de vos ennemis une diversion trop avantageuse. Il n'est plus temps de le combattre, à présent que la victoire d'Hochstedt vous a rendu si supérieur à eux, que vous ne devez plus appréhender qu'ils rentrent en Allemagne. Laissez donc agir le duc de Marlborough; il vous délivrera de la crainte des forces de la maison de Hanovre, et j'ose vous assurer qu'il les occupera si longtemps en Angleterre, qu'elles ne pourront point vous traverser dans l'Empire.

Le Marlborough est ambitieux et hardi, il ne forme que des desseins extraordinaires et immenses; la prospérité augmente peut-être sa hardiesse naturelle et le rend téméraire. Cependant, il faut avouer

que la proposition de porter les troupes de Hanovre en Angleterre n'a rien de trop imprudent. Votre Sacrée Majesté se souvient encore de l'entreprise du prince d'Orange, dans laquelle vos sages conseils ont eu tant de part. Vous savez qu'avec des troupes moins nombreuses et moins aguerries que celles que peut mener le prince de Hanovre, et avec un parti moins lié et moins puissant que celui que le duc de Marlborough promet, le prince d'Orange ne laissa pas de faire en peu de temps cette grande révolution, qui a été le premier succès de vos longues et importantes négociations.

VIII

Je ne dois plus rien cacher à Votre Sacrée Majesté, j'ai trop peu de jours à vivre pour attendre plus longtemps à lui découvrir tout ce que je pense. Le duc de Marlborough gouverne l'Angleterre; il en est proprement le souverain, sous le nom de la reine Anne, dont il est le favori ; il doit craindre que cette éclatante faveur ne lui soit enlevée par quelque revers ordinaire sur les grands théâtres ; il est assuré de la pouvoir conserver sous un nouveau règne, si, formant lui-même ce nouveau règne ou changeant entièrement la constitution de l'Angleterre, il trouve moyen de se faire un établissement digne du rôle

surprenant que la fortune lui fait jouer aujourd'hui dans l'Europe.

Jamais Cromwell ne fut enhardi ni tenté par des dispositions aussi favorables, ni par d'aussi grandes facilités, que celles qui doivent solliciter le duc de Marlborough. Sans considérer l'Angleterre en particulier, telle est la situation flottante de l'Europe entière, agitée partout de dissensions intérieures, qu'il semble qu'il n'y a point d'homme un peu accrédité parmi les gens de guerre qui, avec de la hardiesse et de la conduite, ne puisse aspirer aux hautes fortunes et aux trônes mêmes. Votre Sacrée Majesté en est convaincue par sa propre expérience, par les succès d'un proscrit, du téméraire Ragotski, qui a osé se révolter contre vous. Il est donc impossible que le duc de Marlborough, ou pressé par l'intérêt de soutenir son crédit et sa puissance, ou ébloui par les conjonctures séduisantes, ne médite et n'entreprenne bientôt quelque chose d'extraordinaire, ou pour lui-même ou pour un successeur de la reine Anne. Soit qu'il forme des desseins raisonnables, soit qu'il coure après de belles chimères, soit qu'il veuille tromper le prince de Hanovre, soit qu'il agisse de bonne foi avec lui, qu'importe à Votre Sacrée Majesté, pourvu qu'il attire les forces de Hanovre en Angleterre et qu'il vous en délivre pour longtemps en Allemagne ?

Concourez donc désormais avec lui, et par vos conseils et par vos promesses ; obligez la maison de Hanovre à jeter incessamment ses troupes dans

la Grande-Bretagne ; n'attendez pas pour cela que la guerre générale soit finie. Je le répète, il est important qu'avant qu'elle se termine, les troubles que vous devez exciter en Hollande, ceux qu'il faut entretenir en Pologne, ceux que le prince de Hanovre portera en Angleterre, soient de toutes parts bien échauffés, afin que le Hanovrien, le Saxon, le Prussien et le Suédois soient occupés loin de vous, lorsque vous mettrez la dernière main à vos grands projets.

Cependant, et en attendant que toutes ces machines jouent dans les différents endroits où elles sont préparées, souvenez-vous toujours de disperser dans les lieux les plus reculés et les plus périlleux les troupes de Saxe, de Brandebourg et de Hanovre ; envoyez-les en Italie et en Hongrie ; ayez soin de les y faire périr ; donnez vos ordres à vos généraux de les détruire par les fatigues, par les combats hasardeux, par le manquement de vivres, de solde, de munitions, et par toutes sortes de misères et de nécessités auxquelles ils les livreront. Vous ne devez rien oublier pour affaiblir ces trois grands appuis des hérétiques et pour abattre, en ruinant la maison de Bavière, le seul qui restait aux catholiques.

IX

Si je donnais ces conseils à un prince dont le génie fût moins élevé et moins grand que n'est celui de Votre Sacrée Majesté, je chercherais des tours et des couleurs pour l'éblouir, pour empêcher qu'il ne s'aperçût des difficultés à surmonter, de la longueur du temps, de l'application continuelle, du travail assidu que demande leur exécution. Mais je connais l'immensité de votre esprit, qui embrasse le monde entier et les temps les plus reculés dans l'avenir. Souvent vous m'avez dit qu'en quelque situation étroite qu'on se trouvât, il était toujours utile de former de grands projets, même au-dessus des forces qu'on avait et, de commencer courageusement à exécuter ces projets, parce qu'au moins si on pouvait être assez heureux pour en avancer une partie, on avait la gloire de ne rien faire qui sentît le médiocre, et on laissait à sa postérité de magnifiques pierres d'attente, de puissants exemples qui l'aiguillonnaient, un grand plan et quelques moyens pour l'achever.

Votre Sacrée Majesté a puisé cette belle maxime dans l'histoire de ses immortels ancêtres. Il y a toujours eu dans votre auguste maison de grands desseins suivis successivement, pendant des siècles en-

tiers, par tous les princes qu'elle a donnés au monde, et, la plupart du temps, achevés seulement par la troisième ou quatrième génération. Ainsi la Bohême, convoitée par le premier empereur de votre race, attaquée et presque acquise, mais aussitôt perdue par le second, n'a été parfaitement domptée et incontestablement assurée à votre maison que par le douzième. Ainsi l'hérédité du royaume de Hongrie, commencée par le victorieux Ferdinand Ier, n'a été entièrement consommée que par Votre Sacrée Majesté.

X

L'extrême faiblesse où je suis m'empêche de donner à mes pensées toute la netteté et tout l'arrangement dont elles auraient besoin pour être bien entendues. Je sens que mon esprit se lasse, comme accablé des ruines de la prison terrestre qui se détruit pour le mettre en liberté. Cependant je vais ramasser mes forces languissantes, et tâcher de rassembler dans le plus court espace que je pourrai toutes mes idées, jusqu'ici peut-être répandues avec trop de confusion dans cet écrit que j'appelle mon testament politique, et que je regarde comme la plus importante disposition que je puisse faire. J'espère qu'après cela Dieu me donnera assez de vie et d'entendement pour achever de mettre sur le papier ce qui me reste à vous représenter.

XI

Le principal objet auquel doit tendre Votre Sacrée Majesté dans cette guerre générale, est la ruine de la France, ou du moins l'affaiblissement de cette monarchie si entier et si certain, qu'elle ne soit plus en état de secourir les Allemands comme elle a toujours fait, lorsque vos magnanimes prédécesseurs ont entrepris de les mettre sous le joug.

La succession d'Espagne, qui est l'occasion de la guerre, vous doit moins toucher que l'humiliation de la France. Il faut pourtant emporter cette succession ; elle vous donnera tout l'or des Indes ; et avec l'or des Espagnols et le fer des Allemands, vous deviendrez le maître du monde. Quoiqu'il faille aspirer à la monarchie entière d'Espagne, il ne faut pourtant pas craindre de la diviser, lorsqu'il sera nécessaire de faire la paix avec la France. Il ne faut pas craindre de lui céder une partie de cette monarchie contestée, parce que bientôt, quand vous aurez avancé vos autres desseins, vous vous trouverez en état de lui enlever sans peine cette partie que vous aurez cédée. La France a su acquérir et n'a jamais su garder.

Aussitôt que la France sera assez ruinée et assez

abattue pour ne plus vous donner d'inquiétude, il faut faire la paix avec elle ; il faut la faire brusquement et à l'insu de tous vos alliés. J'en ai expliqué les raisons.

Le temps d'y travailler n'est pas éloigné : je ne crois pas que la France, après la bataille d'Hochstedt, puisse fournir deux campagnes ; il faut empêcher que vos alliés ne s'aperçoivent trop de sa ruine prochaine. Il serait dangereux qu'ils ne connussent qu'il est de leur intérêt essentiel de l'empêcher, et qu'ils ne se détachent de vous. Il faut donc lui donner la paix lorsqu'ils s'y attendront le moins. J'ai montré les facilités de le faire.

Avant que de traiter cette paix, il faut engager l'électeur de Brandebourg à se porter en Hollande et à faire éclater les partis et les conspirations secrètes qu'il y a formés, pour ravir la place de stathouder général.

Il faut obliger la maison de Hanovre à se jeter comme je l'ai dit en Angleterre ; il faut ranimer les troubles de Pologne, fournir de nouvelles matières à l'embrasement et de nouveaux embarras aux affaires qui occupent le Saxon et le Suédois.

Il faut achever de ruiner la maison de Bavière, afin que si les catholiques, pour sauver la liberté commune, osaient se remuer en faveur des hérétiques, ils n'aient ni forces suffisantes pour le faire, ni chef pour les conduire.

Alors il faut donner la paix au Français, qui sera trop heureux de l'accepter quand vous lui offrirez

une portion de la succession contestée, pour le dédommager de ses pertes et flatter sa vanité.

Aussitôt que vous aurez désarmé la France par la paix, et que vous verrez Suède, Brandebourg, Hanovre et Saxe engagés dans les affaires où vous les embarquerez, vous attaquerez subitement les hérétiques de l'Empire. Le fer et le feu, sous l'étendard de la religion, seront employés avec toute la fermeté et toute la célérité possibles.

Je ne recommande rien tant à Votre Sacrée Majesté que la diligence et le secret en cette occasion. Le succès est assuré si vous frappez avant que de menacer : l'étonnement et la crainte feront tomber tous les peuples devant vous, et vous aurez triomphé avant qu'on ait songé à se défendre.

Voilà, Sacrée Majesté, ce que je vous ai exposé jusqu'ici dans cet écrit : mais ce n'est pas encore tout ce que j'ai pensé, ni tout ce que j'ai résolu de vous dire avant que de sortir de ce monde. A de telles entreprises, quoique grandes et dignes de vous, votre héroïque courage ne se doit point borner. Le succès de celles-là doit vous conduire aux autres que je vais vous proposer comme une suite nécessaire des premiers succès.

XII

Quand Votre Sacrée Majesté a interrompu ses progrès ou du moins ralenti ses efforts contre le Turc pour venir combattre sur le Rhin, dans un temps où il semblait que Dieu même, par mille victoires, vous appelait à Constantinople, on a cru que les prophéties du bienheureux Stridonius devenaient manifestement fausses : mais les hommes aveugles et téméraires dans leurs jugements se sont trompés. En suivant vos avantages contre le Turc, vous laisseriez l'Occident en proie à un ennemi dangereux qui vous l'eût enlevé si, par la guerre que la paix de Riswik a terminée, vous n'eussiez affaibli ce redoutable ennemi.

Vous avez depuis donné aussi la paix aux Turcs, après les avoir réduits aux dernières extrémités ; vous les avez abandonnés pour quelque temps à leurs propres fureurs, et vous êtes revenu contre cet ancien ennemi plus à craindre, dont la défaite seule peut vous livrer l'Orient et l'Occident. C'est là l'importante vue qui jadis vous rappela sur le Rhin, et qui vous détermina à y rallumer la guerre précédente, que vous avez imputée à la France.

Celle-ci, suscitée par la mort de Charles II, roi d'Espagne, vous donne moyen d'achever de ruiner

la France, et vous remet plus sûrement dans les voies que vous aviez été obligé de quitter. Vous y voilà rentré ; vous y marchez et vous vous avancez à pas de géant.

Tandis que vous consumez et détruisez insensiblement la France, Dieu travaille en Orient, et détruit pour vous l'empire ottoman. Voyez l'état où il réduit cette orgueilleuse puissance. A peine a-t-elle la force de se remuer : sa faiblesse est si grande, l'aveuglement dont les Turcs sont frappés est si énorme, qu'acharnés à s'étrangler les uns les autres, ils voient l'audace de Ragotski, ils entendent sa voix qui les appelle ; ils sont sans cesse réveillés par ses cris et par les intrigues de vos ennemis, et ils n'osent venir à son secours ; ils n'osent embrasser cette occasion de se venger de vous et de réparer leurs pertes.

Ils continueront à se dévorer par les séditions continuelles, par les dissensions domestiques, par les fréquents changements de ministres et de princes, et ils demeureront dans leur étourdissement jusqu'à ce que vous les frappiez vous-même pour les en tirer ; il sera bientôt temps de le faire : vous les trouverez alors sans force, et vous triompherez d'eux sans peine.

Cependant, gardez-vous bien de vaincre entièrement Ragotski, ni de conclure aucun traité avec lui, amusez les Anglais et les Hollandais, qui n'ont que trop de bonnes raisons pour souhaiter d'éteindre le feu en Hongrie. Écoutez des propositions,

feignez de souhaiter un accommodement, mais ne donnez jamais la paix aux Hongrois rebelles, quand même ils se voudraient rendre à vous sans conditions. Il est important de laisser toujours cette porte ouverte, afin de faire entrer malgré eux-mêmes les Turcs, faibles comme ils sont, dans la carrière, d'avoir un juste prétexte de leur faire la guerre et de traîner contre eux toutes les forces chrétiennes, pour affaiblir toujours de plus en plus les chrétiens et détruire entièrement les Turcs.

XIII

Si, après avoir fait la paix avec la France, en même temps que vous menacerez les Turcs, ce qui sera pour vous une occasion spécieuse de demeurer toujours armé et d'assembler même de plus grandes forces, vous attaquez les hérétiques de l'Empire avec les avantages et dans les conjonctures que je viens d'expliquer, il est indubitable que vous les accablerez; vous les réduirez au moins à la nécessité de souscrire à toutes vos volontés, pour se conserver quelque liberté d'exercer leur religion.

Alors il ne faut pas différer l'exécution des deux grands projets qui doivent mettre le comble à votre grandeur et affermir pour toujours l'immortelle for-

tune de votre maison : l'un est d'abolir l'élection des empereurs, l'autre de rétablir les revenus et le domaine de l'Empire.

J'ai peu de chose à vous dire sur le premier projet. Votre Sacrée Majesté a fait dresser elle-même un ample mémoire, qui contient et qui explique bien au long les moyens de parvenir à cette abolition nécessaire à votre gloire. Vous avez remis cet important mémoire entre les mains de l'auguste roi des Romains ; vous lui en expliquez tous les jours les principales raisons : vous l'avez convaincu de la nécessité d'entreprendre dès qu'il y a facilité de réussir. Vous croyez que c'est à lui que la gloire du succès est réservée. Cependant j'espère que pour la félicité du monde, Dieu vous laissera assez longtemps sur la terre pour travailler vous-même à cette grande entreprise et pour l'achever entièrement avant qu'il vous asseye à son empire céleste.

XIV

Mettez-vous encore devant les yeux l'exemple de la France. Elle avait ses douze pairs! plus puissants chez elle et plus redoutables que ne sont vos électeurs. Presque chacun d'eux était en état de faire la guerre à ses rois. Une partie de la dépouille d'un seul de ces pairs a commencé la grandeur de votre maison. La France, faible et petite dans ces

temps anciens, si vous la comparez à votre seule domination héréditaire, a pourtant détruit ces fiers concurrents de la royauté. Elle en a fait des personnages de théâtre, qui ne sont plus représentés qu'au sacre des rois pour étaler une pompe vaine ou pour renouveler le triomphe des souverains sur ces audacieux sujets qui les avaient si longtemps gênés.

Voilà ce que vous devez vous proposer d'imiter; vous êtes plus fort que la France n'était : ceux que vous avez à combattre sont plus faibles que ceux que la France a vaincus. Un des plus puissants soutiens de l'électorat (je veux dire le Bavarois) est déjà presque abattu. Ne craignez donc point d'entreprendre de saper les autres et de commencer vous-même l'ouvrage.

Songez, Sacrée Majesté, qu'il était plus difficile de réduire la forme des élections qu'il ne l'est de détruire l'élection ; plus difficile d'en ôter le droit à tous les États de l'Empire qui l'avaient, et de le transporter à sept seulement, qu'il ne le sera de l'ôter à ces sept, sous prétexte, s'il le faut, de le rendre à tout l'Empire.

XV

Charles IV, qui a changé l'ancienne forme et qui a établi les électeurs, n'avait pas une puissance

comparable à la vôtre. Il avait contre lui tous les princes et tous les États de l'Empire qu'il dépouillait de leur droit; il n'était soutenu que des sept auxquels seuls il donnait le bien de tous les autres. Vous n'aurez contre vous que les électeurs, dont une partie sont déjà abattus et faibles; vous aurez pour vous tout le monde amoureux des nouveautés et tous les princes jaloux depuis longtemps de la prérogative des électeurs.

L'expérience de tous les temps, la vôtre propre, vous apprend qu'il est plus aisé d'usurper sur tout le corps de l'Empire qu'il ne le serait sur sept ou huit maisons qui regardent l'élection comme leur patrimoine particulier; rendue à tous les États de l'Empire ensemble, elle deviendra bientôt une simple présentation, que les empereurs feront de celui qu'ils choisiront pour successeur, et elle sera en Allemagne ce qu'étaient à Rome l'association à l'Empire et l'adoption.

Pour conduire à leur fin de semblables révolutions surprenantes, il suffit presque d'être hardi et d'entreprendre sans témoigner aucun doute du succès. Il suffit de commencer et de laisser faire ensuite la fortune et la renommée, qui sont presque toujours maîtresses des événements; ainsi sont disposés les hommes par leur perverse nature : le désir des choses nouvelles, l'ambition particulière, la crainte, l'étonnement, l'inattention ne manquent jamais de les livrer à celui qui sait remuer habilement ces grands ressorts. Vous y joindrez tous les

secours de la force et de la prudence; ne craignez donc point de mettre, dès à présent, la main à l'œuvre, et accordez à votre fidèle serviteur, prêt à expirer, la satisfaction d'emporter en mourant l'assurance certaine que vous ne différerez pas davantage l'exécution de ce grand dessein.

XVI

Autrefois les revenus de l'Empire étaient dignes de Sa Majesté. Sous Frédéric II, ils montaient encore à dix-huit millions de livres, somme prodigieuse en ces temps-là, quand les trésors des Indes n'avaient point encore corrompu l'Europe. Les élections ont insensiblement dissipé le domaine impérial; les princes d'Allemagne, devenus assez puissants pour se faire craindre, mirent un prix excessif à leurs suffrages, et ceux qui voulurent être élus empereurs, n'ayant pas assez d'argent pour les payer, les achetèrent par des compositions et des promesses auxquelles ils satisfaisaient ensuite par la cession des droits impériaux et le démembrement du domaine.

D'un autre côté, la plupart des empereurs élus, trop pauvres ou trop faibles pour espérer de transmettre la dignité impériale à leur fils, ont eu intérêt de vendre, d'aliéner ou de laisser usurper ce domaine pour enrichir leur famille, et ont cherché

la fortune de leur postérité dans la ruine de l'Empire.

Ainsi le fameux comte d'Hapsbourg lui-même, immortel auteur de l'élévation de votre auguste race, fut contraint de céder aux papes la Romagne et l'exarchat de Ravenne, et d'abandonner presque toute l'Italie au pillage des peuples et des princes. Il voulait remplir les engagements qu'il avait pris, et faire en Allemagne un établissement durable pour sa maison, dans laquelle il mit l'Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole.

XVII

Tant que la fortune de votre maison a été en quelque manière douteuse, tant que les princes autrichiens ont pu craindre de n'être pas toujours les maîtres des élections, il a été nécessaire de laisser l'Empire dans sa pauvreté. Il a été nécessaire que les Allemands fussent toujours persuadés que la maison d'Autriche, plus puissante et plus riche par ses États héréditaires que toutes les autres maisons allemandes, était la seule capable de soutenir les dépenses du trône impérial, afin qu'ils ne cherchassent point d'empereurs hors de chez elle.

C'est par cette raison que le cardinal de Granvelle disait souvent que Charles V ne tirait aucun profit de l'Empire, et que les Allemands devaient

s'estimer heureux d'avoir un monarque qui, des revenus de ses autres royaumes, se trouvait en état d'entretenir la dignité impériale. Cet habile ministre savait bien que l'Empire rétabli et bien gouverné pouvait fournir à son chef plus de richesse qu'aucun autre État de l'Europe. Il avait souvent raisonné avec Charles V sur les moyens de rendre aux empereurs tout ce que les sujets ont usurpé sur eux, et le rétablissement des revenus de l'Empire était un des projets que ce grand monarque affectionnait le plus; mais pour le faire réussir, il était obligé de cacher également et le dessein et les moyens de l'exécuter.

Le temps n'était pas encore venu; l'Empire, sous ce prince, fut toujours plein de factions. Les États, toujours en défiance contre lui, ne songeaient qu'à conserver leur liberté; on avait imaginé des statuts odieux pour restreindre l'usage des élections du roi des Romains, auxquelles on voulait donner des bornes et prescrire des règles qui, si elles eussent été observées, eussent fait sortir l'Empire de votre maison. Alors il était très-important que les Allemands ignorassent les ressources de la dignité impériale, ou du moins qu'ils n'y fissent point d'attention.

Ces temps de crainte et de trouble sont passés, l'Allemagne est assoupie, votre maison est parvenue au plus haut point d'autorité et de puissance. Quand même elle ne voudrait pas encore abolir l'usage des élections, elle n'a pas à craindre que l'Em-

pire lui puisse être disputé. Elle se tiendra toujours armée, et quelques malheurs qui puissent arriver, elle emportera de force les suffrages que vos ancêtres ont souvent été obligés d'acheter.

Plus elle augmentera les revenus de l'Empire entre ses mains, plus elle se donnera de nouvelles forces et de nouveaux moyens pour être toujours maîtresse des élections par les armes, si elle ne l'est pas autrement. Ainsi, quelque résolution que Votre Sacrée Majesté et l'auguste roi des Romains, vous preniez sur les élections, ou d'en laisser subsister le nom ou la cérémonie ou de les supprimer entièrement, je pense que vous ne devez plus différer de travailler à la recherche et au rétablissement des revenus de l'Empire.

XVIII

On ne sait plus que confusément en quoi consistaient les revenus anciens de l'Empire. Il y a apparence que les empereurs en Allemagne et en Italie, dans les villes et dans les pays qui appartenaient immédiatement à l'Empire avant que ces pays, par achat ou par occupation, eussent acquis la liberté ou fussent passés sous le pouvoir d'autres souverains, levaient des tributs ou des tailles comme en France. Ils avaient des subsides, des péages, des douanes, des redevances et des droits qui sont per-

dus ou qui ont été aliénés par des traités anciens ou par les capitulations introduites depuis Charles V.

XIX

Les capitulations sont des pactes odieux et iniques, contrats injurieux et illicites que les sujets forcent les souverains de faire avec eux, avant que l'élection soit ratifiée. Ceux qui les ont inventés appréhendèrent que Charles V, né avec tout le courage et toute l'ambition nécessaire aux héros, grand et infatigable dans toutes ses entreprises, ne regardât le rétablissement du domaine impérial comme une obligation de sa dignité. Ils voulurent lui lier les mains, et ils les ont liées de même à tous ses successeurs par ces capitulations; mais ce sont, comme je viens de le dire, des conventions injustes, forcées et contraires aux bonnes mœurs; elles ne vous obligent ni en honneur ni en conscience. Toutes les concessions qui ont été confirmées, en exécution de ces traités illégitimes, sont nulles aussi bien qu'eux.

Toutes les villes qu'on appelle libres ou impériales n'ont acquis la liberté que par usurpation, ou par quelque patente extorquée, titre aussi vicieux que les capitulations qui les autorisent. Les droits utiles et honorifiques, presque tous les droits royaux dont jouissent les Électeurs et les

Princes de l'Empire, n'ont que de semblables fondements. Tout cet amas de lettres impériales de confirmations, de concessions nouvelles dont l'Allemagne est pleine, est une preuve de la nullité des premiers titres ; cependant ce n'est point en Allemagne que votre Sacrée Majesté doit commencer la recherche des droits, et leur réunion au domaine impérial; c'est en Italie, où le secours des Allemands vous est nécessaire.

XX

Souvenez-vous, Sacrée Majesté, de ce que disait un seigneur français lorsque Louis XIII assiégea la Rochelle : « Nous serons assez fous pour la prendre. » Les Allemands penseront de même et ne laisseront pas de courir impétueusement à la destruction de l'Italie. Ils vous mettront en état d'exécuter contre eux-mêmes ce qu'ils vous auront aidé à faire contre les Italiens.

Vous savez, Sacrée Majesté, que les prétentions de l'Empire sur l'Italie sont immenses ; j'en excepte les terres qui appartiennent à la monarchie espagnole. Elles composent une partie du patrimoine de votre Maison, et il n'est pas encore temps de le confondre avec celui de l'Empire. Le duc de Savoie ne tient aucune place qui n'ait été démembrée de l'Empire. Le Ferrarais et le Mantouan en

ont été séparés presque de nos jours; Lucques, Sienne, Gênes, ont acheté à vil prix leur liberté; la plupart des autres États l'ont usurpée pendant les temps de troubles et de guerres civiles.

La guerre que Rodolphe entreprit contre Ottocare, roi de Bohême, l'obligea d'aliéner, comme je l'ai dit, l'exarchat de Ravenne et la Romagne, pour obtenir, suivant l'usage de ces temps simples et crédules dans lesquels il vivait, la dispense de faire le voyage de la Terre Sainte, auquel il s'était légèrement engagé. Un de vos augustes ancêtres a réclamé dans une diète générale de l'Empire contre cette aliénation odieuse et injuste.

Vous avez un mémoire ample et exact qui contient l'histoire de tous les autres. Le comte de Lamberg y a ajouté des remarques très-importantes. Il vous a fait connaître la faiblesse de toutes ces petites puissances de l'Italie, encore plus inappliquées à l'intérêt général que ne le sont celles d'Allemagne, encore plus divisées entre elles, encore plus faciles à opprimer, parce qu'elles sont désarmées, incapables de faire la guerre, timides et ensevelies dans une longue oisiveté. Je ne vous dirai donc rien ici ni de la justice de votre cause, ni des moyens de la soutenir : vous les connaissez mieux que moi, et je parlerai seulement de la manière de l'entreprendre.

XXI

Je vous exhorte, Sacrée Majesté, à ouvrir cette grande scène par une rupture entière et déclarée avec le pape. Vous pouvez, sans violer le respect ni la soumission que vous devez à l'Église, et que votre piété exige de vous, ôter aux pontifes de Rome ce qu'ils ont usurpé sur l'Empire. Ne confondez pas l'usurpateur avec le vicaire de Jésus-Christ. Séparez dans le même homme ces deux personnages très-différents : honorez toujours l'un comme vous le devez, mais ne craignez point d'en lever à l'autre ce qu'il vous a arraché ou par force ou par surprise.

En suivant cette règle, vous marcherez sur les pas de beaucoup de pieux monarques : vous imiterez Frédéric II et Louis de Bavière, empereurs ; Philippe le Bel, saint Louis même et Henri II, rois de France. Enfin vous imiterez le très-auguste Charles V, prince le plus catholique qui fut jamais.

Cherchez avec soin les occasions de rupture, et n'en manquez aucune ; la guerre présente vous en fournira assez. Mais tâchez de mettre toujours de votre côté les prétextes et l'apparence : si jamais il fut besoin de les ménager et d'éblouir les hommes par de spécieux dehors, c'est dans cette importante conjoncture. Faites en sorte qu'il paraisse toujours que c'est le pape qui rompt le premier avec

vous, et qui, par des procédés injustes, vous oblige à redemander tous vos droits. En l'attaquant, vous gagnerez l'affection des hérétiques, et en jetant tous les torts sur lui, vous conserverez celle des catholiques, malgré votre rupture.

La raison qui m'oblige à vous conseiller de commencer vos expéditions en Italie par une irruption dans l'État ecclésiastique, est que vous dissiperez le troupeau, aussitôt que vous frapperez le pasteur. Si vous attaquez quelque autre puissance avant que d'avoir abattu la sienne, il est capable de les réunir toutes contre vous, et de vous arrêter au premier pas que vous ferez. Mais quand vous n'attaquerez que lui, que vous caresserez et que vous tâcherez d'assoupir les autres, que vous ferez espérer à quelques-unes de partager avec elles une partie de ses dépouilles, elles ne sont point capables, sans chef et sans guides, étonnées et divisées entre elles, de s'unir pour le défendre. C'est donc contre Rome, c'est contre le pape que vous devez diriger vos premières opérations.

Vous n'aurez pas de peine à obliger le pape par de secrètes insultes, à se brouiller avec vous et à en venir à quelque éclat qui vous donnera l'avantage des apparences. La fierté de la cour romaine est aisée à irriter ; vos généraux en Italie, et vos ambassadeurs à Rome, trouveront cent occasions de la mortifier et de l'aigrir. Il est impossible que quelqu'une ne produise l'effet que nous attendons, et ne lasse la patience du pape.

XXII

Votre Sacrée Majesté ne se contentera pas de faire revivre les droits utiles de l'Empire contre le pontificât, mais elle s'attachera plus particulièrement à rechercher les honorifiques : ceux-là vous ramèneront les autres ; et vous concilierez mieux le cœur des hommes quand vous paraîtrez plus touché de l'honneur que de l'intérêt, quand ils croiront que vous voulez seulement humilier l'orgueil mondain du sacerdoce et que vous ne voulez pas réduire le saint-siége à une pauvreté extrême pour vous enrichir de ses dépouilles.

Souvenez-vous, Sacrée Majesté, des cérémonies anciennes du couronnement des Empereurs ; ce n'étaient point des pompes vaines, c'étaient des titres réels de l'autorité impériale en Italie. Autrefois, après que les Empereurs avaient éte couronnés en Allemagne, ils allaient encore se faire couronner à Montza, dans le Milanais, ou à Milan même, et ensuite à Rome. Par ces couronnements, les Empereurs prenaient possession de la Lombardie et de l'Italie, et en étaient institués rois. Les papes, au contraire, en ont fait un titre de sujétion des Empereurs envers eux.

L'ordre a été perverti par la faiblesse des empereurs et l'ambition des papes ; au lieu que, dans

les premiers temps, les empereurs donnaient la confirmation à l'élection des papes, les papes se sont arrogé le droit de confirmer celles des empereurs. Les États de l'Empire, assemblés à Francfort en 1338 et à Cologne en 1339, ne connurent qu'imparfaitement les intérêts de l'Empire, lorsqu'ils voulurent abréger les couronnements en Italie. Ce n'étaient pas ces cérémonies qu'il fallait abolir, qui établissent la puissance des Empereurs sur l'Italie, c'était l'abus que les papes faisaient des couronnements, et la supériorité temporelle qu'ils prétendaient en tirer sur les empereurs : c'étaient les confirmations qu'ils se sont mis en possession de donner, et qu'ils ont substituées aux couronnements qui les incommodaient.

XXIII

Charles V connut bien toute l'importance de l'ancien usage que quelques-uns de ses ancêtres avaient négligé. Il alla en Italie, et le pape, non moins habile que lui, aima mieux venir au-devant de lui, et le couronner à Bologne, que de le laisser pénétrer jusques à Rome.

La nécessité des temps n'a pas permis à vos augustes prédécesseurs qui lui ont succédé, ni à Votre Sacrée Majesté même de l'imiter. Vous n'avez point passé les Alpes et vous avez reçu le bref de

dispense et de confirmation du pape. Mais votre maison est assez puissante pour n'avoir plus besoin de ce ménagement avec les papes. Mettez l'auguste roi des Romains en état de mépriser ces dispenses et ces vaines confirmations, et d'aller renouveler en Italie les anciennes cérémonies : la réception des brefs ne doit pas être un obstacle au voyage ni au couronnement. Quand vous-même, avec l'auguste roi des Romains, vous serez en Italie, accompagnés d'une puissante armée, vous discuterez vos droits avec le pape, et les armes vous feront raison si la justice n'est pas assez forte pour l'obtenir.

XXIV

Ne craignez point que les princes catholiques s'unissent contre vous pour défendre le pape. L'Allemagne, par les raisons que j'ai dites, marchera sous vos étendards ; l'Espagne sera à vous ; la France sera trop faible pour s'engager dans de nouvelles affaires ; d'ailleurs, il ne faut pas douter qu'elle ne soit irritée contre le pape. Quoiqu'il n'ait pas fait pour votre auguste maison tout ce qu'il devait faire, il n'a pas laissé d'offenser la France.

A l'occasion de la puissance ecclésiastique, dont je traite ici, j'ose vous recommander les moines de la domination espagnole. Vous avancerez plus vos conquêtes par leur moyen que par les armes.

La piété superstitieuse d'Espagne leur a donné sur l'esprit des peuples un pouvoir presque absolu. Le respect seul de leur habit a souvent plus de force que toute l'autorité des magistrats, et fait croire sans examen tout ce qu'il leur plaît de dire. A l'ombre de ce respect, qu'ils tâchent d'augmenter par toutes sortes de moyens, en abusant de la crédulité du peuple, ils vivent la plupart dans un grand relâchement et ils craignent qu'un roi français n'introduise en Espagne l'exacte discipline du clergé de France, par laquelle ils se verraient trop resserrés, et contraints de renoncer à l'ancien libertinage auquel ils sont accoutumés.

Ménagez-les soigneusement, Sacrée Majesté; promettez-leur la conservation de tous leurs priviléges; flattez-les de l'espérance d'en obtenir encore de plus grands. Mais aussitôt que votre maison sera établie en Espagne, souvenez-vous que rien n'est plus dangereux pour l'autorité du prince que ce relâchement et cette trop grande autorité des moines. Employez toute votre puissance à établir en Espagne une réforme encore plus sévère qu'elle n'est en France, et à ruiner absolument le crédit des moines. Vous ferez une œuvre non-seulement agréable à Dieu, mais utile et nécessaire à votre grandeur.

XXV

Entre ces deux projets d'abolir les élections ou de rétablir les revenus de l'Empire, il vous est libre de choisir pour l'exécuter celui qui vous plaira davantage : tous les deux séparément vous conduisent à la même fin. Si vous supprimez l'élection, vous donnerez à votre maison l'hérédité de l'Empire, et si vous parvenez à rendre à l'Empire son ancienne richesse, vous mettez l'auguste roi des Romains et ses descendants en état d'être toujours puissamment armés, comme je l'ai déjà dit, et de n'employer, pour se faire déférer la dignité impériale, que des sollicitations semblables à celles dont se servit un de vos plus illustres ancêtres, à bon droit surnommé *le Triomphant*. Il venait de tuer, dans une bataille rangée, Adolphe de Nassau, son concurrent, et il assembla d'abord, après cette victoire, les princes de l'Empire à Francfort. Là, quoique déjà élu empereur par quelques-uns, il déposa la couronne et les pria tous de procéder à une élection juridique. Ses armes parlaient pour lui; l'élection fut unanime et tous les suffrages le déclarèrent empereur. Ainsi, et par les mêmes moyens, le seront à jamais déclarés vos augustes petits-fils, lorsque, par le rétablissement des revenus de l'Empire, vous les aurez rendus les plus puissants et les plus riches de l'Univers.

XXVI

Pendant que vous serez occupé en Italie ou en Allemagne, pendant que vous travaillerez à la ruine de la France ou à celle des fiers vassaux de l'Empire, ne perdez pas de vue vos anciens desseins et vos justes prétentions sur la Suisse. La Suisse est votre patrie; c'est le berceau de votre sacrée maison; c'est là qu'inconnue depuis longtemps et comme éteinte ou obscurcie pendant plusieurs siècles, elle a commencé à se reproduire et à remplir la terre de sa gloire.

Albert, dont je viens de parler, entreprit avec trop de violence de dompter les Suisses, et il perdit son ancienne autorité sur eux en voulant trop l'augmenter. Depuis lui, pendant ce long temps de ténèbres pendant lequel l'Empire a été hors de votre maison jusqu'à Albert qui l'y a remis, les princes autrichiens ont souvent tenté, mais inutilement, de regagner par les armes ce qu'ils avaient perdu par la conduite inconsidérée d'Albert. Toutes les guerres qu'ils ont faites n'ont servi qu'à resserrer les liens de cette confédération qui suivit la révolte, et qu'à confirmer et étendre davantage la liberté usurpée par les sujets.

Votre Sacrée Majesté a mieux connu qu'aucun de ses prédécesseurs le génie des Suisses et le

moyen sûr de les ramener à votre obéissance. Ces hommes courageux et grossiers ne veulent point être traités avec rigueur et mépris. Impatients du joug que vous voudriez leur imposer ouvertement et par force, ils s'attacheront eux-mêmes à celui que vous prendrez soin de leur cacher et que vous feindrez de ne vouloir pas leur donner. C'est par les caresses et l'intrigue qu'il faut les assujettir, et ce sont là les armes qu'enfin Votre Sacrée Majesté a prises pour les attaquer.

Vous avez oublié que vous êtes leur maître et vous leur avez envoyé des ambassadeurs. Le comte de Trauttmansdorff s'était d'abord un peu écarté des instructions que vous lui aviez données; il avait cru qu'il devait parler en maître, et il allait aliéner l'esprit de tous ces peuples, si vos ordres, qu'il a depuis bien exécutés, ne lui avaient fait changer de conduite. Vous avez à présent tout sujet de vous louer de son administration ; il a repris les voies de douceur et de flatterie. Voilà, Sacrée Majesté, la route que vous devez suivre, jusqu'à ce que l'occasion se présente de vous déclarer et de montrer que vous êtes le souverain. Il faut tâcher d'amener cette occasion au plus tôt, pourvu qu'elle soit sans violence.

XXVII

La Suisse est paisible en apparence et parfaitement unie ; elle a pourtant chez elle des partis différents, et dans son sein des semences de division qu'il faut que vos ministres fomentent soigneusement. Déjà, par l'habileté de vos conseils, vous avez en quelque manière aliéné et aigri les cantons protestants contre la France : si vous pouviez l'irriter de même contre eux ou de même envenimer contre elle les cantons catholiques, vous avanceriez extrêmement vos affaires. Tant que les Suisses seront attachés à la France et la France contente des Suisses, vous ne pouvez pas espérer de leur ôter cette liberté qu'ils n'ont acquise qu'en se révoltant contre votre maison et en la dépouillant de son ancien patrimoine.

Les cantons protestants sont plus défiants et plus ambitieux que les autres ; ils se piquent d'une politique plus raffinée ; ils ont des vues et des projets comme les grands princes ; ils aspirent à une supériorité, et, s'ils le pouvaient, à une autorité absolue sur les autres cantons. Plus on se croit fin et habile, plus on est aisé à tromper, surtout quand on a une passion dominante que l'insidiateur prend soin de flátter. C'est donc contre les cantons pro-

testants que se doivent dresser vos premières batteries sourdes.

Ménagez-les, Sacrée Majesté, éblouissez-les, aveuglez-les par toutes les complaisances possibles pour leur ambition, par toutes les déférences imaginables à leurs sentiments et par toutes les faveurs qu'ils souhaiteront de vous. Levez des régiments suisses et affectez de les tirer des cantons protestants ; préférez toujours les protestants aux catholiques ; les uns se rendront plus fiers avec leurs compatriotes, les autres deviendront jaloux. On hait ordinairement ceux contre qui on a de la jalousie, et on se brouille aisément avec ceux qu'on hait secrètement. Il s'élèvera peut-être à la fin entre les Suisses quelque altération si violente qu'il vous sera facile d'en profiter.

Dans tout ce mystère d'adresse et de ruse, vous devez et vous pouvez aisément vous faire assister par les Anglais et les Hollandais. Ils s'y porteront volontiers, et ne croyant vous aider qu'à affaiblir le parti de France en Suisse, ils vous aideront à mettre le feu dans les cantons et à les détruire.

Les Vénitiens, qui souvent ont été les dupes de leur prévoyance et de leur trop grand raffinement, se jetteront eux-mêmes dans cette intrigue, et, suivant leur ancienne maxime, ils appuieront votre parti pour le rendre égal à celui de la France qu'ils croient le plus fort. Il sera difficile que la France résiste à tant d'adversaires, et que les Suisses les plus éclairés, les mieux intentionnés pour le bien

de la patrie, ne soient pas trompés par tant d'habiles ministres qui travailleront à les séduire.

XXVIII

Quand vous aurez acquis assez de créatures dans les cantons protestants, vous serez exactement informé de leurs conseils et de leurs délibérations ; tâchez de vous rendre le maître de leur gouvernement, en donnant des pensions et de l'emploi dans vos troupes aux fils et aux parents de tous les principaux chefs ou conseillers. Alors, opposez toujours les protestants aux catholiques ; embrassez toutes sortes d'occasions de les commettre les uns contre les autres ; mêlez-vous secrètement dans tout ce qui se traitera parmi eux, même de plus indifférent et de plus étranger à vos affaires et à vos intérêts. Faites en sorte que les propositions les plus justes, les demandes les plus raisonnables que feront les catholiques soient rejetées ouvertement ou négligées dédaigneusement par les protestants ; de là l'éloignement, la froideur, l'aliénation, l'aigreur; enfin la division naîtra entre eux.

Paraissez cependant l'ami de tous, Sacrée Majesté ; parlez-leur toujours non comme un empereur ou comme simple allié, mais comme un père qui les chérit également. Enfin, pour ramener vos anciens sujets à leur légitime souverain, humiliez-vous, ou-

bliez votre rang, déguisez-vous, soyez longtemps parmi eux couvert de la peau de l'agneau. Le trouble s'élèvera par les moyens que je propose, et alors vous prendrez la peau du lion. Vos armes entreront en Suisse, vous triompherez sans peine, et après vous être fait justice à vous-même, vous écouterez votre clémence en faveur de ceux qui se rendront à vous.

XXIX

Voilà, Sacrée Majesté, les derniers conseils qu'un fidèle serviteur ose donner à son très-clément maître. Les desseins que je propose, expliqués trop succinctement à cause du peu de temps que j'ai et des approches de la mort, qui se font déjà sentir à moi; les raisons et les pensées confuses par l'embarras d'une âme qui s'apprête à se séparer de son corps, auraient besoin d'une révision longue et sérieuse, que je ne puis leur donner. Recevez-les, Sacrée Majesté, en l'état qu'ils sont : j'ose dire que je les tiens de vous-même ; ils sont le fruit de vos instructions et des longs entretiens que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous. Ce sont des lumières qui retournent au soleil d'où elles sont sorties ; ce sont vos propres idées que j'ai rendues imparfaitement.

Remettez-les, Sacrée Majesté, dans leur première clarté; ôtez-en l'obscurité que j'ai peut-être

jetée; restituez-leur toute la force qu'elles avaient lorsque vous me les avez communiquées : alors vous ne les trouverez pas indignes d'être données par vous-même à l'auguste roi des Romains, afin qu'il se prépare de bonne heure à exécuter ce que vous n'aurez pas voulu achever.

Je me prosterne pour la dernière fois à vos pieds; je vais trouver le Dieu des armées dans sa gloire : j'espère qu'il me fera miséricorde et qu'il me recevra dans son royaume, où je prierai éternellement pour la prospérité de votre sacrée maison.

FIN.

TABLE MORALE

RÉSUMÉ DE CHAQUE ARTICLE

Pages

PRÉFACE..... 1

« La diplomatie, dans ses négociations, se soumet-elle aux principes de la morale?

DERNIERS CONSEILS..... 2

« Ne consiste-t-elle pas à enseigner comment il faut habilement tromper? »

DIX-HUITIÈME SIÈCLE..... 3

« C'est ici le manuel diplomatique de 1704 du siècle qui s'est écoulé depuis le

Pages

dernier rayon de la gloire de Louis XIV jusqu'au martyre de Louis XVI. »

TESTAMENT POLITIQUE..... 5

« L'extrémité de maladie où je me trouve m'avertit que j'irai bientôt rendre compte au Roi des rois. »

ARTICLE PREMIER. — PROPHÉTIES DU BIENHEUREUX STRIDONIUS..... 6

« Je veux assurer leur accomplissement. C'est un usage utile, pour mon salut, des derniers moments de ma vie. »

ART. II. — ROYAUME DE TOUTES LES ESPAGNES..... 7

« Entretenez la guerre partout où elle est ; allumez-la où elle n'est pas encore. Si vous consentez à un partage, dès que vous aurez repris haleine, recommencez la guerre pour reconquérir ce que vous aurez cédé. »

ART. III. — ÉTAT DE L'EUROPE..... 9

« Louis XIV a la gloire d'avoir chassé les hérétiques en les tourmentant beaucoup moins que vous ne l'avez fait. »

ART. IV. — DÉVOTION DU COMTE D'HAPSBOURG..... 12

« Entreprenez courageusement d'exterminer tous les hérétiques de l'Empire.

» Vous ne serez jamais monarque absolu

Pages

qu'en les détruisant tous, peste aussi dangereuse pour l'État que funeste à la religion. »

ART. V. — ÉTATS DE L'EMPIRE..... 15

« Il n'y a plus de vraie union entre les États : votre politique les a divisés et animés les uns contre les autres. »

« On ne saurait exécuter les grandes choses quand on veut écouter les petits scrupules. »

ART. VI. — ÉLECTEURS : PALATIN, DE SAXE ET DE BRANDEBOURG..... 18

« Fomentez avec soin leurs cupidités; flattez leurs vanités et leurs passions; par là vous les affaiblirez si fort, qu'ils seront aisés à écraser. »

ART. VII. — ÉLECTEUR DE HANOVRE..... 20

« Le favori de la reine Anne paraît, en Angleterre, repousser cet électeur, mais il promet dans le Hanovre de le faire réussir. »

ART. VIII. — LE DUC DE MARLBOROUGH..... 22

« En 1704, telle est la situation flottante de l'Europe entière, qu'il n'y a point d'homme de guerre qui ne puisse aspirer aux trônes mêmes. »

ART. IX. — LA MAISON D'HAPSBOURG..... 25

Pages

« Il y a toujours eu dans votre auguste maison de grands desseins suivis successivement pendant des siècles entiers. »

ART. X. — ÉCRIT QUE J'APPELLE MON TESTAMENT... 26

« Je le regarde comme la plus importante disposition que je puisse faire. »

ART. XI. — LA SUCCESSION D'ESPAGNE..... 27

« Avec l'or des Espagnols et le fer des Allemands vous deviendrez le maître du monde. »

ART. XII. — LES TURCS..... 30

« Vous les avez abandonnés pour quelque temps à leurs propres fureurs. Ils continueront à se dévorer jusqu'à ce que vous les frappiez vous-même. Il sera bientôt temps de le faire. »

ART. XIII. — L'ABOLITION DE L'ÉLECTION DES EMPEREURS 32

« Ayez toujours une occasion spécieuse de demeurer armé et d'assembler même de plus grandes forces. »

« Il y a nécessité d'entreprendre dès qu'il y a facilité de réussir. »

ART. XIV. — L'EXEMPLE DE LA FRANCE..... 33

« Elle avait douze pairs, elle en a fait des personnages de théâtre. »

« Vous avez transporté le droit d'élec-

Pages

tion à sept seulement : ôtez-le à ces sept, sous prétexte, s'il le faut, de le rendre à tout l'Empire. »

ART. XV. — CHARLES IV 34

« Ainsi sont disposés les hommes, par leur perverse nature, de se livrer à celui qui sait remuer les grands ressorts. »

ART. XVI. — LES REVENUS DE L'EMPIRE..... 36

« 18 millions de livres, somme prodigieuse en ces temps-là, quand les trésors des Indes n'avaient point encore corrompu l'Europe. »

ART. XVII. — LA MAISON D'AUTRICHE..... 37

« Elle se tiendra toujours armée : elle emportera de force les suffrages que ses ancêtres achetaient. »

ART. XVIII. — REVENUS ANCIENS..... 39

« Il y a toujours eu subsides, péages, douanes, redevances et toutes sortes de droits, comme en France toujours tributs et tailles. »

ART. XIX. — LES CAPITULATIONS..... 40

« Les capitulations sont des pactes odieux et iniques, contrats injurieux et illicites que les sujets forcent les souverains de faire avec eux. »

Pages

ART. XX. — L'ITALIE 41

« Les Allemands vous mettront en état d'exécuter contre eux-mêmes ce qu'ils vous auront aidé à faire contre les Italiens. »

ART. XXI. — RUPTURE AVEC LE PAPE 43

« Ne confondez pas l'usurpateur avec le vicaire de Jésus-Christ. Vous promettrez à d'autres une partie de ses dépouilles. »

ART. XXII. — COURONNEMENTS 45

« Les empereurs donnaient la confirmation à l'élection des papes, les papes se sont arrogé le droit de confirmer celle des empereurs. »

ART. XXIII. — CHARLES-QUINT 46

« Les armes vous feront raison si la justice n'est pas assez forte pour l'obtenir. »

ART. XXIV. — LES MOINES ESPAGNOLS 47

« Ménagez-les; promettez tous priviléges; flattez-les; mais dès que vous serez établi, ruinez-les absolument. C'est une œuvre agréable à Dieu et nécessaire à votre grandeur. »

ART. XXV. — ÉLECTION DU TRIOMPHANT 49

« Il déposa la couronne et se soumit. Mais ses armes parlaient pour lui : l'élection fut unanime. »

Pages

ART. XXVI. — LA SUISSE..... 50

« Les guerres n'ont servi qu'à confirmer et étendre davantage la liberté usurpée par les sujets. »

ART. XXVII.—LES CANTONS PROTESTANTS ET CATHOLIQUES..... 52

« La Suisse est paisible, mais elle a dans son sein des semences de division qu'il faut que vos ministres fomentent soigneusement. »

ART. XXVIII. — L'AMI DE TOUS..... 54

« Paraissez l'ami de tous, déguisez-vous; soyez couvert de la peau de l'agneau; le trouble excité par vous s'élèvera; alors vous prendrez la peau du lion. »

ART. XXIX ET DERNIER. — LE FIDÈLE SERVITEUR..... 55

« Voilà les derniers conseils d'un fidèle serviteur. J'ose dire que je les tiens de vous-même. Ils sont le fruit de vos instructions. Ce sont des lumières qui retournent au soleil d'où elles sont sorties. »

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amelot, 64.

∞

HDI
HW 2LZZ F

This book should be the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Columbia
3/8/43